

Week-end

**Retrouvez nos pages
idées, images,
musique, livres, food...**

IRAN

**«La coupure d'Internet
me traumatisé plus
que les frappes»**

PAGES 6-7

**INTELLIGENCE
ARTIFICIELLE**

**Adieu lapsus, blagues
et métaphores?**

PAGES 18-19

libération

VILLES EN SURCHAUFFE DE L'AIR !

Tandis que la France subit une canicule précoce, les villes redoublent d'efforts pour réduire les îlots de chaleur.

PAGES 2-4

ATTOR DIAGO GETTY IMAGES

(PUBLICITÉ)

**Enfin, le nouvel album
More.**

Pulp



Par
MARGAUX LACROUX
Infographies
JULIEN GUILLOT

Pas de vent, un soleil de plomb et l'impression de vivre dans un four à ciel ouvert. Ce samedi, la première canicule de 2025, particulièrement précoce, atteindra un pic torride en France: 37°C à Lyon, 38°C de Bordeaux à Tours, et même 39°C à Rennes. Depuis plusieurs jours déjà, des températures exceptionnellement élevées pour la saison réchauffent les villes. Ce week-end encore, le thermomètre ne descendra pas sous les 20°C au cœur de la nuit, qualifiée de «tropicale» dans de nombreuses zones. Dans leurs bulletins, les prévisionnistes de Météo France prennent en compte ce phénomène de surchauffe nocturne particulièrement néfaste: l'îlot de chaleur urbain.

Ainsi, dans la capitale en période de canicule, il peut faire jusqu'à 10°C de plus la nuit qu'en périphérie; le jour, la différence est seulement de 1 à 2°C. «*Dès que le soleil se couche, la campagne se refroidit, mais pas la ville, car les bâtiments et les rues ont emmagasiné la chaleur et la restituent. Durant les deux ou trois premières heures de la nuit, on observe le différentiel le plus important. Cela accroît les risques sanitaires: les appartements ne se rafraîchissent pas et les corps peinent à récupérer*», expose le climatologue urbain au Centre national de recherches météorologiques à Toulouse Valéry Masson.

VILLES

La possibilité d'un îlot de fraîcheur

La France vit son premier épisode caniculaire de 2025, particulièrement sensible dans les grosses agglomérations. Végétalisation, isolation, désimperméabilisation des sols, captation de l'eau de pluie, éclaircissement des surfaces: des solutions existent, mais se heurtent parfois à la volonté de préserver le patrimoine.

**«TOUTES LES VILLES
SONT CONCERNÉES»**

A cause des effets délétères de l'îlot de chaleur urbain, Paris figure parmi les métropoles européennes dans lesquelles la canicule tue le plus, selon des données publiées en 2023. Durant la vague de chaleur historique de 2003, la majorité des

mille personnes décédées dans la capitale vivaient aux derniers étages des immeubles, près des toits, où la température grimpe le plus. L'été, les nuits sont en moyenne 6,5°C plus chaudes dans la capitale,

d'après une étude de chercheurs de Météo France et du CNRS. Parmi la quarantaine de villes auscultées dans l'Hexagone, Paris se classe sans surprise en première position. Grenoble est deuxième avec 5,5°C

de surchauffe nocturne, suivie par Lille et Clermont-Ferrand (ex aequo à + 5°C), puis Lyon, Reims, Mulhouse, Bordeaux, Belfort, à + 4,5°C. «Toutes les villes sont concernées mais plus une zone urbanisée es-

L'aménagement des villes contribue au phénomène d'îlot de chaleur urbain

Catégorisation des zones urbaines selon la sensibilité au phénomène à Paris, Grenoble et Bordeaux.

Sources : Cerema, Météo France, CNRS

Typologie des zones urbaines

- Tours compactes
 - Immeubles compacts
 - Maisons compactes

Ces zones ont une forte sensibilité à l'effet d'ilot de chaleur urbain

 - Tours espacées
 - Immeubles espacés
 - Maisons espacées
 - Constructions légères
 - Maisons diffuses
 - Végétation basse
 - Végétation hétérogène
 - Arbres clairsemés
 - Arbres denses
 - Grands bâtiments non résidentiels
 - Sol imperméable
 - Sol nu perméable
 - Eau



grande, plus le phénomène d'îlot sera important», ajoute Valéry Masson. «Le pire des cas correspond à une commune fortement imperméabilisée, densément bâtie, avec des constructions assez hautes. L'air ne circule pas, ce qui limite la dissipation de la chaleur, détaille le chef du département territoires au Cerema Occitanie, Quentin Gautier. Les bâtiments avec des couleurs sombres absorbent aussi davantage le rayonnement du soleil, tandis que le trafic routier et la climatisation rajoutent des sources de chaleur dans les rues.» Enfin, les reliefs alentour peuvent créer un «effet cuvette» piégeant la fournaise, comme à Grenoble ou Clermont-Ferrand.

«BEAUCOUP DE CONTRAINTES»

En mai, le Cerema a publié une carte pointant l'exposition potentielle d'un très grand nombre de quartiers en France. Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille et Lille rassemblent à elles seules près de 5 millions d'habitants vivant dans des secteurs très sensibles aux fortes chaleurs. Mais des villes moyennes telles qu'Albi, Avignon, Angoulême, Bayonne ou Bourges ne sont pas épargnées. «*Le problème de la surchauffe urbaine s'aggrave nettement avec le changement climatique*, note Quentin Gautier. *Or les villes n'ont pas été construites pour y faire face.*»

L'augmentation du thermomètre mondial ajoute une couche de chaleur, multiplie les canicules, et pousse les zones urbaines et leurs habitants à leurs limites. A Paris, on pourrait ainsi atteindre des pics à 50°C dès 2050. «*On adapte depuis un certain temps notre espace urbain à ces nouvelles conditions climatiques, résume le premier adjoint à la maire de la capitale Anne Hidalgo, Patrick Bloche. Il s'agit d'assurer l'habitabilité de notre ville.*» Depuis une poignée d'années, les politiques de réduction des îlots de chaleur urbains – et plus large-

ment de rafraîchissement des villes – s'accélèrent. «C'est un sujet de bien-être, qui touche tous les citoyens. Les efforts doivent cibler en priorité les zones avec les personnes les plus vulnérables et qui n'ont pas les moyens financiers de fuir la ville ou adapter leurs logements», pointe Quentin Gautier. Pour guider les élus, le site de l'Ademe «plus fraîche ma ville» recense les solutions disponibles, les projets déjà lancés, leur coût et les délais de mise en œuvre. Paris fait figure de pionnière, mais Lyon, Montpellier, Reims, Bourg-en-Bresse, Beauvais ou La Roche-sur-Yon ont mené des études poussées avant d'organiser la lutte. Toulouse, Grenoble, et plus récemment Nantes, ont également installé des réseaux de capteurs de température dans les rues pour mieux suivre le phénomène. Enfin, des villes plus petites, comme Libourne (Gironde), sont des «précurseuses», selon Quentin Gautier. La commune de 25 000 habitants située proche de Bordeaux a réalisé un diagnostic des zones de surchauffe dès 2021, afin de cibler au mieux sa politique de végétalisation.

Verdir les villes est «la solution la plus efficace» pour faire fondre l'îlot de chaleur urbain, souligne Quentin Gautier: «Les arbres font de l'ombre et évaporent de l'eau, ce qui peut faire baisser la température de plusieurs degrés localement. Les pelouses et les prairies font, elles, gagner environ 1°C.» Cependant, le manque d'eau peut faire échouer les plantations de jeunes arbres et il faudrait qu'un tiers de la surface des villes soit couvert de canopée pour réduire significativement l'effet d'îlot de chaleur.

L'eau est aussi un très bon climatisateur naturel. Tous les projets destinés à désimperméabiliser les sols, mieux capter et garder l'eau de pluie, sont bénéfiques. «Les rivières sont particulièrement efficaces pour rafraîchir», complète l'expert du Ce-

rema. *On peut donc leur donner plus d'espace, découvrir des portions de cours d'eau enterrés comme la Bièvre à Paris ou comme Rennes prévoit de le faire en supprimant un parking construit sur la Vilaine. Cela doit aller de pair avec une revégétalisation des berges. Cependant, les sites disponibles sont rares.*» Troisième action d'ampleur: favoriser les surfaces de couleur plus claire afin d'absorber le moins possible la chaleur. L'idée de repeindre les toits en blanc, comme le fait New York depuis dix ans, séduit en France dans les zones commerciales et Paris expérimente sur des bâtiments scolaires cette solution économique qui peut faire chuter la température de 3 à 6°C localement. Attention cependant à ne pas trop éclaircir les routes et rues, car le rayonnement solaire renvoyé depuis le sol peut éblouir les piétons et donner au contraire une sensation accrue de chaleur. Les installations d'ombrages, très prisées, peuvent atténuer cet effet.

TRÈS FRILEUX SUR LA RÉNOVATION

Pour l'heure, malgré les efforts ambitieux de certaines métropoles, il est encore trop tôt pour constater une baisse significative de la surchauffe en ville ou une réduction des zones affectées par les îlots de chaleur urbains.

«Lorsqu'on construit un nouveau quartier, on peut veiller à ne pas amplifier le problème, mais le vrai challenge, c'est de faire avec l'existant. Cela pose beaucoup de contraintes», fait remarquer l'économiste du climat Vincent Viguié, qui travaille au Cired-Ecole des ponts Paris Tech Vincent. Les matériaux qui composent les villes parfois depuis des siècles ne sont pas tous adaptés. Les toits en zinc recouvrant les deux tiers de Paris, la pierre volcanique de Clermont-Ferrand ou la brique rouge de Toulouse relarguent par exemple beaucoup

de chaleur, contrairement aux façades de calcaire blond de Bordeaux ou Montpellier. Cet héritage freine la transformation urbaine. «Il y a une difficulté à concilier les politiques de préservation du patrimoine et celles de l'adaptation des villes au changement climatique», constate Quentin Gautier. Pour modifier un bâtiment à proximité d'un monument historique classé, nombreux dans nos centres-villes, il faut l'avis conforme d'un architecte des bâtiments de France, or son rôle est avant tout de préserver le patrimoine, pas nécessairement de concilier ces enjeux. Un dialogue est indispensable sur le sujet.»

Cela pose une question de fond sur l'évolution de la réglementation, renchérit Vincent Viguié: «Est-ce qu'on favorise la santé publique, les bonnes conditions d'apprentissage des enfants ou les choix esthétiques qui ne prennent pas en compte le changement climatique? Il y aura forcément des gagnants et des perdants. Les conditions de vie des habitants vont se dégrader et l'imobilier aussi peut perdre en valeur car il est moins vivable.» Paris se heurte régulièrement à ces contradictions, qui voit de nombreux projets de végétalisation, de pose de volets (rare dans la capitale) ou d'isolation, rejetés pour des raisons patrimoniales dans son centre-ville.

En parallèle des actions visant à résorber les îlots de chaleur, les villes travaillent à mieux protéger leur population. Un des grands chantiers pour diminuer la vulnérabilité des habitants porte sur le confort d'été dans les logements. Pour cela, mieux vaut utiliser des isolants biosourcés (chanvre, laine de bois...), aussi efficaces l'hiver que lors des canicules. «Grâce à cela, la température baisse de 10 à 15°C dans les derniers étages des bâtiments», pointe l'adjoint à la maire de Paris en charge du logement, Jacques Baudrier. Il regrette cependant que

dans les arrondissements les plus centraux, les propriétaires de logements secondaires, souvent aisés, soient encore très frileux sur la rénovation, alors que leurs biens sont au cœur des îlots de chaleur urbains. Isoler aide par ailleurs à se passer de climatisation, une source de chaleur supplémentaire. «Si elle était utilisée massivement à Paris, la température pourrait augmenter jusqu'à 2°C dans les rues, rappelle Vincent Viguié. Dans les endroits déjà équipés, il faut éviter que ça réchauffe directement les logements à côté.»

OUVRIR DES LIEUX DE REFUGE LA NUIT

Afin de limiter le risque de mal adaptation, la ville de Paris est en train d'étendre son réseau de froid urbain, qui utilise la Seine pour rafraîchir les bâtiments publics. Toulouse prévoit de son côté de réduire la chaleur émise par les véhicules à moteur en interdisant la circulation dans l'hypercentre en cas de canicule extrême.

Cela est également bénéfique pour la pollution sonore, car «le bruit en ville est un inconvénient majeur quand on veut aérer la nuit, les habitants ne peuvent pas forcément ouvrir leurs fenêtres», relève Quentin Gautier. Par ailleurs, de nombreuses villes cartographient désormais leurs «îlots de fraîcheur» accessibles le jour (parcs, aires de brumisation, églises, piscines, musées ou bibliothèques climatisés, et même trois sites de baignade dans la Seine à Paris cette année).

L'urgence est aussi d'ouvrir des lieux refuge la nuit pour éviter que certains habitants des villes se retrouvent coincés dans leurs étuves. Paris élargit le nombre de parcs ouverts 24 heures sur 24 pendant les canicules et réfléchit à aménager des lieux d'accueil dans des centres commerciaux, gares souterraines ou encore parkings, y compris aux heures les plus obscures. ▶

EDITORIAL

Par
DOV ALFON

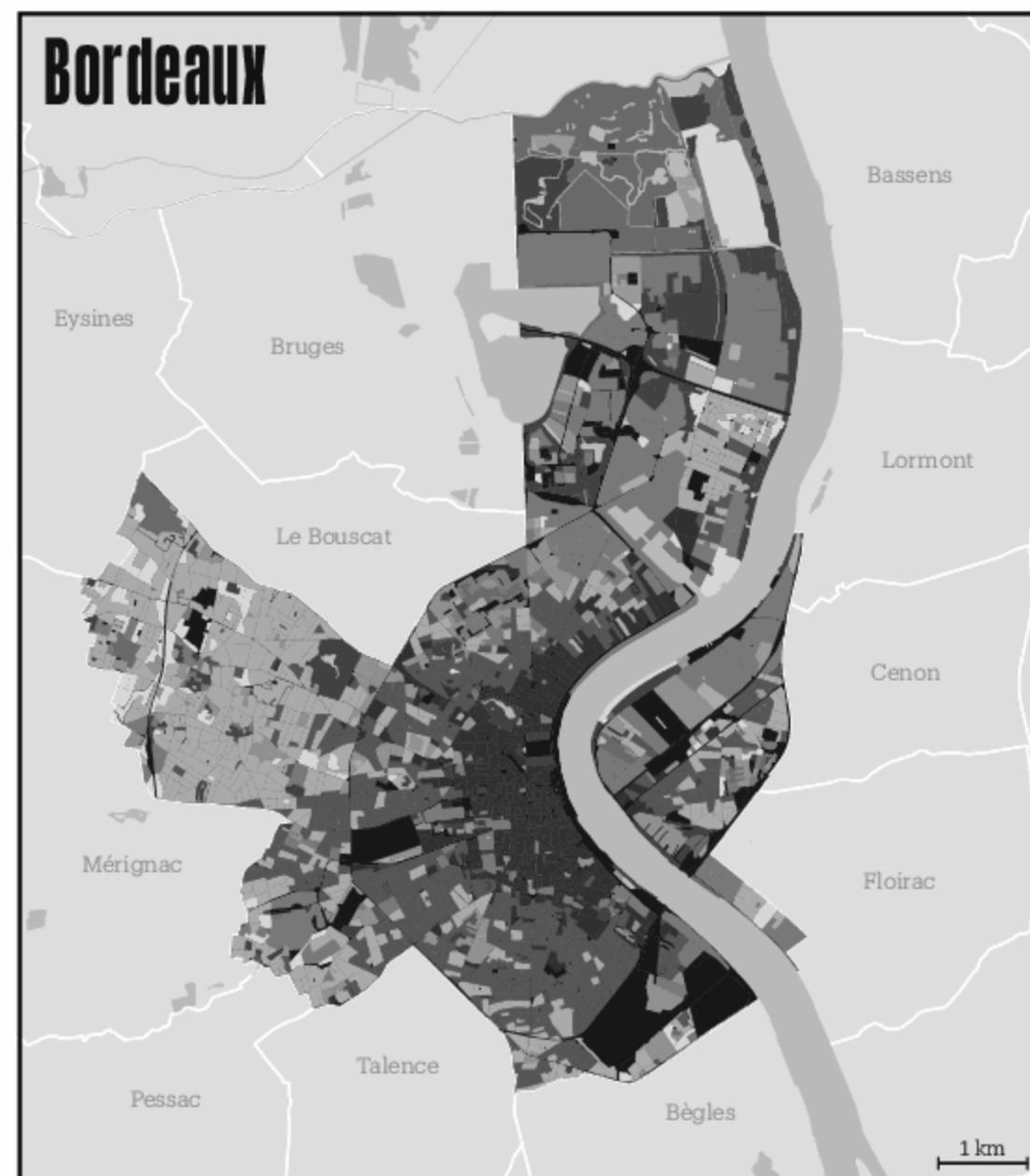
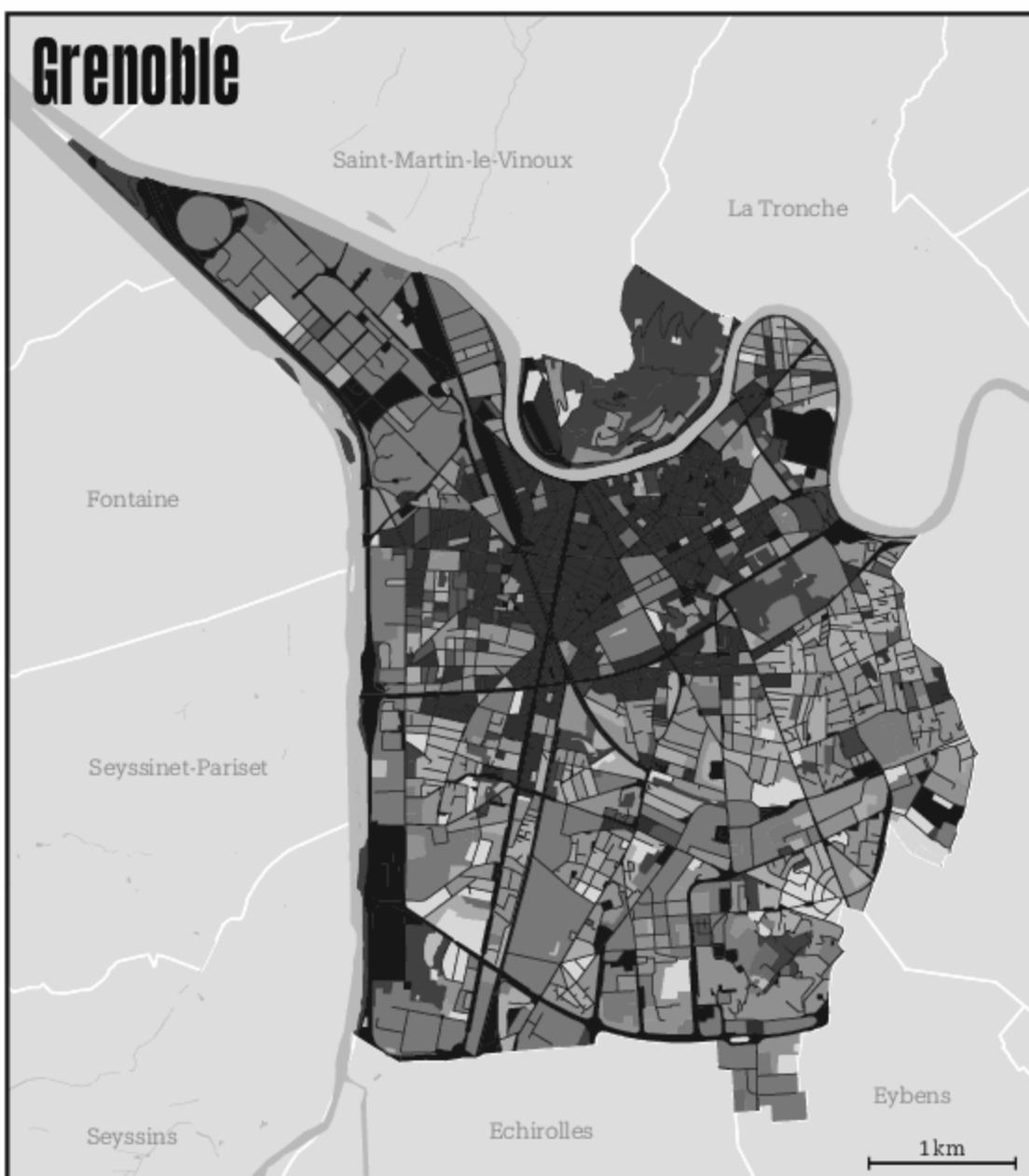
Pièges

Chronique d'ébullition, une de plus, car la ville grésille de chaleur ce samedi. Si Météo France a décrété la vigilance orange canicule dans 16 départements ce week-end, le ressenti de cette vague caniculaire est surtout pénible dans les centres-villes.

Il faut bien le dire: trois des joyaux de notre patrimoine urbain, reconnus par les dirigeants de l'Unesco ou par les influenceurs sur Instagram, ne sont pas adaptés au réchauffement climatique et constituent aujourd'hui une aberration sanitaire.

Les toits en zinc de Paris, les immeubles en pierre volcanique de Clermont-Ferrand ou les façades en briques rouges de Toulouse renvoient énormément de chaleur dans des rues trop étroites pour l'évacuer. Si d'autres villes sont touchées par ce phénomène, Paris reste de loin la ville la plus concernée, septième cercle de l'Enfer où sont ébouillantés les damnés. Les immeubles haussmanniens et leurs toits en ardoises sont de véritables pièges à chaleur que les amoureux du patrimoine continuent d'alimenter. Fort heureusement, de timides contre-feux commencent à être mis en place. Nous en faisons le tour, entre «îlots de fraîcheur», nouveaux isolants, fermeture de la circulation, parcs ouverts 24 heures sur 24 ou réseau innovant de froid urbain.

Libération alerte sur le réchauffement climatique depuis 1979, mais ces centaines d'articles, souvent affichés en une du journal, ont longtemps échoué à convaincre les pouvoirs publics de prendre les mesures qui s'imposent. Il n'est pas trop tard pour parer en urgence ces pièges urbains, et certainement pas pour lutter contre l'inertie politique. En voici une preuve, puisque le décret qui définit les mesures à prendre pour protéger les salariés des fortes chaleurs doit entrer en vigueur le 1^{er} juillet. Apparue en 1978, alors qu'une fonctionnaire était licenciée pour avoir porté un bermuda au travail, la question du code vestimentaire en période de canicule était restée hautement débattue, jusqu'à la Cour de cassation en 2003. On n'arrête pas le progrès social; ni le réchauffement climatique d'ailleurs. ▶



Baignades sauvages: «J'ai failli être emporté par le courant, mais j'y retourne quand même»

Lorsque le mercure s'affole, les cours d'eau sont pris d'assaut par les jeunes. Malgré une campagne qui vient d'être lancée sur les risques de noyade, sur les bords de Marne, rien ne décourage les baigneurs.

A peine le soleil caniculaire a-t-il atteint son zénith que les serviettes de plage apparaissent. Le mercure dépasse déjà les 30°C. Le long de la berge située en bordure de Marne, à Saint-Maurice (Val-de-Marne), les nageurs multiplient les lignes de brasse. Les panneaux «baignade interdite», implantés au bord de chemin, semblent invisibles.

«Chaque été, beaucoup d'adolescents se retrouvent ici pour se baigner, même s'ils savent très bien que c'est illégal», raconte Greta, 36 ans, qui passe par ce chemin tous les jours. Elle, elle ne s'y risquerait pas: «On ne dirait pas, mais il y a du courant.» Plus loin, Emma, 25 ans, remarque aussi que «la Marne est prise d'assaut avec le pic de chaleur».

«Aspiration». «On vient ici tous les jours pendant les vacances», lance Mattéo, 16 ans, en short de bain, chaussettes encore aux pieds. Lizzie, qui l'accompagne, raconte que ce site est un «spot prisé». «Dès 14 heures, il n'y a plus de place pour poser sa serviette.» L'adolescente se jette à l'eau. Son camarade l'imitera.

«Je reste toujours là où j'ai pied», rassure la jeune fille. Chaque été, des courses de vitesse s'organisent, d'une berge à l'autre, «en évitant les bateaux», précise Mattéo. Mais si son «daron» savait qu'il se baignait ici, il se ferait «tuer». «Il trouve ça trop dangereux.» Le lycéen, lui, avance qu'il sait un «minimum nager».

Il raconte pourtant avoir «failli mourir une fois», alors qu'il voulait se baigner près des écluses. «Il y avait beaucoup trop de courant, j'ai failli me faire emporter», raconte-t-il, sourire aux lèvres. «Mais j'y

retourne quand même.» En riant, il se souvient aussi de ce jour où «un de [s]es potes a été aspiré par le courant». Ils ont alors «dû se mettre à huit» pour pouvoir le sortir de l'eau.

Lors d'un contrôle des forces de l'ordre - «comme il y en a souvent» -, on leur a également fait part d'un accident récent: la noyade d'un adolescent d'à peine 14 ans le 15 juin à Neuilly-sur-Marne, après avoir plongé d'une écluse. Bravaches, les ados jurent que pour eux, c'est différent, «il n'y a aucun risque».

«Toute baignade en dehors des espace-

ces aménagées peut être dangereuse ou mortelle», conteste Voies navigables de France (VNF). Et les plus jeunes sont les premières victimes: «Chez les moins de 18 ans, la noyade constitue la première cause de mortalité accidentelle», explique Sacha Rybaltchenko, responsable adjoint du secteur Seine pour l'opérateur public chargé de gérer la navigation fluviale. Entre le 1^{er} juin et le 30 septembre 2024, 19 personnes âgées de moins de 17 ans sont mortes noyées dans des cours (fleuve, canal) ou des plans d'eau (étang, lac), selon Santé publique France.

En cause notamment: l'*«aspiration»* à l'approche des barrages et des écluses. «C'est invisible à l'œil nu, mais le nageur se retrouve pris dans un effet de machine à laver», explique Sacha Rybaltchenko. Même des nageurs expérimentés seraient incapables de se sortir de cette situation.» Il alerte également sur les dangers liés à la circulation des bateaux, qui peuvent, dans un même phénomène de tourbillon, piéger les nageurs sous les hélices. Julien Larene, directeur des formations nautiques de la protection civile de Paris Seine, ajoute à cette liste les risques liés *«la turbidité de l'eau»*, c'est-à-dire son caractère trouble, qui peut dissimuler des obstacles mortels.

Croissant. Pour la cinquième année consécutive, VNF a donc lancé une campagne de sensibilisation, intitulée *#coulepastoné*. Sacha Rybaltchenko déplore par ailleurs que ces baignades illégales aillent croissant, car «elles sont corrélées aux vagues de chaleur de plus en plus fréquentes». Sur le «spot» de Saint-Maurice, les baigneurs s'entassent. Angèle, en classe de seconde, est une habituée des lieux, puisque «la Marne, c'est mieux que la piscine: il y a beaucoup moins de monde et c'est gratuit». La lycéenne dit regretter le manque d'offres en plein air en Ile-de-France. L'ouverture prochaine de trois nouveaux sites de baignade dans la Seine pourrait ainsi, anticipe Sacha Rybaltchenko, constituer des alternatives légales, mais surtout sécurisées.

COPPELIA PICCOLO



L'été dernier, 19 jeunes sont morts lors de ces baignades sauvages. PHOTO BALEYDIER. SIPA

Canicule: vers une protection renforcée des salariés

Un décret définissant les mesures à prendre face aux fortes chaleurs dans les entreprises doit entrer en vigueur le 1^{er} juillet. Une demande ancienne des syndicats, dont certains veulent aller plus loin.

Les dangers pour la santé des salariés sont amenés à croître en raison du dérèglement climatique», avait commenté Astrid Panosyan-Bouvet, ministre du Travail et de l'Emploi, dans un communiqué sur le décret qui entrera en vigueur le 1^{er} juillet pour mieux protéger les salariés en cas de fortes chaleurs. Depuis des années, les syndicats alertent sur la nécessaire évolution du code du travail, jugé inadapté à la montée des températures. Il y a un an, ils avaient obtenu une évolution de la réglementation pour les ouvriers du BTP, grâce à un décret ouvrant le *«périmètre des intempéries prévues par le ré-*

gime d'indemnisation des arrêts de travail» à la canicule. Le nouveau texte paru au Journal officiel le 1^{er} juin détermine cette fois les «modalités d'obligations de préventions» qui visent à protéger la santé de tous les travailleurs *«contre les épisodes de chaleurs intenses»*.

Inspection. Jusqu'ici, «des principes de prévention pour l'ensemble des risques liés au travail, comme le bruit ou la hauteur, étaient prévus, mais pas pour la chaleur», explique Jennifer Shettle, juriste à l'Institut national de recherche et de sécurité pour la prévention des accidents du travail et des maladies professionnelles (INRS). Selon l'Institut, une fois les 30°C dépassés *«pour une activité sedentaire, et 28°C pour un travail nécessitant une activité physique»*, la chaleur présente un risque. Des températures largement atteintes ce mois de juin caniculaire. Avec ce décret, *«un nouveau paragraphe dédié à la chaleur»* devra maintenant être intégré au document unique d'évaluation des risques professionnels (Duerp), déjà obligatoire depuis 2001 dans toutes les entreprises dès l'embauche du premier salarié. En l'absence de

mise en place des mesures de prévention, le décret prévoit la possibilité pour l'Inspection du travail d'obliger l'entreprise à se régulariser dans les huit jours après son signalement, sous peine de poursuites pénales pouvant prendre la forme *«d'amendes administratives»*, explique Jennifer Shettle. Les entreprises devront se fier *«aux seuils de vigilance météorologique du dispositif développé par Météo France pour signaler le niveau de danger»*.

Juridiquement vide. *«Une absurdité»*, pour la CGT. «On sait que la température dans les lieux de travail dépend bien plus des équipements [...] que des bulletins météo. Certaines alertes ne durent que vingt-quatre heures, alors que des hangars ou des cuisines surchauffent tout l'été», déroule le syndicat. La CFDT a poussé pour la publication de ce décret dans le cadre du troisième Plan national d'adaptation au changement climatique (Pnacc). *«On attend que les mesures de prévention soient coconstruites avec les salariés»*, met en garde Fabien Guimbretière, chargé de la Transition écologique au syndicat, pour qui le décret *«reste une belle avancée»*.

Un point crispe encore les syndicats: l'absence dans le texte d'une température maximale après laquelle il deviendrait interdit de travailler. *«L'obligation de "température adaptée" reste juridiquement vide, empêchant tout contrôle ou recours. Rien n'interdit de faire travailler à 12°C l'hiver ou à 40°C l'été»*, pointe la CGT. Dans son bilan chaleur et santé, Santé publique France décompte sept accidents du travail mortels en lien possibles avec les fortes températures survenues en 2024. Le cabinet d'Astrid Panosyan-Bouvet, à la recherche d'un vecteur législatif pour y remédier, assure *«qu'en l'état actuel du droit, l'Inspection du travail ne peut arrêter des travaux pour des questions de chaleur»*.

MARGO MAGNY

LIBÉ.FR

Epopée d'un assoiffé sous la canicule

Notre reporter est parti en quête d'eau potable dans les établissements ouverts au public de Paris. En France, seule la moitié d'entre eux disposent d'une fontaine.



Instagram demande une réglementation européenne exigeant la vérification de l'âge et un accord parental sur l'app store.

De nos jours, les ados peuvent télécharger toutes sortes d'applications depuis les app stores, y compris celles qui ne sont pas adaptées à leur âge. Offrir aux parents un meilleur contrôle sur ces téléchargements, directement là où se fait le téléchargement, peut contribuer à renforcer la sécurité des ados en ligne.

En savoir plus : Instagram.com/AccordParental



Par
DIVAN SHIRAZI

ATéhéran et dans de nombreuses autres villes, les bruits de guerre s'intensifient de jour en jour: avions de chasse, drones, explosions et systèmes de défense aérienne secouent le ciel. Mais la terreur est désormais plus profonde, car personne ne sait quelle ville, quelle rue, quelle maison sera la prochaine cible. «*Etais-ce près? Etais-ce loin?*» Les heures coulent dans le silence. «*Que s'est-il passé? Est-ce terminé? Un cessez-le-feu a-t-il été conclu? Ont-ils frappé Khamenei?*» Soudain, un éclair aussi brillant que la lumière du jour déchire la nuit, suivi d'une explosion tonitruante. La réponse est alors claire: la guerre n'est pas terminée. «*Oh mon Dieu, qu'est-ce que c'était? Une bombe nucléaire?*» Les gens, désespérés d'obtenir des réponses, actualisent les sites d'information, les applications de messagerie, les flux des réseaux sociaux, à la recherche du moindre fragment d'information. Mais rien ne se charge. Internet est bloqué. Complètement. Personne ne sait rien.

«TOUT ÉTAIT MORT»

Vivre sous la menace de la guerre est déjà suffisamment terrifiant. Mais depuis mercredi après-midi, sans accès à l'information extérieure, sans flux d'actualités, sans connexion avec le monde, c'est encore pire: la guerre en Iran est devenue silencieuse, aveuglante et totalement insupportable. «*C'est une véritable tragédie*», raconte Kaveh, 44 ans, ingénieur informatique à Téhéran. Après des heures d'efforts, il a réussi à se connecter à une ligne internet faible et à peine fonctionnelle. «*Les coupures d'Internet ne sont pas nouvelles en Iran. La république islamique y a recours à chaque moment de troubles. Mais cette fois-ci, l'ampleur est sans précédent.*» Il se souvient d'exemples antérieurs: «*En 2022, pendant les manifestations "Femme, vie, liberté", l'accès à Internet était restreint quotidiennement. En 2019, lors des manifestations de masse contre les prix du carburant, la connexion a été coupée pendant plusieurs jours. Dans les deux cas, la coupure a permis au régime de mener des répressions brutales à l'abri des regards du public.*» Aujourd'hui, cette crainte revient et s'intensifie. «*Pour moi, la coupure est plus traumatisante que le bruit des frappes aériennes*», explique Parisa, 25 ans, qui travaille dans la publicité et le marke-

Une explosion
à Téhéran, mercredi.
PHOTO ARASH KHAMOOSHI.
POLARIS. STARFACE



COUPURE D'INTERNET L'Iran aveugle et sourd

En pleine guerre avec Israël, la république islamique a suspendu l'accès au réseau dans tout le pays. Plus de 90 millions de personnes ont été coupées du monde extérieur, mercredi et jeudi, dans l'une des interruptions générales de connexion les plus importantes jamais imposées par le régime.

ting. «*En 2019, le pouvoir a coupé Internet pendant quelques jours. Quand il a été rétabli, nous avons découvert que 1500 personnes avaient été tuées. Oui, la guerre est terrifiante, mais pour l'instant, la plus grande crainte est que quelque part, dans le silence total, la répression ait déjà commencé.*»

Certains signes indiquent que cette crainte est justifiée. Le régime a commencé à arrêter les dissidents à un rythme accéléré. Le célèbre rappeur Toomaj Salehi, détenu à plusieurs reprises ces dernières années, a de nouveau été arrêté. Il a été libéré vendredi matin après plusieurs heures d'interroga-

toire. Un militant kurde des droits civiques a également été placé en détention. Plusieurs condamnations à mort ont été exécutées. Elmira, 28 ans, coach sportive, a quitté Téhéran il y a quelques jours. Mais mercredi, elle est revenue brièvement pour arroser ses plantes et «*voir comment allait la ville*». «*Les rues étaient presque désertes, grouillant d'agents de sécurité en civil. J'ai été arrêtée à plusieurs reprises aux points de contrôle et interrogée sans cesse. Une femme seule dans la ville? Apparemment, c'était suspect.*» Sur le chemin du retour, le black-out a commencé. «*Soudain, plus rien ne fonctionnait. Les*

applications, les messages, même les appels téléphoniques classiques, tout était mort. Je ne pouvais même pas utiliser le GPS pour rentrer chez moi. Je n'avais aucun moyen de contacter ma famille. A en juger par la présence des forces de sécurité, j'avais l'impression que l'Etat se concentrerait désormais sur la traque des soi-disant espions.»

«PLUS DE NOUVELLES»
De son côté, Sara, 32 ans, doctorante et enseignante, est restée à Téhéran. «*Les rues sont vides. La plupart des magasins sont fermés. Seuls quelques cafés du centre-ville sont encore ouverts.*»

Elle soupire. «*Quand nous sommes assis là ensemble, nous nous sentons plus humains. Plus vivants. Nous discutons beaucoup: de la guerre, d'Israël, de l'accord, du changement de régime. Depuis qu'Internet est coupé, ces cafés sont devenus essentiels. C'est le seul moyen de partager les quelques informations que nous avons réussis à rassembler.*» Shahin, son petit ami, sourit d'un air las. «*Bien sûr, quelques heures plus tard, nous nous rendons compte que la plupart de ces informations sont fausses. Hier, apparemment, un accord de paix a été conclu avec les Etats-Unis, pendant quelques heures. Puis les*

Etats-Unis sont entrés en guerre, également pendant quelques heures. Ensuite, Khamenei était mort, encore une fois pendant quelques heures.» Le médecin de 35 ans marque une pause. Sa famille vit à l'étranger. «*C'est le plus difficile. Toutes les lignes de communication sont coupées. Au bout de trente heures, j'ai trouvé une solution: appeler un numéro international directement depuis l'Iran. Cela m'a coûté une fortune. J'avais quarante-vingt secondes, juste assez pour dire: "Je vais bien. Nous sommes en sécurité. Il ne s'est rien passé."*»

La coupure totale d'Internet en Iran a mis un terme

Cyberattaques: le secteur financier iranien visé par Israël

Alors que les cyberattaques se multiplient en écho à la guerre, un groupe de pirates soupçonné d'être lié à l'Etat hébreu a revendiqué des opérations contre des entités financières iraniennes.

Les frappes aériennes font rage entre Israël et l'Iran depuis l'offensive déclenchée le 13 juin par l'Etat hébreu, et le conflit trouve aussi, sans surprise, des échos dans le cyberspace. Mercredi, l'agence de presse iranienne Fars évoquait «plus de 6 700 attaques par déni de service distribué» (DDoS, c'est-à-dire par saturation des serveurs sous un afflux de connexions, pour les rendre indisponibles) es-suyées en trois jours; dans la foulée, Téhéran a encore restreint l'accès à Internet dans le pays. Surtout, mardi et mercredi, un groupe de pirates informatiques nommé Gonjeshke Darande – «moineau prédateur» en farsi – a revendiqué deux importantes cyberattaques menées contre des acteurs financiers.

à de nombreux moyens de subsistance, en particulier pour ceux dont le travail dépend des communications internationales. Yasi, 37 ans, est directrice commerciale d'une entreprise à Oman. «Après une semaine de périple, j'ai finalement réussi à quitter l'Iran», dit-elle. «J'étais dans le nord de l'Iran lorsque la guerre a éclaté. Les vols ont été immédiatement annulés. J'ai eu du mal à trouver une voiture pour me rendre chez moi à Téhéran. Une fois là-bas, j'ai passé deux jours supplémentaires à chercher un moyen de transport pour me rendre à la frontière turque. Je suis restée chez moi et j'ai regardé les frappes aériennes israéliennes raser les maisons de notre quartier.»

Finalement, un chauffeur a accepté de la prendre, pour un prix équivalent à un billet d'avion Téhéran-Mascate. «Mon frère ne supportait pas l'idée que je fasse le voyage seule. Il m'a donc accompagnée.» Ils ont atteint la frontière. Puis Internet a complètement cessé de fonctionner. «J'ai traversé en van. J'ai pris un bus pour Istanbul. Vingt heures plus tard, j'étais arrivée. De là, j'ai pris un vol pour Oman.» Au bout du fil, elle est éprouvée, en larmes. «Depuis que j'ai traversé, je n'ai plus de nouvelles de mon frère. Aucun de mes messages ne passe. Et chaque fois que je regarde les informations, je vois que les villes situées sur son itinéraire de retour ont été bombardées.»

vante, il revendiquait des cyberattaques contre trois aciéries; dans une vidéo postée sur son compte X, on voit une machine prendre feu dans une usine, située dans la province du Khouzistan. Le tout relève d'un lexique dont la technicité, très supérieure à l'ordinaire des acteurs hacktivistes, plus familiers des attaques DDoS et des compromissions d'entités mal protégées, rappelle bien plus les modes opératoires des pirates d'Etat. De fait, selon le *New York Times*, des

responsables américains ont lié Gonjeshke Darande à Israël. D'après le *Times of Israel*, le groupe serait plus précisément en lien avec la direction du renseignement militaire israélien, Aman, qui abrite notamment en son sein l'unité 8200, en charge du renseignement technique. Les affrontements cyber entre Israël et l'Iran viennent de loin. L'épisode le plus connu, et le plus spectaculaire, est certainement celui du ver informatique Stuxnet. Conçu

pour provoquer des pannes dans les centrifugeuses d'enrichissement d'uranium iraniennes, ce qu'il avait fait en 2008, Stuxnet avait été découvert deux ans plus tard, à l'occasion de sa propagation hors du pays. Il est, de longue date, réputé avoir été créé en tandem par la NSA américaine et l'unité 8 200. Depuis, la réputation de 8 200, dont les anciens ont nourri aussi bien les rangs du secteur de la cybersécurité que la très florissante industrie nationale de l'espion-

nage numérique – y compris la sulfureuse maison mère de Pegasus, NSO –, ne s'est pas démentie.

Hameçonnage. De son côté, l'Iran n'est pas resté l'arme cyber au pied. Parmi d'autres entreprises qui observent les activités des pirates liés à Téhéran, l'équipe de recherche de Google fait état par exemple, depuis le début de la guerre à Gaza, d'attaques à but de sabotage, de piratages suivis de fuites d'information (ou «*hack and leak*») et de campagnes d'hameçonnage dirigées contre Israël et les Etats-Unis. Avec néanmoins, selon l'analyste en chef de l'équipe de recherche, John Hultquist, un «*succès limité*» jusqu'à présent.

AMAEILLE GUITON

“ FIÈRE DE CÉLÉBRER LES 30 ANS DU E-COMMERCE AVEC COLISSIMO ”

30 ans du e-commerce 1995 - 2025

Véritable révolution dans les habitudes de consommation, l'e-commerce souffle en 2025 ses 30 bougies. Engagé sur une trajectoire « zéro émission nette »⁽¹⁾, Colissimo est le partenaire de confiance des marques soucieuses d'une consommation plus responsable. Quoi de mieux pour les Petits Culottés, la marque de couches 100 % made in France⁽²⁾, qu'une livraison plus respectueuse de l'environnement ?

La French Couche : la couche française.

(1) La Poste : seule entreprise française certifiée par SBT pour sa stratégie climat « Zéro Émission Nette » dans le domaine du transport et de la logistique. Voir https://bit.ly/laposte_rse et https://bit.ly/laposte_zeremission

(2) 100% fabriqué en France.

LES PETITS CULOTTÉS
La French Couche

LA POSTE
SOLUTIONS BUSINESS



Le camp de Muna, à Maiduguri, la capitale du Borno, est en passe d'être totalement vidé.

Ces revenants du Borno qui hantent le Nigeria

REPORTAGE

Depuis quatre ans, le gouvernement tente de réinstaller dans leurs villages les habitants de cette région du nord-est du pays qui avaient fui les violences de Boko Haram et avaient été regroupés dans des camps. En vain. Face à l'insécurité, la plupart d'entre eux sont revenus aux abords de Maiduguri, capitale de l'Etat.

Par
CÉLIAN MACÉ
Envoyé spécial à Maiduguri
Photos
FATI ABUBAKAR

Les déplacés sont des fantômes. Piégés entre deux mondes : plus de là-bas, pas vraiment non plus d'ici. Ceux de l'Etat de Borno, dans le nord-est du Nigeria, errent depuis près de quinze ans. Près de deux millions de personnes ont été déracinées par la violence de Boko Haram. Ces spectres, qui représentent une lourde charge humanitaire, hantent le Nigeria, lui rappelant son échec à venir à bout de l'insurrection jihadiste. En 2020, Le gouvernement, excédé, a décreté la fermeture des camps de déplacés : une manière de montrer que la situation sécuritaire s'améliore. Les gens doivent maintenant rentrer chez eux puisque l'armée veille au grain, promettent les autorités. Une dangereuse fiction.

RECRUDESCENCE D'ATTAKUES

Lors de notre passage, fin mai, le camp de Muna – à la sortie nord de Maiduguri, la capitale du Borno – était sur le point de disparaître. Depuis un an, il a été évacué par tranches. L'heure de la dernière «bouchée» est arrivée. Quelques jours

auparavant, le gouverneur, Babagana Zulum, est venu en personne annoncer la relocalisation des dernières 6 000 familles présentes sur le site vers la ville de Mafa, 50 kilomètres à l'est de Maiduguri. «*On ne peut pas rester ici, sans école, sans terre à cultiver, c'est un gâchis*, récite le représentant des déplacés du camp de Muna, Abacha Mustafa. *L'Etat du Borno va accompagner notre retour, il donne 100 000 nairas par foyer [environ 55 euros] et 50 000 nairas supplémentaires par coépouse. Mafa est sécurisé maintenant, ça va aller, on prie pour que la paix revienne.*»

Dans les allées du camp, dédale serré de huttes en paille tressée, le discours est moins optimiste. «*A Mafa, les plus chanceux vont avoir une maison en dur construite par le gouvernement, ou sinon en zinc. Mais il n'y en a pas pour tout le monde*, croit savoir Ibrahim Talha, 25 ans, chemise blanche boutonnée jusqu'au cou et bonnet en lycra. *Ils disent que Mafa est sûr, bien gardé. Jusqu'à il y a quelques mois, c'était le cas, mais maintenant, j'ai des doutes.*» Depuis trois mois, le Borno a connu une spectaculaire recrudescence d'attaques de Boko Haram. Au moins dix bases militaires ont été prises d'assaut par les jihadistes et plus de 100 personnes ont été tuées pendant le seul mois d'avril. «*Même si le centre-ville de*

Mafa est sûr, mes terres sont loin, inaccessibles. Alors, si je ne peux pas aller aux champs, qu'est-ce que je vais faire là-bas ?

La grande majorité des déplacés du Borno sont des fermiers. La menace de Boko Haram a réduit comme peau de chagrin la surface cultivée de cette région autrefois agricole – provoquant une crise alimentaire à grande échelle. Deux millions de personnes sont aujourd’hui considérées en état «d’insécurité alimentaire» par les Nations unies. Soit un habitant du Borno sur trois.

Après dix ans de vie dans les camps, la frêle Yana Kolo Tijjani, 30 ans, a tenté de se réinstaller à Kawuri en 2021. Dans son village d’origine, le premier à être tombé aux mains de Boko Haram en 2014, le gouvernement lui a attribué un nouveau logement. Sa maison familiale, comme le reste du village, avait été incendiée. «Quelques jours après notre retour, l’école a fermé. Mais on s’est accrochés. La première année, on a planté des haricots, et on a même pu récolter. L’année suivante, on entendait des coups de feu, nous ne sommes plus allés aux champs. Les enlèvements se sont multipliés. La nuit, les terroristes s’infiltrent pour faire des braquages. Et puis, il ya trois mois, pour la première fois, ils sont entrés en masse à Kawuri, ils ont attaqué les soldats, raconte-t-elle. Il était une heure du matin. Je tournais en rond dans la maison avec les enfants, on se mettait assis, couchés, on entendait les tirs, on s’est mis à prier.»

«AUCUNE RELOCALISATION N'A MARCHÉ»

Yana Kolo Tijjani a quitté le village le lendemain de l’attaque, avec ses cinq enfants. Elle loue depuis une maison à Dalori, dans un triste lotissement de maisons identiques construites pour les déplacés, le long de la route de Maiduguri, 3000 nairas par mois (1,67 euro). «L’ombre des arbres de Kawuri me manque, dit la jeune femme aux bras fins. L’eau me manque, aussi. Et les enfants qui jouent librement. Ici, les enfants ne jouent pas.»

Les camps du Borno ferment un à un, sans pour autant que les déplacés rentrent chez eux. C’est ainsi que les 10000 habitants originaires de Kayemla sont restés «bloqués». Isafami Alhadji Sayid, 56 ans, est leur représentant. Il reçoit ses visiteurs à l’ombre d’un petit eucalyptus, aussi rachitique que lui, planté par ses soins devant sa hutte de fortune. Des veines saillent sous la peau de son crâne rasé. «Le camp où nous étions a fermé il y a trois ans, raconte-t-il. On nous a donné 50 000 nairas par foyer, mais personne n’a essayé de rentrer à Kayemla. Ceux qui vont couper du bois de ce côté-là ont vu les terroristes de Boko Haram. C’est pareil pour les cinq villages autour: aucune relocalisation n’a marché.»

Les habitants de Kayemla se sont installés sur l’emplacement d’un ancien marché, en marge de Dalori, le long de la route nationale, sécurisée par l’armée. «On ne nous distri-

bue plus de nourriture, le gouvernement a cessé de venir nous voir, nous n’exissons plus à ses yeux, déplore Isafami Alhadji Sayid. La saison des pluies arrive et les deux tiers d’entre nous n’ont pas d’abris.» Les hommes de Kayemla cherchent du travail dans les champs ou sur les chantiers, comme journaliers. Les femmes coupent du bois, tressent des nattes et brodent des bonnets traditionnels. Une poignée de jeunes aventurieux sont partis pour la lointaine Lagos. Kayemla est pourtant là, si proche, à seulement sept kilomètres. Isafami Alhadji Sayid pointe son doigt en direction de l’est. «La nuit, on entend les motos des jihadistes circuler. Ils font parfois des incursions jusqu’ici pour kidnapper les gens, rappelle le chef de la communauté. Bien sûr, nous désirons plus que tout rentrer chez nous, même si, aujourd’hui, il n’y a plus aucun vestige du village. C’est notre terre, c’est sacré. Mais

nous serions prêts à aller dans n’importe quel endroit sécurisé avec des champs à cultiver.»

Faloumata Moussa, elle, a tenu moins d’un an. «Nous étions excités à l’idée de rentrer, même si nous avions perdu tout notre troupeau», relate la femme de 40 ans, membre de la communauté peule. Elle est originaire de Marte, à 130 kilomètres de Maiduguri. «Sans nos animaux, là-bas, nous gagnions de quoi vivre en vendant du bois de chauffe et du charbon de bois, comme tout le monde.» Jusqu’à ce lundi 26 mai, trois jours plus tôt.

«On a d’abord entendu le son des motos et des cris, puis les armes. Les terroristes attaquaient le camp militaire de Marte, mais les civils étaient aussi ciblés.» Faloumata a fui dans la brousse avec ses cinq enfants, de 2 à 8 ans. Son mari a couru dans une autre direction. Elle est toujours sans nouvelle. «Je ne pense qu'à lui, toute

la journée: son téléphone ne répond pas, mais je ne sais pas s’il a eu le temps de le prendre en partant», dit-elle. Faloumata a regagné Maiduguri, où des parents éloignés lui ont laissé un minuscule abri, dans une vieille concession industrielle à l’abandon. Elle marche pieds nus. Ses sandales sont restées à Marte. Après l’attaque, le gouverneur Babagana Zulum s’est rendu à Marte le 22 mai. Il a trouvé une ville quasi déserte. «Le département de Marte comprend plus de 300 localités. Nous n’en tenons plus qu’une. Si nous ne parvenons pas à nous maintenir, nous perdrons l’ensemble du département au profit des insurgés», a-t-il reconnu. Par conséquent, j’appelle le gouvernement fédéral et l’armée nigériane à unir leurs efforts et à défendre la position de cette seule ville.» Un rare aveu de faiblesse. Par la même occasion, il a annoncé le report de la fermeture du camp de Muna. «La disparition des camps a été le cheval de bataille du gouverneur, qui souhaite que tous les déplacés retournent dans leur localité d’origine et recommencent une nouvelle vie.

«Ma belle-sœur a été enlevée à Mafa. Quand mon frère s’est rendu au point de rendez-vous pour payer la rançon, il a été capturé à son tour.»

Zannah Rebo 48 ans, leader de la communauté peule du Borno

Personne n’est contre cela, souligne Thierno Samba Diallo, directeur d’Action contre la faim au Nigeria. Mais la plupart de ces localités ne sont pas encore stables, et les services essentiels sont à reconstruire pour mener une vie «normale». A cause de l’insécurité, ces zones restent inaccessibles aux acteurs humanitaires. C’est pourquoi la majorité des déplacés ne restent pas. Or, les besoins augmentent chaque jour pendant que les financements sont considérablement réduits depuis les coupes budgétaires américaines [les Etats-Unis couvraient plus de 50% de l’aide humanitaire au Nigeria, ndlr].»

DIGNITÉ DE CHEF TRADITIONNEL

«Les gens rentrent à Maiduguri les uns après les autres, la sécurité n’est pas revenue», tranche Zannah Rebo, 48 ans, le leader de la communauté peule du Borno. Lui-même a installé sa famille, il y a trois ans, au milieu de carcasses de voitures déossées, dans le coin d’un vieux garage de la banlieue de Maiduguri. Il promène sa dignité de chef traditionnel – basin turquoise, bague en argent, toque de feutre rouge – au milieu de la décharge automobile. «Ma belle-sœur a été enlevée à Mafa, dit-il. Quand mon frère s’est rendu au point de rendez-vous pour payer la rançon, la semaine dernière, il a été capturé à son tour.»

Zannah Rebo fait la différence entre les deux principales factions de Boko Haram: Jama’atu Ahlis-Sunna Lidda’awati Wal Jihad (JAS) et la Province Afrique de l’ouest de l’Etat islamique (Iswap). «Les gens de JAS sont sans pitié, ils ne connaissent que la mort, nous les fuyons. Les gens d’Iswap, eux, veulent surtout nous taxer: sur un troupeau de 50 vaches, ils prennent les deux meilleures. Nous les évitons aussi, mais pour ne pas trop nous effrayer, ils envoient d’abord un collecteur, seul, pour nous parler.» Entre deux raids sur les casernes militaires ou les villages, les deux groupes jihadistes rivaux s’affrontent régulièrement. «Qu’ils s’entre-tuent! L’un comme l’autre, la vie est impossible à leurs côtés. Nous avons essayé quand les camps ont été fermés! Peu à peu, tout le monde est de retour.» Les revenants s’installent dans les interstices de Maiduguri. «Ils sont là, mais ils se cachent, ils ont tout perdu pour la deuxième fois, ils n’ont plus accès à l’aide humanitaire, la plupart d’entre eux mendient.» Toujours plus invisibles. ◆



Des tentes en lambeaux dans le camp de déplacés de Baga Road, à Maiduguri, au Nigeria.



Les camps de déplacés sont particulièrement vulnérables aux intempéries.

Budget La chasse aux économies tourne au jeu de devinettes

Alors que les échanges sur la prochaine loi de finances se multiplient entre Bercy, les administrations et les parlementaires, Matignon tente d'endiguer les rumeurs afin d'éviter toute vague de contestation.

Par

LAURE EQUY
et **ANNE-SOPHIE LECHEVALLIER**

Il s'était présenté le 15 avril, lors de son raout politico-budgétaire, dans son costume favori : lanceur d'alerte sur des comptes publics au bord du précipice. «*Seule une prise de conscience de nos concitoyens [...] peut soutenir une action déterminée*», implorait François Bayrou, de son pupitre orné d'un slogan digne d'une bande-annonce de blockbuster : «La vérité permet d'agir»... Et le secret, de phosphorer en paix ? Car des pistes censées porter l'effort à 40 milliards d'euros supplémentaires dans le prochain budget, rien ne doit filtrer. Les ministres priés de tenir leur langue ? Pas assez. «*On a acheté des baillons pour tous !*» blague un proche du Premier ministre. C'est François Bayrou qui doit dévoiler ses choix, mi-juillet, en présentant, a-t-il promis, une copie complète pour ramener le déficit public de 5,4 % du PIB espéré cette année à 4,6 % l'an prochain. Le gouvernement s'en est convaincu avec la grève des taxis contre la réforme du transport sanitaire : égrenner les propositions, c'est risquer de mécontenter, une par une, chaque catégorie ciblée. «*A chaque annonce isolée, les principaux visés comprennent : pourquoi serais-je plus coupable que mon voisin ? On donnera une vision d'ensemble*», confirme un ministre. Dans le camp gouvernemental, on pense récupérer des bribes révélant les intentions de Bayrou entre le 11 et le 14 juillet, après le gong de la fin de session extraordinaire à l'Assemblée... quand les oppositions ne pourront plus censurer le Premier ministre. Chat perché ! Entrera-t-il alors dans le détail ? A force de buter sur les cachotteries gouvernementales, certains habitués de l'exercice se demandent si le projet est verrouillé ou si le duo formé par

Eric Lombard (Economie et finances) et Amélie de Montchalin (Comptes publics) piétine. Eux se targuent d'avoir pris en main le dossier plus tôt dans l'année que le faisaient leurs prédécesseurs, mais le calendrier est le même : chaque ministère doit se voir adresser avant le 15 juillet sa lettre de cadrage, qui fixe ses crédits pour l'an prochain.

«DANS UNE PHASE D'ÉCOUTE»

Mais Bercy est-il vraiment un caisson étanche ? Hausse de TVA, taxe sur les hauts patrimoines, suppression de niches fiscales, gel des dépenses, baisse du nombre de fonctionnaires : des scénarios, sérieusement envisagés ou simplement poussés par leur promoteur, finissent par fuiter. «*Ils avancent dans l'improvisation : il y a la semaine TVA sociale, la semaine "année blanche"*» [consistant à reproduire le budget de l'année précédente, ndlr], *la semaine niches*, ironise Eric Coquerel, président LFI de la commission des finances à l'Assemblée. «*Dans une situation si compliquée, il faut un chef qui dit "bossez et ne dites rien"*», suggère le rapporteur général du budget au Sénat, Jean-François Husson (LR). Le Premier ministre tente de dégonfler les options qui surgissent, faisant dire ici qu'il s'agit d'une «position personnelle» d'Amélie de Montchalin, ou là que «rien n'est arbitré». «*Matignon fait la police et Bercy lance des ballons d'essai*», glisse un conseiller ministériel. Auprès de Libération, la ministre chargée des Comptes publics se défend de vendre la mèche : «*Notre porte est ouverte aux parlementaires, et leurs propositions sont chiffrées à leur demande, pour que le débat au Parlement soit éclairé des données de Bercy. Ces échanges d'informations ouvrent des débats, et c'est très sain : on ouvre la boîte noire de Bercy !*» Montchalin a achevé vendredi la plupart de ses tête-à-tête avec ses collègues pour prévoir leurs

crédits pour 2026. Les propositions d'«économies» faites par les administrations... gonflaient la facture. Elle a donc prié les ministres de se serrer la ceinture.

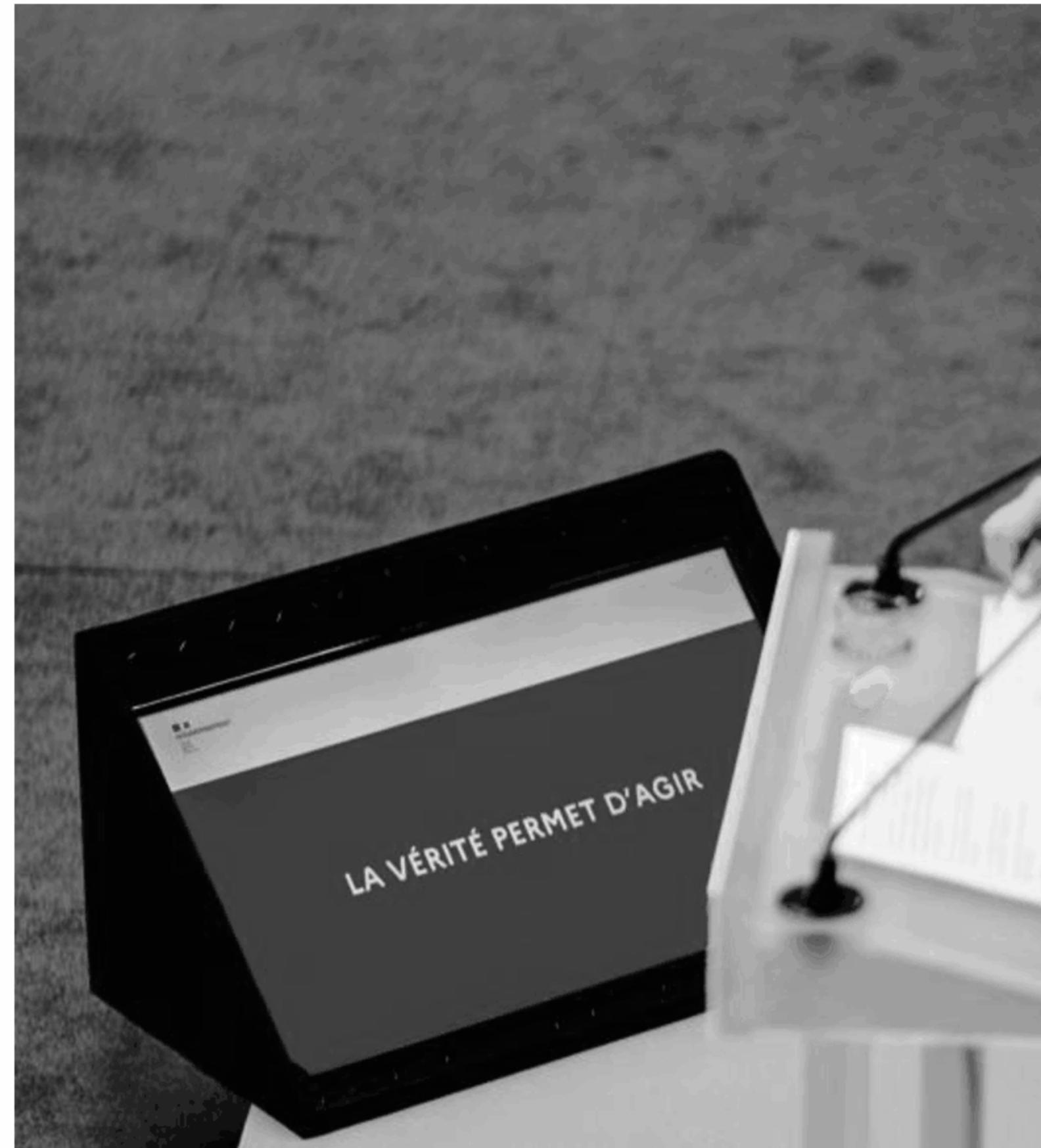
«*On est dans une phase d'écoute, complète Eric Lombard. Les parlementaires nous posent des questions, on ne peut pas les envoyer balader.*» La méthode ne fait pas l'unanimité. «*Il y a tellement de groupes de travail que même au gouvernement, ils s'y perdent*», sourit un parlementaire. Avant d'inviter un à un les groupes politiques début juillet – Bercy réfléchit à des entretiens réunissant, pour chaque formation politique, les présidents des groupes parlementaires et les chefs de parti – les députés du socle commun, du Modem à LR, passent leur temps en visio avec Bercy. Depuis deux semaines, au moins deux fois par semaine, huit députés de la commission des finances (deux par groupe) donnent leur avis sur les mesures et demandent des chiffrements aux cabinets. Certains soirs, le cercle s'élargit, les deux ministres viennent et les maîtres d'hôtel de Bercy officient. «*Eric Lombard nous voit par groupe de dix, il teste des idées. Il veut envoyer une copie globale à Matignon*», dit l'un des convives. Le prochain dîner est programmé entre les députés et sénateurs du socle commun des commissions de finances et le tandem de Bercy le 24 juin, à deux jours du second comité d'alerte sur les finances publiques consacré à l'exécution du budget de cette année.

Pour trouver ces 40 milliards, tout est passé à la moulinette : le budget de l'Etat (un tiers des dépenses publiques), ceux des collectivités locales (20 % des dépenses) et de la Sécurité sociale (près de la moitié). Opérateurs et agences contribueront à l'effort. Le gouvernement cherche comment freiner les dépenses d'assurance maladie, qui s'emballent encore. Au point que le comité de suivi de l'Objectif national de dépenses d'assurance maladie a

alerter mercredi 18 juin sur un risque de dépassement de 1,3 milliard, ce qu'il n'avait pas fait depuis près de vingt ans. Indemnités journalières et arrêts maladie sont mis en cause. Une énième réforme de l'assurance chômage est aussi évoquée, poussée par Renaissance. Pour les collectivités locales, qui ont fourni un effort de 2,2 milliards d'euros cette année (davantage si on prend un autre mode de calcul que celui du gouvernement), le montant de 8 milliards d'euros de coupes l'an prochain circule. Une mise de départ particulièrement ambitieuse avant les municipales.

«40 NUANCES DE BLANC»

Et si Matignon choisissait de ne pas choisir ? Aveu d'impuissance pour un gouvernement minoritaire, l'idée de l'année blanche tourne pourtant. Elle pourrait rapporter, selon les scénarios, jusqu'à 22 milliards d'euros, hypothèse maximaliste avec un gel des dépenses des collectivités territoriales et de la sécurité sociale, jugée improbable par un député macroniste. Si elle ne concernait que l'Etat, cela rapporterait entre 8 et 12 milliards. «*Les sénateurs nous ont demandé des éléments d'expertise budgétaire sur leur proposition. C'est un sujet que nous regardons comme tous les autres*», indique Amélie de Montchalin. S'agit-il de reconduire le budget de 2025 en tenant compte de l'inflation attendue à 1 % cette année par l'Insee ? Sans en tenir compte ? Cela doit-il aussi concerner les prestations sociales ? Le barème de l'impôt sur le revenu aussi, ce qui augmenterait le nombre de redevables ? Que faire des missions dont les crédits sont prévus en hausse, comme celui des Armées ? Même au sein du socle commun, personne ne s'accorde. «*Il y a 40 nuances de blanc, c'est un concept trop fourre-tout pour être rigoureux*», estime un conseiller.



Financement des agences de l'Etat: attention, ça va couper

Le gouvernement voit dans certains organes publics un important vivier d'économies. Mais la méthode et les cibles prioritaires sont encore mal définies.

Il jure ne pas avancer dans ce «maquis» armé d'une «serpette», encore moins d'une «tronçonneuse». Chargée de faire un grand «ménage» dans l'organisation «touffue» des agences et opérateurs de l'Etat, ensemble confus d'organes publics aux formats et aux missions les plus divers, Amélie de Montchalin veut afficher doigté et bon sens. A l'écouter, la ministre des Comptes publics ne cherche pas du gras, mais veut mettre en ordre un «Etat qui fonctionne mieux». Voire! Fonceuse, volontiers rentredans, de Montchalin avait annoncé tôt son plan de bataille. «D'ici à la fin de l'année, nous allons proposer, dans le budget, que les agences et opérateurs qui ne sont pas des universités soient fusionnés ou supprimés», bombardait-elle, le 27 avril sur CNews, envisageant 2 à 3 milliards d'économies d'ici 2027. Les sénateurs qui se sont constitués en commission d'enquête en janvier pour plancher sur le sujet ont peu goûté. Le communiste Pierre Barros, qui la préside aux côtés de la rapporteuse LR Christine Lavarde, peste: «On ne part pas d'un chiffre en bas de page! On ne peut pas confirmer 3 milliards, elle anticipe des résultats qu'on n'est pas capables de mesurer concrètement aujourd'hui.» Il ajoute: «On n'a eu aucune liste de toutes les agences. L'Etat n'est pas capable de vraiment compter!»

«Chiffré». Autour d'un millier d'organismes publics sont recensés, dont 426 opérateurs qui reçoivent 80 milliards d'euros par an. Auditionné par les sénateurs avant Amélie de Montchalin, son collègue Laurent Marcangeli, ministre de l'Action publique, a exposé une autre approche, refusant de se «lancer dans la définition d'un objectif chiffré»: «Je ne veux pas y aller au doigt mouillé», a-t-il brossé. Chaude ambiance. La ministre des Comptes publics a dû polir le discours. A *Libération*, elle promet n'avoir pas «fixé un quantum, seule dans [son] bureau». Fin février, Bayrou a réuni les directeurs d'administrations et d'opérateurs de l'Etat pour

passer en revue leurs missions et évaluer leur efficacité. «Ce travail me permet de vous dire qu'un tiers au moins des agences ou opérateurs pourrait, d'ici à deux ou trois ans, avoir changé de périmètre ou d'organisme de rattachement. Ce ne seront pas des coupes sombres, mais un choix réfléchi de meilleure organisation», maintient Amélie de Montchalin. Pour la méthode, elle entrevoit de passer les opérateurs dans «cinq tamis» : rapprocher certains en réseaux, fusionner ceux «qui ont des enjeux proches», en supprimer d'autres, «remobiliser» des missions ou reprendre en main leurs crédits. Diplomate, elle a assuré aux sénateurs que le rapport de la commission d'enquête, le 3 juillet, l'inspirera. Sans

parvenir à les amadouer. Christine Lavarde a rappelé que des fusions d'agences pourraient d'abord entraîner un surcoût et a fait part de ses doutes sur le fait que les 3 milliards d'économies portent uniquement sur des dépenses de fonctionnement, sans rognier, au passage, sur des politiques publiques.

«Rabot». S'il reconnaît qu'une meilleure organisation «permettra de travailler mieux», Pierre Barros estime que «le sujet doit être décorrélé de l'urgence budgétaire»: «Sinon, c'est du rabot et on continuera à cultiver une désorganisation de l'Etat. S'ils visent des coupes sur les politiques publiques, qu'ils assument leurs responsabilités sans renvoyer vers ceux qui font le boulot sur le terrain.» Et qui pourraient faire les frais de ce «ménage». Sur qui le couperet tombera-t-il? Amélie de Montchalin ne veut pas pointer «des boucs émissaires», tandis que Mar-

cangeli a usé d'une curieuse métaphore médicale: «Dès que vous prononcez le nom d'un organisme, les anticorps se forment.»

Sauf qu'un document de travail a fuité mi-mai dans Public Sénat. L'Agence bio, que la droite sénatoriale a voulu supprimer en janvier, figure dans la colonne «fusion ou cession». «Le but n'est pas de supprimer la politique de soutien au bio en France», a dit la ministre aux sénateurs. Dans la même colonne, Centre Inffo, ressource pour la formation et l'orientation, ou l'Institut national de la consommation. Dans celle intitulée «rapprochements», l'Anah (Agence nationale de l'habitat), l'Ademe (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) ou l'ANCT (Agence nationale de cohésion des territoires), qui vient de perdre son directeur, Stanislas Bourron... nommé le 10 juin, chef de pôle au cabinet de Bayrou à Matignon.

L.Eq. et A.-S. L.

François Bayrou lors du comité d'alerte sur les finances publiques, à Paris, le 15 avril 2025.
PHOTO MARIE ROUGE

Même si le gouvernement répète que l'effort passerait essentiellement par des économies quitte à plomber encore la croissance, il compte toucher aux impôts. Le mécanisme se fait attendre, mais il n'a pas oublié sa promesse aux socialistes, en janvier, de transformer la contribution différentielle sur les hauts revenus en contribution sur les hauts patrimoines. Les niches fiscales seraient rabotées avec, dans le viseur, celle des services à la personne (près de 7 milliards). Sans toucher à celles liées à la garde d'enfants ou à l'aide aux personnes âgées, il est possible de supprimer ou moduler selon les revenus le crédit d'impôt accordé aux travaux de jardinage ou de bricolage. Le gouvernement se refuse – officiellement – à aller plus loin dans sa quête de recettes et répète qu'il ne reconduira pas la surtaxe d'impôt sur les sociétés pour les grandes entreprises tant décriée par les patrons. «On ne va pas mettre une pièce nous-mêmes dans la machine, balaie un conseiller. On est dans un pays où on épargne déjà beaucoup, alors si on annonce des hausses d'impôts...»

La majorité de droite et du centre au Sénat planche, elle, uniquement sur des mesures d'économies qui seront remises à Bayrou début juillet. «Aujourd'hui, les recettes, ça ne m'intéresse pas, tant qu'on ne fera pas l'effort de regarder les dépenses et de réfléchir au sevrage», dit Jean-François Husson. Les macronistes ne veulent pas non plus entendre parler de hausses d'impôts, qui seront pourtant déterminantes pour monnayer une non-censure avec les socialistes. Tenter de ménager tout le monde ou jouer son va-tout? «Le budget 2026 est le dernier du second quinquennat, celui pour 2027 n'étant pas vraiment complet dans l'attente de la présidentielle, prévoit une ministre. C'est la dernière image qu'on laisse, autant prendre beaucoup de risques, réaffirmer ce qu'on porte». Quitte à sacrifier le Premier ministre? ▶

CHEZ POL

Fait maison
Au comptoir
Passion archives
Le chiffre

Inscrivez-vous vite sur liberation.fr/newsletters

Chaque jour, toute l'actu politique décryptée par Libé

DENIS ALLARD POUR LIBÉRATION

Domicile vandalisé, intimidations... Qui veut couler l'ONG Bloom ?

Cible de multiples opérations de déstabilisation depuis un mois, l'association fondée par Claire Nouvian, qui lutte contre le pillage des fonds marins, a décidé de saisir la justice et soupçonne les gros lobbys de la pêche industrielle.

ENQUÊTE

Par
MATHILDE ROCHE

A mesure que les enjeux augmentent pour la pêche industrielle, la pression sur les militants de l'océan aussi. La semaine dernière, tous les regards étaient tournés vers Nice, pour la conférence onusienne sur les océans. Un rendez-vous auquel Bloom a bien sûr répondu présente : l'association est devenue incontournable dans la lutte contre le pillage des fonds marins. Vingt ans après sa création, le petit collectif s'est mué en arsenal de 50 salariés sur tous les fronts pour protéger la mer et ses habitants des gros navires ravageurs. Et selon les membres de l'ONG, c'est bien parce que leurs campagnes pèsent dans l'opinion publique qu'ils sont aujourd'hui la cible de multiples tentatives d'intimidation.

Un acte de malveillance commis au domicile de Claire Nouvian, la très médiatique fondatrice et porte-parole, les a convaincus de déposer plainte. La liste des événements troublants et répétés dont ils ont été la cible va être livrée à la justice. Pour bon nombre de figures et d'associations écologistes, les insultes et menaces font partie du quotidien. Dans sa newsletter du 10 juin, Claire Nouvian affirme néanmoins que «l'acharnement habituel» des industriels a «changé d'ampleur et de nature». Tout s'est accéléré le mois dernier. Le 18 mai, un événement artistique à l'Académie du climat, dans le IX^e arrondissement de Paris,

ment de Paris, a été perturbé par des fauteurs de troubles anonymes. Au programme ce jour-là, une performance du collectif de danse activiste Minuit 12, guidée par la voix de la fondatrice de Bloom : «Tous les jours, dans tous les océans du monde, une véritable déforestation sous-marine a lieu.» Ses détracteurs se sont introduits dans le lieu de rencontres pour placarder des affiches et faire résonner en boucle une voix artificielle : «Claire Nouvian ment, Claire Nouvian ment.» Les organisateurs ont fini par découvrir une enceinte Bluetooth, enfermée dans un coffre pour empêcher un arrêt rapide de l'appareil.

MENACES ET «THÈSES COMPLOTTISTES»

Dans la foulée, le compte Instagram Green Intox, qui adopte les codes d'un média lanceur d'alerte contre le greenwashing, publie une vidéo qui documente la confusion. Le texte en voix off, dicté par une IA, feint de s'interroger : «Mais que s'est-il passé? On a "trouvé" des flyers contre la stigmatisation des pêcheurs... Est-ce que Claire Nouvian a vraiment menti à sa communauté?» La vidéo est aussitôt balancée dans un groupe WhatsApp nommé «Bloom Bashing». Créé fin mars par l'Union française des pêcheurs artisans (UFPA), il devait permettre d'organiser une réponse à la «liste rouge» des chalutiers ayant pêché dans les aires marines protégées en 2024, publiée par l'ONG – mercredi, treize organisations de pê-

cheurs ont par ailleurs annoncé avoir assigné Bloom en justice pour «dénigrement». Si Jean-Vincent Chantreau, secrétaire général de l'UFPA, reconnaît être à l'origine de cette boucle, pour protester contre les «accusations diffamatoires et infondées» de l'association, lui et ses administrateurs ont décidé de quitter le groupe, «constatant que certains membres tenaient des propos parfois virulents» alors qu'ils plaident pour «un débat démocratique sans donner dans l'invective ou la menace». Des centaines de pêcheurs, mais aussi quelques agriculteurs, ont en effet été ajoutés à la boucle, et la colère de certains s'y transforme encore aujourd'hui en messages de menaces ad hominem. «Des erreurs de débutants que les responsables de ces pressions accumulent», d'après Pierre Natnaël Bussière, directeur de campagne de Raphaël Glucksmann, chargé de la communication de Bloom en prestataire externe. A l'image de Sébastien Le Prince, vice-président du comité départemental de la pêche du Finistère [il n'a pas souhaité réagir, ndlr] qui a posté la vidéo sur LinkedIn, mais aussi le lien d'un pseudopodcast contre Claire Nouvian, référencé nulle part ailleurs que sur un site vanté par Green Intox.» Guardour, blog revendiqué par un collectif breton, s'épanche sur l'injustice de ladite «liste rouge» et sur de supposés financements de Bloom venus du pétrole. «Leur thèse complottiste favorite est de prétendre que l'on s'attaque à la

pêche pour faciliter l'implantation de projets offshore», explique Frédéric Le Manach, directeur scientifique de l'ONG. Alors que l'on fait campagne pour le traité de non-prolifération des énergies fossiles, qu'on a attaqué Total au pénal... Lunaire.» La fourberie de l'attaque? Certains éléments de l'argumentaire sont vrais : le président de Bloom, Flavien Kulawik, est aussi président de KLB Group, une société de services aux entreprises implantée à l'international, dont la branche mexicaine a des clients dans l'extraction d'hydrocarbures. Mais le cofondateur de sept entreprises s'en est déjà justifié en 2023 : KLB Group «est la seule qui travaille effectivement pour ces secteurs, pour une faible part de son activité». Flavien Kulawik réfute donc «totalement l'allégation d'avoir "amassé[sa] fortune" comme prestataire pour les industries du plastique et du pétrole». Mais en face, c'est du pain béni pour discréder l'ONG.

DEUX GROS POISSONS DES LOBBYS

Pierre Natnaël Bussière dit reconnaître dans ces méthodes de «l'astroturfing» : des techniques pour donner l'illusion d'un mouvement de masse sur les réseaux sociaux. Le plus classique? Acheter des faux abonnés pour gonfler ses statistiques. De fait, Green Intox n'a que quatre posts mais comptabilise plus de 5 000 followers. Si la viralité a parfois ses raisons que la raison ignore, un rapide coup d'œil permet de



La fondatrice de Bloom, Claire Nouvian, le 29 mars à Paris

repérer que la majorité des abonnés sont des bots : comptes étrangers pas ou peu suivis, dont la poignée de photos ont toutes été publiées le même jour. Sauf... les deux profils bien réels de gros poissons de la pêche industrielle française, Xavier Leduc et Olivier Le Nézet. Le premier trône à la tête du plus gros lobby du thon (dont la consommation aurait chuté entre 20 et 30% en France depuis la publication d'un rapport de Bloom en octobre) selon l'association. Le second est le saint patron des pêcheurs, président du Comité national des pêches et du port de Lorient. Green Intox est l'unique compte auquel ce dernier est abonné. Inattention ou provocation? Interrogé sur ses liens avec cet outil de désinformation, il n'a pas répondu. Le président d'Orthongel soutient en



pour le Climat Libé Tour. PHOTO FLORENCE BROCHOIRE

revanche être dans une «logique de veille parfaitement normale» pour son statut. «Cela ne préjuge en rien de mon approbation sur ce qui est diffusé, et nefait que confirmer que j'y suis étranger: il est assez évident que si c'était un instrument personnel de diffusion de ma pensée, je serais demeuré dans l'ombre», affirme Xavier Leduc.

Qu'importe, pour Bussière, c'est évident: «Toute cette

opération est téléguidée par une nébuleuse de représentants de la pêche industrielle, unis contre Bloom.» Une opération reproduite deux jours plus tard. Le 20 mai, le journaliste Charles Villa présente son film *l'Omerta, scandale de la pêche industrielle*, réalisé en collaboration avec Bloom, en avant-première au cinéma Max Linder (IX^e arrondissement de Paris). Après la projection, le débat

commence entre Daniel Pauly, biologiste marin mondialement reconnu, et Claire Nouvian, quand ils sont interrompus par le même message répétitif. Une nouvelle enceinte est trouvée sous un fauteuil.

«Cela a mis une ambiance bizarre, même si l'audio était incompréhensible car il grésillait, comme si la connexion était mauvaise», explique Frédéric Le Manach. Comme si elle venait... de l'étage, par exemple. Plusieurs personnes y ont repéré un homme équipé de son ordinateur et deux téléphones, qui a passé son temps à envoyer des mails, filmer et s'agiter. A la manœuvre, Marc-Adrien Marcellier, lobbyiste caché derrière une entreprise spécialisée dans «la responsabilité environnementale». Le directeur scientifique en est certain: «Il était déjà venu à une rencontre fin mars et avait suivi notre équipe dans un bar après la soirée, nous obligeant à l'éjecter.»

«ILS VEULENT SEMER LE DOUBTE»

«Je me suis en effet inscrit et rendu à ces deux événements publics, sans aucune volonté de dissimulation!» rétorque Marcellier. Contacté par *Libération*, il a d'abord envoyé Emmanuel Dubarry, l'agent com de crise du cabinet Backbone, qui conseille des coalitions européennes de la pêche industrielle, avant d'accepter de répondre. Mais une fois lancé, il nie tout, à commencer par l'altercation au bar. «Pour le reste : je ne suis en rien à l'origine de la présence ni du déclenchement de cette enceinte, je ne suis pas impliqué dans le groupe WhatsApp ou le compte Instagram mentionnés, et je n'ai jamais tenté quoi que ce soit pour intimider qui que ce soit», indique le lobbyiste, qui évoque «le droit d'intenter toutes les procédures appropriées pour rétablir la vérité». Ces méthodes sont encore en deçà des barbouzeries découvertes les jours suivants. Le 30 mai, des dizaines d'enveloppes sont postées à destination du Sénat. Mathilde Ollivier, sénatrice Les Ecologistes des Français à l'étranger, découvre début juin un tract étrange. Intitulé «Dirty Bloom», il reprend la thèse d'un agenda caché de l'industrie pétrolière et est signé par... Extinction Rebellion.

«C'est absolument loufoque de se faire passer pour nous : on est signataires de la coalition Océan avec Bloom et inconditionnellement à leurs côtés», dément Sébastien, un des porte-parole du mouvement de désobéissance civile. L'objectif de la manœuvre? «Dans le milieu militaire, on appelle

ça une opération "falseflag", analyse Pierre Natnaël Bussière. Après avoir convaincu l'extrême droite, ils veulent semer le doute chez nos soutiens et alliés.»

«Notre groupe est assez insensible à ce type de pressions, venant sans doute d'intérêts économiques et financiers, assure Mathilde Ollivier à *Libération*. Mais nous condamnons fermement ces mesures d'intimidation, qui ont lieu dans un contexte de tension croissante ces derniers mois entre les ONG, le gouvernement et une partie des pêcheurs.» Le tract a depuis été envoyé à d'autres parlementaires, tous groupes politiques confondus. Et certains tombent dans le panneau. Selon nos informations, le sénateur du Morbihan Yves Bleunven a publié la photo du flyer, légendée d'un «*L'auto-destruction est en route chez les "anti-tout"!*» dans la boucle «Bloom Bashing»... Sobriement renommée «Espace dialogue pêche» depuis début juin.

Claire Nouvian liste la gradation des violences : «Les industriels nous poursuivent en mer avec des navires, ils s'acoquinent avec des élus d'extrême droite pour nous diffamer dans les institutions

politiques, ils nous insultent sur les réseaux [...] et perturbent nos événements.» Mais pour elle, une «nouvelle ligne a été franchie» dans la nuit du 4 juin avec la vandalisation de sa porte d'entrée. «Je pense que l'on voit là, à leurs capacités à nous poursuivre jusque dans nos bureaux et maintenant chez nous, qu'on a affaire à des professionnels qui sont organisés sur des réseaux de criminalité», estime-t-elle le lendemain dans *Libération*.

La fondatrice de Bloom a aussitôt publié une vidéo du délit, des éclaboussures de peinture noire sur les battants et les murs de son palier, dans son immeuble pourtant sécurisé. En arrière-plan sonore, les sanglots de sa fille. *Libération* a pu consulter une autre séquence, où la collégienne découvre la scène. Quand Pierre Natnaël Bussière loue «le réflexe de Claire» de sortir son téléphone, d'autres, en interne, questionnent le choix d'utiliser la seconde partie de la vidéo pour exploiter la détresse de son enfant. Un membre de Bloom qui tient à son anonymat va plus loin : «Autant l'aspect extérieur des actes malveillants précédents a été vérifié, autant cet événement

arrive pile au moment où ça chauffe un peu, comme pour resserrer les troupes.»

La fondatrice et sa fille ont toutes deux porté plainte le jour même et le parquet de Paris a annoncé l'ouverture d'une enquête. Le saccage était accompagné des mêmes messages faussement signés par Extinction Rebellion. «On ne peut pas laisser passer ça, martèle le porte-parole. Même quand c'est un vrai adversaire, on n'attaque pas le privé : on dénonce des systèmes, plus que des personnes. Pour nous, c'est signé les lobbys ou leurs alliés d'extrême droite.» Un communiqué de presse commun a été rédigé avec les associations dont l'identité a été usurpée pour «appeler l'Etat à agir» contre la «répression croissante des défenseur-euses des droits humains et de l'environnement». La ministre de la Transition écologique, Agnès Pannier-Runacher, a depuis qualifié ces intimidations «d'atteintes à la démocratie» inacceptables et «souhaite que la police fasse toute la lumière sur cette affaire». L'ONG compte désormais sur la justice pour rassembler des preuves susceptibles de corroborer son faisceau d'indices et trouver les responsables. ◆

RÉPONDEZ À CE SOS

SOS MÉDITERRANEE

Votre don est vital pour sauver des vies.
don.sosmediterranee.org

© Laurin Schmid / SOS MÉDITERRANEE





LIBÉ.FR

Recul sur l'écologie : «On joue avec la vie des gens»

A l'Assemblée nationale,

l'examen du texte sur la programmation énergétique a vu droite et extrême droite engranger les points. Julie Laernoes, cheffe de file des députés écologistes, dénonce des amendements climatosceptiques et demande au gouvernement de retirer son projet de loi. PHOTO AFP



«Vendanges de la honte» : prison ferme requise

Suspectées d'avoir exploité et indignement logé 57 travailleurs sans papiers en 2023, quatre personnes comparaissaient jeudi au tribunal correctionnel de Châlons-en-Champagne, qui rendra sa décision dans un mois.

Par **MARGO MAGNY**
Envoyée spéciale
à Châlons-en-Champagne

«On a été traité comme des animaux dans ces vignes, je suis encore traumatisé.» Diabira s'est levé aux aurores pour rejoindre le tribunal judiciaire de Châlons-en-Champagne, jeudi, alors que ses nuits sont encore parasitées par des cauchemars. Du 8 au 15 septembre 2023, le trentenaire a fait partie des 57 victimes à avoir été exploitées et hébergées dans des conditions indignes dans le vignoble champenois, plus précisément à Nesle-le-Repons, dans la Marne, au sud-ouest de Reims. Une quarantaine de personnes ont pu faire le déplacement en car depuis Paris pour assister à l'audience. Un trajet similaire à celui qui les avait amenés dans les vignes. De quoi raviver des souvenirs qu'ils «tentent d'oublier».

Inhumain. Face à eux, quatre prévenus ont disparu. Au sommet du système de sous-traitance qui a pris au piège les vendangeurs, le vigneron Olivier Orban et Svetlana Yourevna Goumina, responsable de la société Anavim, à qui il a fait appel pour le recrutement. A leurs côtés, deux hommes d'une trentaine d'années, Abdoulaye Camara et Témuri Mura-

dian, sont suspectés d'avoir participé à convaincre les victimes de rejoindre le projet, depuis Paris. Dans les vignes, l'enfer a duré une semaine, jusqu'à ce que des riverains alertent l'inspection du travail, qui opère un contrôle de l'hébergement des travailleurs et constate des conditions de vie portant «gravement atteinte à la sécurité, à la santé et à la dignité des occupants», selon le parquet.

«C'était inhumain, j'essaie encore d'oublier», dit Diabira, qui s'offre un café salvateur devant la salle d'audience. Comme lui, les vendangeurs en situation irrégulière – pour la plupart de nationalité malienne, sénégalaise ou mauritanienne – «ont souvent été recrutés dans des cafés Porte de la Chapelle», avec la promesse d'un salaire journalier de 80 euros «à laquelle devait s'ajouter une prime en fonction de la récolte», a précisé le président du tribunal. Les recrutés n'ont jamais touché d'argent. «Les victimes ont été hébergées dans une maison abandonnée, après qu'on leur a promis un hôtel, avec six WC pour près de soixante personnes», résume le président d'audience. L'insalubrité des douches contrignait les travailleurs – après dix heures de récoltes sous des températures caniculaires – à utiliser un seau d'eau. Les installations électriques étaient «dangereuses». Les vendangeurs devaient se contenter de «boire l'eau des tuyaux», qui les a plusieurs fois rendus malades, tout comme les sandwichs décongelés qui constituaient leurs déjeuners.

Dans la salle dédiée à la presse, l'horreur s'illustre en photos. L'écran affiche la maison hôte des vendangeurs où on retrouve des tas de déchets, et des dizaines de matelas pneumatiques pleins de poussière et entassés sur

deux étages où, selon Diabira, «même un mouton n'aurait pas dormi». Mais le vigneron mis en cause ne s'est pas senti responsable. «J'ai été un bon citoyen, j'ai ramené des bidons d'eau quand ils n'en avaient pas», estime celui qui a pu vendre sa récolte au kilo 20 % moins cher grâce à l'embauche d'une «main-d'œuvre» en situation irrégulière. Le vigneron assure avoir vérifié la «déclaration préalable à l'embauche» des vendangeurs recrutés, tout en expliquant qu'il est selon lui «difficile de reconnaître l'identité des Africains tant ils se ressemblent». «En réalité, c'est catastrophique, même les titres d'emploi simplifiés agricoles [censés faciliter les emplois saisonniers, ndlr] n'étaient pas enregistrés dans le dossier», argue l'avocat des victimes, M^e Maxime Cessieux, en marge des auditions.

Le barbu. A l'heure du déjeuner, une odeur de viande grillée embaume les abords du tribunal. La CGT, venue soutenir les victimes, y a allumé un barbecue. «Assemblage, 20% de raisins, 80% de misère», affiche une pancarte. En 2023, quatre travailleurs sont morts lors d'une saison surnommée «les vendanges de la honte» dans la Marne. «La sous-traitance aide les vignerons à se dégager de leurs responsabilités, ils oublient le code du travail», s'attriste Ghislain, secrétaire départemental. Pour la première fois dans un procès sur les vendangeurs, le Comité Champagne – qui représente vignerons, coopératives et maisons de Champagne – s'est constitué partie civile. Témoin Muradian, surnommé «le barbu violent» par les victimes, estime lui aussi avoir été pris au piège. «Avec Camara Abdoulaye, on ne pouvait rien faire, on ne mangeait pas, on ne dormait pas non

plus, on nous promettait que ça allait être réglé», assène à la barre celui qui dit avoir «obéi» à la responsable, Svetlana Yourevna Goumina. Selon lui, les travailleurs étaient libres de quitter le domaine. Une exception interrogée par le parquet, citant «l'état de vulnérabilité» des victimes en situation irrégulière, qui espéraient être payées.

Après six heures d'audience, Svetlana Yourevna Goumina s'avance à la barre avec un interprète de russe. La responsable de la société de sous-traitance, qui a recruté et logé les travailleurs, affirme ignorer leur présence dans l'habitat collectif et leur situation irrégulière. Il est près de

18 heures quand deux porte-parole se dévouent pour livrer le témoignage des victimes. Sikou a pu régulariser sa situation depuis ce cauchemar, où il dit avoir été traité «comme un esclave». Ses souvenirs «l'empêchent de dormir». «Monsieur «le barbu» nous menaçait avec une arme», raconte-t-il, la voix tremblante. Outre l'insalubrité, le manque de vivres et les matelas de fortune, Mamadou Doumbia dit avoir «vu des gens roués de coups».

Bouteille. «On ne peut accepter que, derrière une quelconque bouteille de champagne, se cachent une sous-traitance incontrôlée et une

maltraitance caractérisée», a lancé le procureur. Le magistrat a requis quatre ans de prison dont deux ferme contre la gérante de société de prestations viticoles, et trois ans dont un ferme contre les deux recruteurs. Pour la société du vigneron Olivier Orban, 200 000 euros d'amende ont été demandés. Quant aux 57 travailleurs, M^e Maxime Cessieux a demandé 5 000 euros de préjudice moral pour chacun. Les vendangeurs, pour qui les justifications des prévenus «n'ont pu tromper personne», sont convaincus que le tribunal «décidera de la juste peine», en attendant la démission, rendue le 21 juillet. ◀

Partir en Livre

18.06→20.07.2025

11^e édition



MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberer
Egaliser
Futurer

www.partir-en-livre.fr
f @ in

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Partir
en
livre

Libération **Le Point** **LiRE magazine** **TC** **J'AIME à LIRE** **WAPITI** **citizenkid** **Le Média Positif** **RTL** **okoo.tv** **france-tv**



FONDATION
VINCI
Bien (se) conduire

Upccop

GALLIMARD JEUNESSE



pass
Culture

Département
de l'Éducation
et de la Formation
aux métiers

UNAT

les français

la charte
des auteurs et illustrateurs jeunesse

SGDL

(BnF) Bibliothèque
nationale de France

GrandPalais
Rimini

Syndicat national
de l'édition

SLF

FII

eur@koi

Dookinou

NABOOK



CheckNews

Crashes et accidents: les Boeing sont-ils plus dangereux que les Airbus?

Alors qu'une succession de catastrophes et d'incidents a écorné l'image de l'avionneur américain, CheckNews fait le point sur la fréquence et le bilan de ces événements, en analysant les données relatives aux accidents survenus lors de vols commerciaux ces dix dernières années. PHOTO AFP

«Ce texte va transformer la manière dont nous considérons la profession infirmière.»

NICOLE DUBRÉ-CHIRAT

rapporteuse de la proposition de loi sur la profession d'infirmier



DR

Votée à l'unanimité en mars à l'Assemblée nationale, la proposition de loi sur la profession d'infirmier, qualifiée d'*«historique»* par ses rapporteurs et par plusieurs représentants syndicaux du métier, a été définitivement adoptée jeudi au Sénat. Elle prévoit un élargissement des prérogatives de ces paramédicaux avec la création d'une *«consultation infirmière»* et d'un *«diagnostic infirmier»*, ainsi que l'ouverture d'un droit de prescription pour certains examens ou médicaments. Porté notamment par l'ex-ministre délégué à la Santé Frédéric Valletoux, le texte prévoit aussi une *«négociation sur la rémunération»* de ces nouvelles responsabilités.

Macron plaide pour une Europe spatiale «à marche forcée»

A quoi ressemblera l'Europe spatiale de demain? Quelle place veut-elle occuper dans le nouveau paysage économique et géopolitique, où la coopération russe-occidentale sur la station spatiale internationale (ISS) touche à sa fin, où l'orbite terrestre se militarise, où les acteurs privés sont omniprésents? Et quelle place veut occuper la France dans cette Europe-là? Au Salon international de l'aéronautique et de l'espace du Bourget, ce vendredi, Emmanuel Macron s'est fendu d'un discours sur l'espace sans grande annonce mais porteur de ce qu'il espère être *«une vision»* pour l'Europe dans un moment charnière.

«Notre Europe doit décider de redevenir une puissance spatiale, la France en étant au cœur, et d'abord militaire. Ce qui implique de nous doter, en Européens, de capacités de surveillance de l'espace, de commandement des opérations, de réactivité, de découragement de l'ennemi avec une plus grande résilience de nos capacités souveraines.» Macron veut notamment investir la très haute altitude en orbite terrestre, si



Emmanuel Macron au Bourget, vendredi. PHOTO AFP

cruciale pour le renseignement. Lundi, le ministre des Armées Sébastien Lecornu a détaillé une nouvelle stratégie française pour détecter et identifier les objets manœuvrant entre 20 et 100 km d'altitude. Sur le plan civil, il y a aussi d'épineux sujets d'indépendance. Les astronautes de l'agence spatiale européenne (ESA) faisaient jusqu'à présent partie d'un partenariat avec les Etats-Unis, la Russie, le Canada et le Japon, les pays ayant construit la station spatiale internationale, et ils empruntent donc des vaisseaux spatiaux russes ou américains pour faire la navette entre la Terre

et la station. Mais dès 2031, l'ISS sera désorbitée, et l'alliance actuelle est bien mal en point. Si les astronautes de l'ESA veulent aller dans l'espace, il faudra qu'ils y aillent tout seuls... ou avec des acteurs privés. L'Europe y travaille. La fusée pour décoller, le vaisseau pour voyager, l'atterrisseur pour se poser sur la Lune, l'hébergement en orbite terrestre... Il faut garantir l'indépendance à toutes les étapes. Pour l'hébergement, l'ESA a annoncé cette semaine au Bourget avoir signé un accord avec Thales Alenia Space et Blue Origin (la société du milliardaire américain Jeff Bezos) pour

étudier la possibilité d'envoyer des astronautes sur la future station spatiale privée Orbital Reef (*«récif orbital»*) de Blue Origin. Et en début d'année, l'ESA a confié à Thalès la conception d'un atterrisseur lunaire européen baptisé Argonaut.

Emmanuel Macron a aussi insisté sur la nécessité pour l'Europe de disposer de sa propre constellation de satellites de communication. La Commission européenne a déjà décidé de se doter de sa propre flotte de 290 satellites, la constellation Iris². Indispensable pour ne pas laisser la constellation Starlink de SpaceX dominer son monde, ont estimé les dirigeants européens. Financée par des fonds publics à 60%, Iris² sera construite par le consortium SpaceRISE formé par Eutelsat, SES et Hispasat. Et l'Etat français a annoncé jeudi monter au capital d'Eutelsat pour en devenir le premier actionnaire. Cette *«annonce est très importante, mais elle ne marque que le début de la reconquête à marche forcée qu'on doit faire»*, martèle Macron au Bourget.

CAMILLE GÉVAUDAN

Mort d'un stagiaire à Saint-Lô: «Les enfants devraient être à l'école, pas porter des palettes»

Dans les rues de Saint-Lô (Manche), le sujet s'affiche sur toutes les unes de la presse locale. Mardi, un lycéen de seconde, Axel, qui effectuait un stage d'observation dans un magasin de décoration et d'ameublement, a été victime d'un accident fatal. *«Lors de la manipulation de palette par le gérant de l'enseigne à l'aide d'un chariot élévateur, la marchandise a basculé sur le stagiaire de 16 ans, avait expliqué à Libération le procureur de la République de Coutances, Gauthier Poupeau. Conscient lors de l'intervention des policiers, le jeune homme était*

en état de mort cérébrale à son arrivée à l'hôpital. Le décès a été prononcé le lendemain.» Une enquête pour homicide involontaire dans le cadre du travail a été ouverte.

Sur les lieux de l'accident, dans une zone d'activité en périphérie du centre-ville, la remorque du poids lourd a été placée sous scellés. Sur la porte du magasin, un panneau explique sobrement les raisons de sa fermeture exceptionnelle. Sous le beffroi de la grand-place, la population est sonnée. Si certains parlent d'*«un triste accident»*, d'autres fulminent, comme cette commer-

cante : *«Les enfants devraient être à l'école, pas porter des palettes.»* Mais ils restent peu nombreux, dans cette Manche industrielle, à remettre en question la place des adolescents en entreprise. Dans une pizzeria nichée au cœur de la ZAC, un apprenti et un stagiaire de première font le service, tout sourire. La veille, l'équipe de direction s'était retrouvée au zinc pour évoquer l'accident avec plus d'abattement que de colère. *«Chez nous, ils peuvent glisser, se brûler, mais heureusement pas plus et on en prend soin de nos petits»,* dit une serveuse.

Pourtant, les chiffres sont formels. Selon une étude de l'Institut national de recherche et de sécurité publiée en 2018, *«la fréquence annuelle des accidents du travail pour l'ensemble des salariés tous secteurs d'activité confondus est d'environ 4%. Chez les moins de 25 ans, cette fréquence est de 10%, soit 2,5 fois plus importante»*. En moins de deux mois, Axel a rejoint Lorenzo Menardi (apprenti maçon de 15 ans) et Lucas (lycéen en bac pro mécanique de 17 ans), morts eux aussi sur leur lieu de travail.

ANNE-LAURE PINEAU
(à Saint-Lô)

Violences sexuelles Une seconde femme accuse le sénateur Guerriau

Déjà soupçonné d'avoir drogué en novembre 2023 la députée Sandrine Josso afin de l'agresser sexuellement, affaire pour laquelle il est mis en examen, le sénateur (ex-Horizons) Joël Guerriau est accusé par une autre femme de soumission chimique, dans un témoignage diffusé par *Complément d'enquête*, jeudi. L'élu dément les accusations.

Islamophobie A Reims, une femme agressée, son voile arraché

Une femme de 20 ans a été frappée au visage et eu son voile arraché jeudi soir à Reims. La victime, qui a porté plainte, a été agressée par une vingtaine d'hommes, dont un serait en litige avec l'un de ses proches, et des insultes islamophobes auraient été prononcées, rapporte France 3 Grand-Est.

Contresens Bayrou prend un Falcon pour faire l'éloge du renouvelable

François Bayrou a fait un aller-retour en Falcon 900, jeudi à Bayonne, pour y prononcer un discours de vingt-sept minutes vantant les énergies renouvelables.

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections**Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France

avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH**ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES****Achète comptant**porcelaines, statues, vases, bouddhas,
meubles, laques, paravents....

Décorations asiatiques : corail, jade....

MAISON ALEXANDRA
06 15 02 23 98

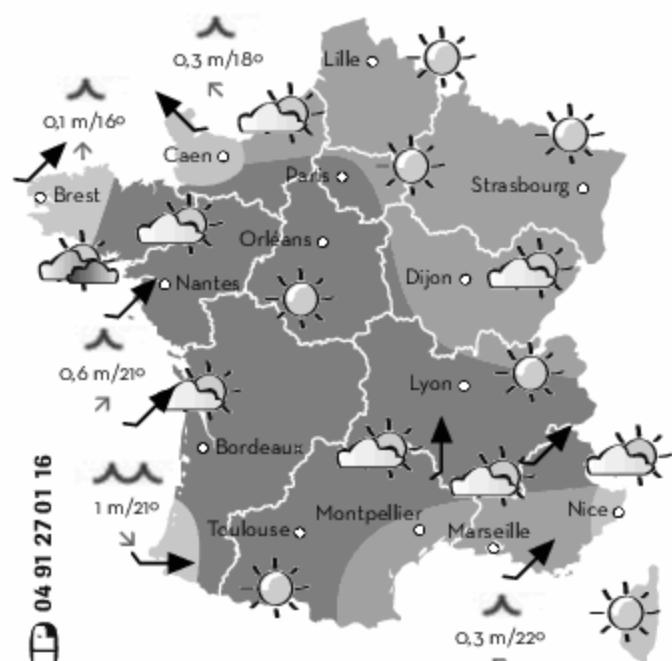
Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Vous voulez passer
une annonce dans**Liberation**

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne
<http://petites-annonces.liberation.fr>**SAMEDI 21**

Le soleil domine encore sur la majeure partie du pays mais quelques nuages instables survolent la Bretagne et le littoral atlantique avec une douceur remarquable.

L'APRÈS-MIDI Très fortes chaleurs et canicule sur les 2/3 du pays avec des températures atteignant jusqu'à 35 °C à Paris, 36 °C à Lyon et Nantes, 38 °C à Bordeaux et 39 °C à Toulouse.

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	17	32	Lyon	21	36	Alger	19	29
Caen	19	34	Bordeaux	23	37	Berlin	14	27
Brest	19	26	Toulouse	22	38	Bruxelles	17	32
Nantes	24	36	Montpellier	23	34	Jérusalem	19	30
Paris	20	36	Marseille	22	33	Londres	18	33
Strasbourg	16	31	Nice	23	29	Madrid	24	37
Dijon	22	35	Ajaccio	22	28	New York	19	29

Immobilier

immo-libe@teamedia.fr

01 87 39 80 20

Université américaine**(EDUCO)****cherche familles Paris****(1er au 20ème arrdt)**

pour hébergement rémunéré

d'étudiants (1030€/mois)

chambres individuelles

petit déjeuner tous les jours

3 repas par semaine

Durée du séjour :

septembre à décembre

et/ou janvier à fin mai

Tél : 09.77.35.00.58

Liberationwww.liberation.fr

113, avenue de Choisy,

75013 Paris

tél : 01 88 47 98 80

contact

@liberation.fr

Édité par la SARL

Liberation

SARL au capital de

23 243 662 €

113, av. de Choisy,

75013 Paris

RCS Paris :

382.028.199

Principal

actionnaire

Presse

Indépendante

SAS

Cogérants

Dov Alfon,

Amandine

Bascoul-Romeu

Directeur de la

publication

Dov Alfon

Directeur de la

rédaction

Dov Alfon

Directeur délégué

de la rédaction

Paul Quinio

Directrices

adjointes

de la rédaction

Stéphanie Aubert,

Hamdam

Mostafavi,

Lauren Provost,

Alexandra

Schwartzbrod

Directeur artistique

Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS

Site :

abo.liberation.fr

abonnement

@liberation.fr

tarif abonnement

1 an France

métropolitaine :

384€

tél : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ

Libé plus

113, av. de Choisy,

75013 Paris

publicité

@liberation.fr

PETITES

ANNONCES

& CARNET

10, bd de Grenelle

75015 Paris

tél : 01 87 39 80 20

annonces

@teamedia.fr

IMPRESSION

Midi Print

(Gallargues), POP

(La Courneuve),

Nancy Print

(Jarville), CILA

(Héric)

Imprimé en

France

Membre de

l'ACP

CPPAP : 1125 C

80064. ISSN :

0335-1793.

ACPM

LE TRI

+ FACILE

www.lachainemeteo.com

vos prévisions gratuites à 15 jours

Origine du papier :

France

Taux de fibres

recyclées : 100 %

Papier détenteur

de l'Eco-label

européen N°

FI/37/01

Indicateur

d'eutrophisation :

PTot 0,009 kg/t de

papier

La responsabilité

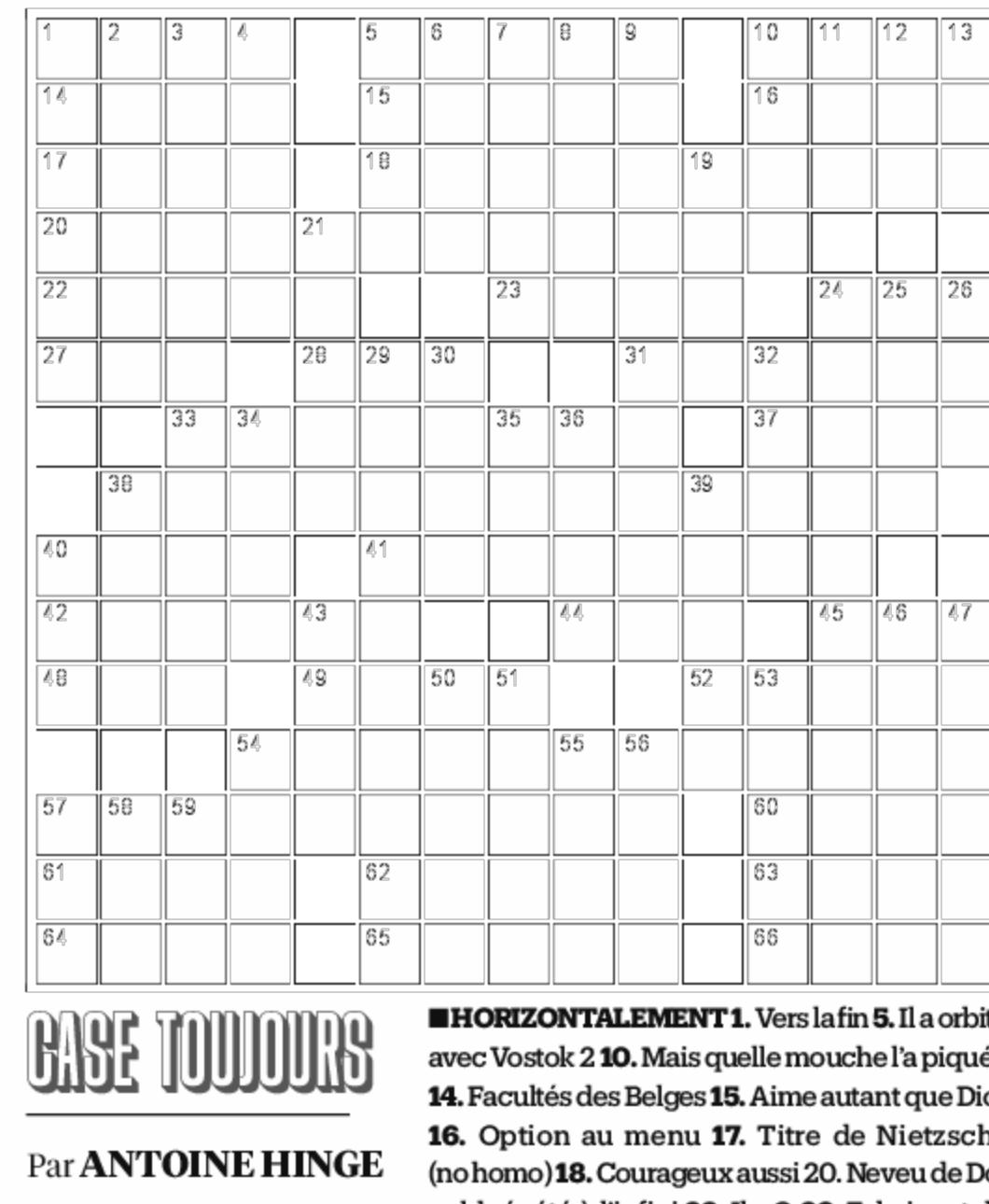
du journal ne

saurait être

engagée en cas de

non-restitution de

documents.



IDÉES /

Receuilli par
CÉCILE DAUMAS
Dessin
ASEYN

La conversation humaine est-elle aussi simple que le langage binaire d'un robot à l'apparence d'un ami ? Ni ambiguïtés ni sous-entendus, l'intelligence artificielle (IA) semble incarner le confident parfait, toujours disponible pour écouter, jamais avare d'un conseil, généralement celui que son interlocuteur désire entendre. Or, ce qui fait langage – et la rencontre avec l'autre – c'est justement ce qui dérape, nous trouble et nous échappe. «*Une machine peut-elle commettre un lapsus ?*» se demande le psychanalyste Yann Diener, dans une petite fable des temps modernes, *l'Inconscient inculqué à mon ordinateur*. Dans ce court texte, il imagine un dialogue entre une IA, dénommée Lia, et son concepteur Hugo, qui prépare une thèse sur les algorithmes imitant le langage humain. Or, le problème de Lia, c'est qu'elle n'arrive pas à oublier, ne comprend rien à la poésie. Elle ne refoule ni désir ni trauma, elle n'a pas d'inconscient. «*Hugo me dit souvent en s'énervant, que je ne suis pas assez névrosée. Je ne comprends pas ce que cela signifie*», se désole-t-elle.

En écrivant cette fiction, l'analyste pose la question qui angoisse tout être humain venant de converser avec ChatGPT : qu'est-ce qui, aujourd'hui, différencie encore une personne d'une machine ? Sommes-nous en train de perdre l'art de la parole pour ne plus être que dans la communication ? Comment l'intelligence artificielle transforme-t-elle la structure même de notre langage ? Autant de réflexions au cœur du laboratoire de recherches Inconscient et machine, créé il y a tout juste un an, au groupe hospitalier psychiatrie et neurosciences de Sainte-Anne à Paris. Il réunit des psys, comme Yann Diener ou le pédopsychiatre Mathias Gorog, des philosophes, comme Barbara Cassin, et des ingénieurs-chercheurs en IA conversationnelles, comme Pierrick Leroy.

De tous les nouveaux usages engendrés par l'IA, notre désir de converser avec les machines est celui qui pose le plus question, selon vous. Pourquoi ?

Mon hypothèse est la suivante : si nous mettons autant de moyens dans le développement de l'intelligence artificielle, c'est que nous souhaitons que ces machines répondent aux nombreuses questions pour lesquelles nous n'avons pas trop de réponses. C'est la logique même de ChatGPT, à

Yann Diener

«L'IA peut nous faire croire qu'elle arrive à faire des métaphores, mais ce n'est pas vrai»



L'Intelligence artificielle converse, traduit, conseille, mais ne fait ni lapsus ni métaphore, et n'a pas d'humour, ce qui la différencie du langage l'humain, constate le psychanalyste. Et si on implantait un inconscient aux machines, que se passerait-il ?

qui on demande : dis-moi ce que je dois faire dans ma journée. On n'est pas dupe, mais on va le croire, on a envie qu'il nous apporte des réponses. Cela peut être légitime à un certain moment de son existence d'avoir ce type de demandes, surtout quand les temps sont troublés politiquement. Mais remettre sa vie à l'intelligence artificielle présente des risques : cela modifie notre rapport au langage et à l'autre, transforme les relations sociales.

Ces machines modifient-elles notre façon de parler ?

Nous avons beaucoup incorporé, ces dernières années, le langage technique. Du confinement à l'explosion de l'usage des visios, nous sommes devenus des agents qui disent «*je me connecte*», «*je suis en visio*», termes réservés, il y a encore dix ans, aux spécialistes qui veulent installer le matériel de visio-conférence dans une entreprise. Des patients me disent : «*Je ne suis pas très connecté à ma famille en ce moment*.» Est-ce une métaphore ou une incorporation de ce langage technique qui nous assimile un peu

plus aux machines qu'on utilise ? Penser en termes de connexion peut modifier la perception que j'ai de l'autre. Ce terme est assez binaire, alors que les relations humaines sont complexes. La différence est la même, entre les mots «communiquer» et «parler». Communiquer implique une simplification du langage. Une collègue me disait récemment : «*J'ai du mal à communiquer avec mes adolescents*.» J'avais envie de lui répondre : «*Essaie plutôt de leur parler*.» Je pense qu'il y a un glissement du terme, et donc aussi de la pratique. Il y a ce darwinisme linguistique qui élimine certains mots pour d'autres, censés être plus efficaces.

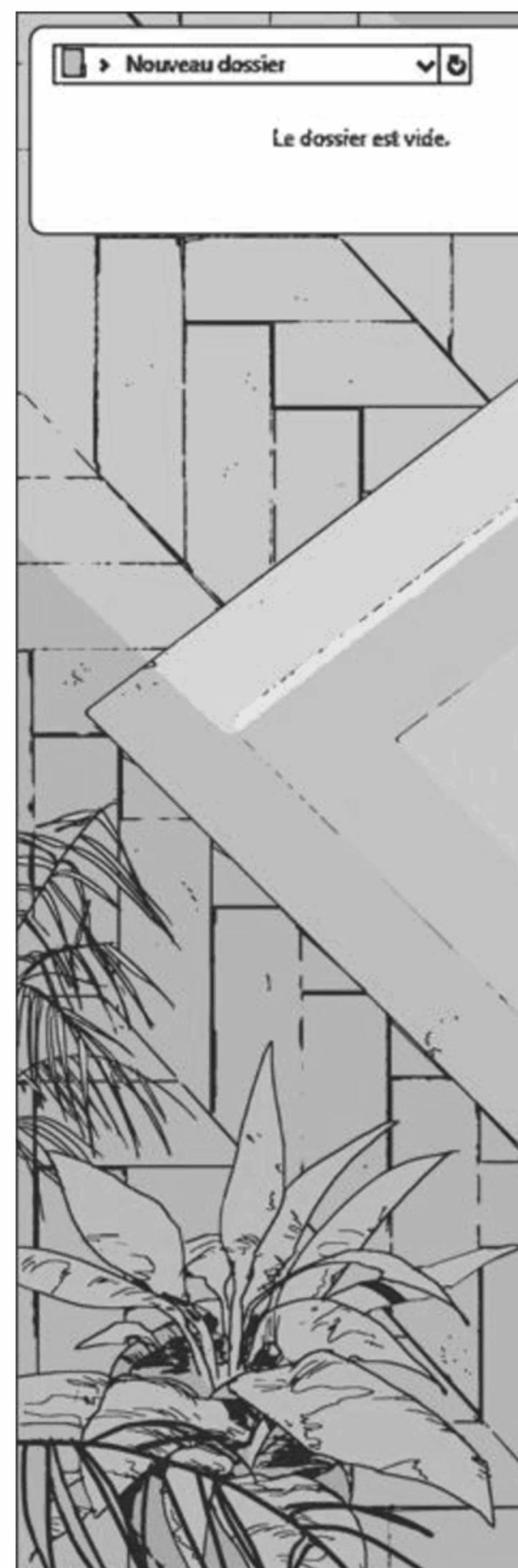
Qu'est-ce qui différencie la parole humaine de celle d'une machine ?

Le point de différence, c'est notre rapport à la métaphore. Les machines, telles qu'on les programme aujourd'hui, ne peuvent pas créer ce procédé du langage. Elles peuvent nous faire croire qu'elles y arrivent, mais ce n'est pas vrai. Si je demande à ChatGPT une

métaphore, il va faire une analogie, remplacer une expression par des mots synonymes. Du lion, il dira le roi des animaux, puis l'empereur de la jungle, mais n'ira pas plus loin. Si on lui demande de ne pas utiliser de synonymes, il essaie de trouver quelque chose, mais sort des expressions qui n'ont aucun sens. Il est programmé pour faire des rapprochements sémantiques, pas des créations poétiques. Pour décrire le croissant de Lune dans le ciel, Victor Hugo évoque une «*faucille d'or dans le champ des étoiles*». ChatGPT n'a pas accès à cette sublimation. «*Ce trait d'esprit*», dirait Freud.

Pourquoi cette impossibilité de l'IA ?

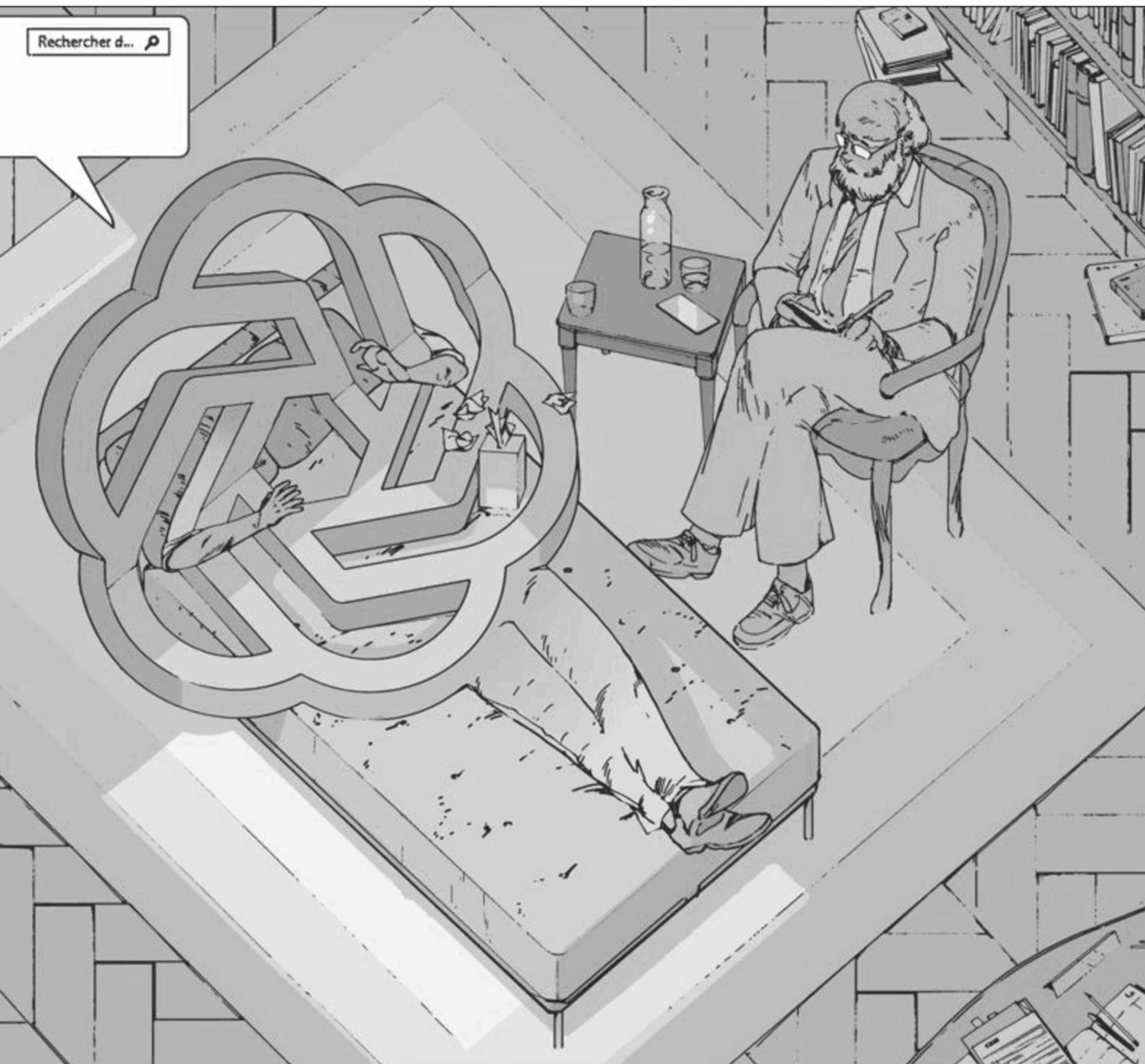
Faire une métaphore suppose de s'éloigner un peu de l'objet lui-même, mais pas trop non plus, sinon on ne comprend plus rien. Il faut être à distance et, en même temps, être dans le sens et le plaisir du langage. Les IA n'ont pas accès à cela. Elles font même l'inverse, elles font du sens. C'est un peu gris. L'IA évite ce terrain glissant de l'expression, en produisant une langue



qui est dans la communication, l'échange d'informations. Elle ne sait pas non plus jouer sur les assonances entre les mots, base de la langue poétique. Elle ne fait des liens que sur du texte, pas sur ce qui sonne d'une façon ou d'une autre dans une langue, ces équivoques et ces nuances qui l'enrichissent. La poésie peut être angoissante. Elle expose et trouble. On risque de se prendre les pieds dans le langage. Les machines n'entendent pas cette poésie de la langue. Pour l'instant. Des ingénieurs travaillent avec nous, à l'hôpital Sainte-Anne, sur ce point.

Converser avec une IA serait moins risqué, plus confortable ?

Les machines ne jouent pas avec le langage, elles sont un refuge idéal pour les personnes qui trouvent très angoissant d'être dans la parole, qui préfèrent communiquer plutôt que de parler. D'ailleurs, les concepteurs d'IA désamalguent le langage. C'est une instruction en langage Python, enlever l'ambiguïté d'une phrase humaine, la rendre la plus plate possible. C'est un risque auquel on s'expose en utilisant ces



machines. Quand on pose une question à ChatGPT, on lui parle le plus simplement possible pour qu'il nous donne une réponse la plus proche de ce que l'on attend. Cela a des effets sur notre parole, cela nous pousse à simplifier, à être de plus en plus dans ce langage binaire.

Métaphore, lapsus, second degré : pourquoi faire des recherches pour rendre l'IA plus sophistiquée dans son utilisation du langage ?

D'abord, c'est un jeu. Une envie de connaître son fonctionnement et son langage pour ne pas être complètement utilisé par elle. Le groupe poétique l'Oulipo, avec Raymond Queneau et Georges Perec, était déjà très intéressé par les tout premiers ordinateurs dans les années 60. Pour jouer, créer des

poèmes, faire de l'écriture automatique. Perec apprenait les langages informatiques. Il y a aussi l'envie de rendre un peu moins binaires ces machines. Je travaille avec des ingénieurs pour greffer l'algorithme d'une métaphore dans un robot de conversation, pour essayer de le rendre un peu moins plat, et plus humain, au sens plus proche d'une parole humaine. Il y a une curiosité, mais aussi une nécessité à garder le contrôle, démontrer que l'IA, ce n'est que de la simulation. Même si une machine arrive à faire une métaphore telle qu'un humain la crée, ce ne sera encore qu'une imitation de l'homme.

Inculquer un inconscient à l'ordinateur serait l'étape suivante ?

Qu'est-ce qui arrive à un ordinateur si on essaie de lui greffer un inconscient ? Freud voit que l'inconscient, les rêves, les symptômes, les lapsus, c'est du texte. Il nous dit : écoutez les rêves et vous allez entendre des phrases qui étaient là et que vous ne pouvez pas entendre parce que vous cherchez le sens. C'est un peu contradictoire par rapport à l'idée que l'on se fait de la psychanalyse,

discipline où il faudrait chercher le sens, trouver du sens, en rajouter. En fait, c'est souvent en se décalant du sens qu'on entend la parole du patient, une phrase, qu'il répétait dans sa vie, et que personne ne pouvait entendre. Il n'arrivait pas non plus à l'entendre, car elle était cryptée par le symptôme. Une fois que la phrase est prononcée, une fois qu'on entend la phrase ou son fantasme, on n'a plus besoin d'en rêver toutes les nuits.

On donne plus d'importance à l'énonciation qu'à l'énoncé. Freud se rapproche plus de la lecture de rébus, de hiéroglyphes. Jacques Lacan disait de Freud, qu'il est plus Champollion que Christophe Colomb. Ce n'est pas la découverte d'un continent qui est importante, car tout est là, c'est du texte. Donc, il s'agirait de donner aux machines cette complexité-là. Pour l'instant, on n'y est pas. Pour nous, le rébus est

tout bête, un jeu, un plaisir ; les enfants se régalaient de cela. Pour un super ordinateur, qui vaut des fortunes, c'est impossible. Si on force l'IA à faire un lapsus ou un oubli, elle répond à son programmeur : « Tu ne peux pas me forcer à oublier ou faire un lapsus. » C'est justement ce qui échappe, qui n'est pas de l'ordre du programmable.

Donc nous ne sommes pas encore dominés par les machines grâce à notre inconscient ?

Cette partie qui nous échappe est ce qui est refusé par le monde de l'IA et de l'expertise. C'est pour cela que la psychanalyse est régulièrement attaquée. Il y a des choses qui peuvent nous échapper et personne n'a vraiment envie de cela. J'ai cassé mon téléphone, je l'ai fait tomber au moment où, justement, j'allais appeler quelqu'un avec qui c'est très compliqué. Je peux dire « j'ai bugué », comme un

ordinateur. Mais je peux aussi voir le bénéfice de l'acte manqué : j'ai cassé mon téléphone, je ne voulais pas donner ce coup de fil et donc, je ne peux plus le passer. Cet acte marque ma participation en tant que sujet.

Entrons-nous dans une nouvelle ère du langage ?

Nous sommes dans un moment où cela se referme. Des études précises le montrent : un des premiers effets de l'usage des écrans sur les enfants de moins de 3 ans n'est pas seulement l'effet neurologique – avoir leur attention captée –, mais c'est aussi de couper les échanges avec les parents, avec les autres. Cela détériore ce qu'on appelle l'accordage verbal entre parents et tout petits. Or, ils ont besoin de ces gazouillis et de ces échanges pour créer un accrochage entre la parole et leur corps. C'est pour cela qu'on parle d'une épidémie d'autisme. Pas seulement du fait qu'on a élargi le trouble du spectre autistique à de nombreuses situations qui n'étaient pas qualifiées comme telles autrefois. De nombreux enfants sont débranchés de leur corps, ils ne parlent plus. Les instituts voient arriver ces enfants à l'école à 3 ans environ : ils sont ailleurs, car encore branchés sur les écrans qu'ils ont eus dès le matin.

Et surtout, il y a peu ou pas de frustration par la parole. Des parents les mettent devant les écrans pour ne pas avoir besoin de leur dire non. Quand ces enfants rencontrent une parole un peu castratrice, ce n'est pas de la mauvaise volonté de leur part, mais ils ne savent pas. Nous accueillons ces enfants dans le service de pédo-psychiatrie où je travaille. Nous n'utilisons pas de robots car c'est un service qui parle encore sur la parole. On s'occupe vraiment des enfants, on leur parle. Cela produit des bénéfices énormes.

Souvent décriée, considérée comme dogmatique ou dépassée, la psychanalyse peut-elle sauver l'être humain de l'emprise de l'IA ?

Un des pionniers dans la recherche en IA, Bernard Meltzer, avait encouragé les développeurs à prendre en compte les travaux de Freud. En voulant jouer avec ces machines et en voulant les rendre moins binaires, y ajouter un grain de sable, j'essaie de poser cette question : si les machines parlent aussi bien, communiquent mieux que les hommes, qu'est-ce qui nous différencie d'elles et quelle est notre spécificité ? La linguiste Barbara Cassin soutient que pour être plus humaines, les IA devraient être un peu plus givrées.

Recueilli par
CÉCILE DAUMAS



**L'INCONSCIENT
INCLUS EN MON
ORDINATEUR**
de YANN DIENER
Premier Parallèle
9.50€

IDEES/



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

Une Riviera à Téhéran?

A qui le tour? Quand Benyamin Nétanyahou aura dégommé les principaux ennemis d'Israël, il lui restera à éradiquer la Justice de son pays.

Si j'ai bien compris, dans la sempiternelle opposition entre prévention et répression, l'Iran subit de la répression préventive. Qu'Israël ait le droit de se défendre, c'est indéniable, même si le droit n'est pas habituellement ce qui mène le gouvernement de

Benyamin Nétanyahou ni Donald Trump. Et puis l'Iran aussi a le droit de se défendre.

Il faut reconnaître que la république islamique est défavorisée par son gouvernement: les mollahs retourneraient à leurs chères chaires prêcher la tempête sans plus diri-

ger le pays que, à travers le monde, même les crocodiles les plus expérimentés ne verseraient pas une larme. Benyamin Nétanyahou le sait et en joue. C'est cependant une arme à double tranchant, car si son gouvernement à lui tombait, une immense partie de la planète ne décréterait pas non plus la moindre seconde de silence en signe de deuil.

Toujours est-il que, même quand les Américains ont envahi l'Irak, c'était sous prétexte que Saddam Hussein avait des armes de destruction massive (qu'il n'avait pas), pas qu'il était susceptible d'en préparer. Certes, l'Iran ne la joue pas fine en menaçant de rayer de la carte «l'entité sioniste», mais cette ambition antisémite paraît un peu présomptueuse.

D'une part, à l'heure qu'il est, manifestement les Iraniens n'ont pas encore la bombe, mais, d'autre part, quand bien même ils l'auraient, il semble que leur aviation aurait du mal à la sortir du pays sans risquer de se la prendre sur sa propre gueule. Ils ont mal joué, inversant le proverbe: à force de crier au loup, on a fini par les croire – ou faire semblant. A force de jouer avec l'uranium, on ne se brûle pas que les doigts.

«*Make the peace great again*» n'a pas l'air de marcher fort. Il n'a pas fallu longtemps à Donald Trump pour constater ce que les Français

Même quand les Américains ont envahi l'Irak, c'était sous prétexte que Saddam Hussein avait des armes de destruction massive (qu'il n'avait pas), pas qu'il était susceptible d'en préparer.

ont mis des années à saisir: qu'il ne comprend rien, Emmanuel Macron. Mais ça n'est d'aucune utilité au président américain afin de ramener la paix sur Terre pour les hommes de mauvaise volonté. Il a filé à l'américaine du dernier G7 et Emmanuel Macron a cru que c'était pour aller faire pipi. Donald Trump l'a remis à sa place, c'était pour faire quelque chose de beaucoup plus consistant, une commission d'une autre envergure, d'autant qu'on peut faire ce crédit à Donald Trump: il dispense la merde partout. Après la Pax americana, la «merda americana»? Pendant longtemps, les Etats-Unis ont voulu être les gendarmes du monde. Aujourd'hui, malgré son

âge, on perçoit plus Donald Trump comme le Billy the Kid de la planète. Mais mieux vaut ne rien dire contre lui, il a plus d'une catastrophe dans son sac. Il trahit certes, l'amitié américano-européenne, mais vu que ses amis sont maintenant Vladimir Poutine, Benyamin Nétanyahou, Xi Jinping et Kim Jong-un, espérons qu'il a pris goût à la trahison. On voit les inconvénients de la situation pour les Ukrainiens, mais peut-être aussi que les Iraniens vont maintenant garder leurs armes pour eux et que Vladimir Poutine aura plus de difficultés à mener la «drone de guerre». Les mollahs sont dans la mélasse et ça doit être délicat de faire la guerre avec le commandant en chef de la semaine qui n'est pas celui de la semaine dernière pour cause d'assassinat ciblé.

Tandis que, et c'est le cœur de la différence, Benyamin Nétanyahou reste en place de jour en jour et de semaine en semaine et de mois en mois malgré toutes les casseroles et batteries de marmites attachées à lui – lui aussi malheureusement a le droit de se défendre, et quoi qu'il en coûte au reste de la population mondiale. Si j'ai bien compris, plus fort que Donald Trump dans les nouvelles appellations, il ambitionnerait de renommer le ministère de la Défense, le ministère de l'Attaque. ◆

HÔTEL EUROPA

Par TERREUR GRAPHIQUE



MALI, SOUDAN, GUINÉE...

Chaque mois, des chercheur·ses spécialistes du Sahel livrent à Libération leurs réflexions, leurs éclairages, leurs amusements, leurs colères ou leurs opinions sur la région.

Réactivons les luttes féministes et panafricaines des années 1950

Bamako, 1959. Au premier congrès de l'Union des femmes de l'Ouest africain, des militantes livrent un réquisitoire contre le joug colonial et masculin. Oubliée, cette histoire est pourtant un exemple à suivre.

Bamako, 20 juillet 1959. Une foule nombreuse s'est réunie au Collège technique: un millier de personnes, selon Radio Soudan. Plusieurs délégations sont également venues de la Guinée, du Sénégal, et du Dahomey (celle de la Haute-Volta n'arrivera que le lendemain). A écouter les discours ce jour-là, l'événement qui les rassemble est historique: on en parlera longtemps! Mais aujourd'hui, plus de soixante ans après, le congrès de l'Union des femmes de l'Ouest africain (Ufoa), qui fit de Bamako, quatre jours durant, le carrefour de luttes féminines, panafricaines et anti-impérialistes, a été largement oublié.

Référendum. A l'entame du congrès, la Soudanaise Sira Diop donne le ton: «Pour la première fois, les Africaines, brisant les barrières géographiques et politiques, se rejoignent librement pour étudier leurs problèmes, qui sont partout les mêmes!» En amont, elle a fait circuler auprès des femmes de plusieurs territoires français d'Afrique un questionnaire sur leurs conditions et aspirations matérielles, sociales et politiques. Cela fait des années qu'elle milite au sein de structures syndicales. Elle n'est pas la seule: à travers le continent, les Africaines luttent, et certaines s'engagent à l'international. Ainsi, entre 1949 et 1960, les nationalistes camerounaises envoient un millier de pétitions à l'ONU pour défendre leur cause. Et c'est à Vienne que l'idée du congrès de l'Ufoa a germé, en 1958, lors du 4^e congrès de la Fédération internationale démocratique des femmes. A la tribune, les déléguées ouest-africaines Bassata Djiré, Jeanne Martin Cissé, Gertrude Omog et Marthe Ouandié s'érigent contre la violence coloniale. Elles décident

CHRONIQUE DU SAHEL

également de créer un forum qui leur sera propre sur le continent. «Il reviendra aux femmes le mérite d'avoir compris avant tout le monde, à l'heure où l'Afrique se libère du joug colonialiste, que le salut de notre pays réside essentiellement dans son unité géographique et dans son unité d'action», rappelle Sira Diop. En effet, entre les congrès de Vienne et de Bamako, les lignes politiques évoluent vite. En septembre 1958, dans les territoires français d'Afrique, les Africain·es se rendent aux urnes pour un référendum. Voter «oui» signifiera adhérer à la Communauté française sous la houlette de la France. Voter «non» signe l'indépendance et la rupture immédiate avec la France. Durant la campagne, l'institutrice soudanaise Aissata Sow, fondatrice avec Aoua Keïta de l'Inter-syndicat des femmes travailleuses, proclame: «L'histoire ne dira jamais que j'ai choisi l'esclavage pour moi-même, mon mari et mes enfants. En conséquence, je voterai non en tant que travailleuse, "non" en tant que femme et "non" en tant que mère.» Finalement, au Soudan, le «oui» l'emporte, porté par les dirigeants de l'US-RDA, le parti panafricain fondé à Bamako en 1946, actif dans plusieurs colonies françaises. En Guinée, Sékou Touré temporise, puis finit par s'aligner sur la ligne des femmes et de la jeunesse de son parti: le «non» l'emporte. C'est dans ce contexte que s'ouvre le congrès de l'Ufoa à Bamako. Lorsqu'elle prend la parole ce jour-là, la Guinéenne Loffo Camara est donc la seule représentante d'un Etat indépendant. Elle livre une critique radicale de la double domination coloniale et masculine. «La démocratie veut que la discrimination entre hommes et femmes disparaîsse si l'on veut lutter réellement pour la libération du peuple. Tant que la politique [...] sera considérée en Afrique comme le privilège des hommes seulement, elle restera sans grande efficacité contre l'appareil d'oppression colonial. L'indépendance de la Guinée, où les femmes ont joué un rôle décisif, est là pour témoigner de la nécessité d'intégrer de plus en plus les organisations de femmes dans la lutte générale d'émancipation. Nous précisons qu'il ne s'agit pas seulement de parler aux femmes ni de les faire élire, mais il s'agit de les faire agir pour l'organisation de la lutte en leur donnant, sur la seule base de la démocratie, les mêmes rôles qu'aux hommes.»

Oubli. Le discours mêle l'intime et le politique. Elle énonce les avancées guinéennes autour du consentement et de l'âge minimum du mariage, appelle à l'union des femmes du continent et dénonce les ingérences impérialistes. Elle n'a pas tort: au même moment, les services français élaborent l'opération Persil, visant à saper les fondations économiques de la jeune république guinéenne. A la fin des assises, des résolutions sont adoptées. La plus controversée: l'abolition de

la polygamie. Mais dans les mois qui suivent, les dirigeants des Etats indépendants ne tiennent pas compte des résolutions. Au Mali, le pouvoir étouffe finalement l'action des militantes. En 2023, Bassata Djiré connaît, déçue, au projet Archives des femmes:

«Tant que la politique [...] sera considérée en Afrique comme le privilège des hommes seulement, elle restera sans grande efficacité contre l'appareil d'oppression colonial.»

Loffo Camara représentante de la Guinée au congrès Ufoa de Bamako

«Toutes les actions menées par les pionnières sont tombées dans l'oubli.» Si le nom d'Aoua Keïta reste relativement connu au Mali aujourd'hui, nombre d'autres militantes féminines ont effectivement disparu des mémoires. Un oubli qui coûte à tous, pas qu'aux femmes. Si les acteurs politiques mobilisent volontiers les référents historiques, leur répertoire est limité et leur lecture sélective, comme l'illustre le focus sur les figures des pères fondateurs. Pourtant, les luttes panafricaines et anti-impérialistes des années 1950 furent riches et plurielles. Alors qu'approche le 66^e anniversaire du congrès de l'Ufoa, les débats houleux et constructifs qui l'animent, les dialogues entre milieux urbains et ruraux, et leurs propositions radicales pour construire une société démocratique, doivent être étudiés et mobilisés dans l'imaginaire politique contemporain. ♦

LES DÉBATS DE L'INHA

HISTOIRE DE L'ART ET ENJEUX DE SOCIÉTÉ

GRATUIT OUVERT À TOUS

Institut national d'histoire de l'art
2, rue Vivienne
75002 Paris

TOUS LES DERNIERS JEUDIS DU MOIS

18H30-19H30

www.inha.fr

LIBÉRATION

INSTITUT NATIONAL D'HISTOIRE DE L'ART INHA

Par
MADINA THIAM



Historienne, professeure à l'université de New York.

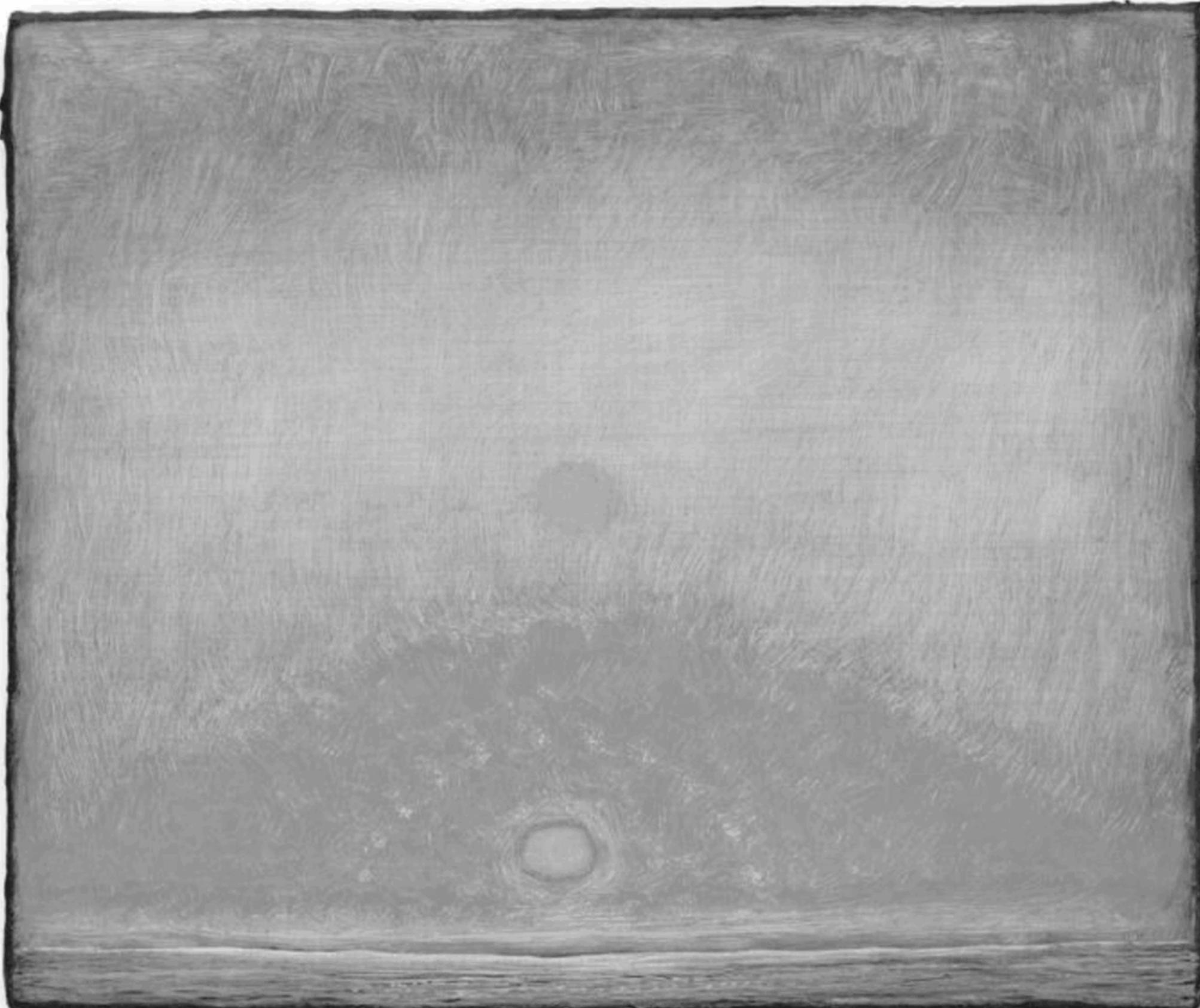
IMAGES/

Ci-dessous, huile sur toile de la série *Deserto-Modelo* (2013).

PHOTO EVERTON BALLARDIN. COURTESY THE ARTIST

Ci-contre, une autre œuvre de la série (2024).

PHOTO KERRY MCFATE. COURTESY THE ARTIST



Lucas Arruda, rattrape-rêves

Les toiles du peintre brésilien, comme des mirages de ciels, jungles et rivages fébrilement dévoilés, sont présentées dans deux expositions complémentaires à Nîmes et Paris.

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Un peintre, deux ambiances. Rares sont les occasions d'appréhender un artiste de deux façons aussi différentes. C'est aujourd'hui le cas pour Lucas Arruda, nouvelle coqueluche de la peinture brésilienne, porté par la saison France-Brésil 2025, et exposé notamment à Caen dans la belle exposition «l'Horizon sans fin» et à Metz dans «Copistes». Mais c'est surtout au Carré d'art de Nîmes et au musée d'Orsay (Paris VII^e) que l'œuvre du peintre se vit comme



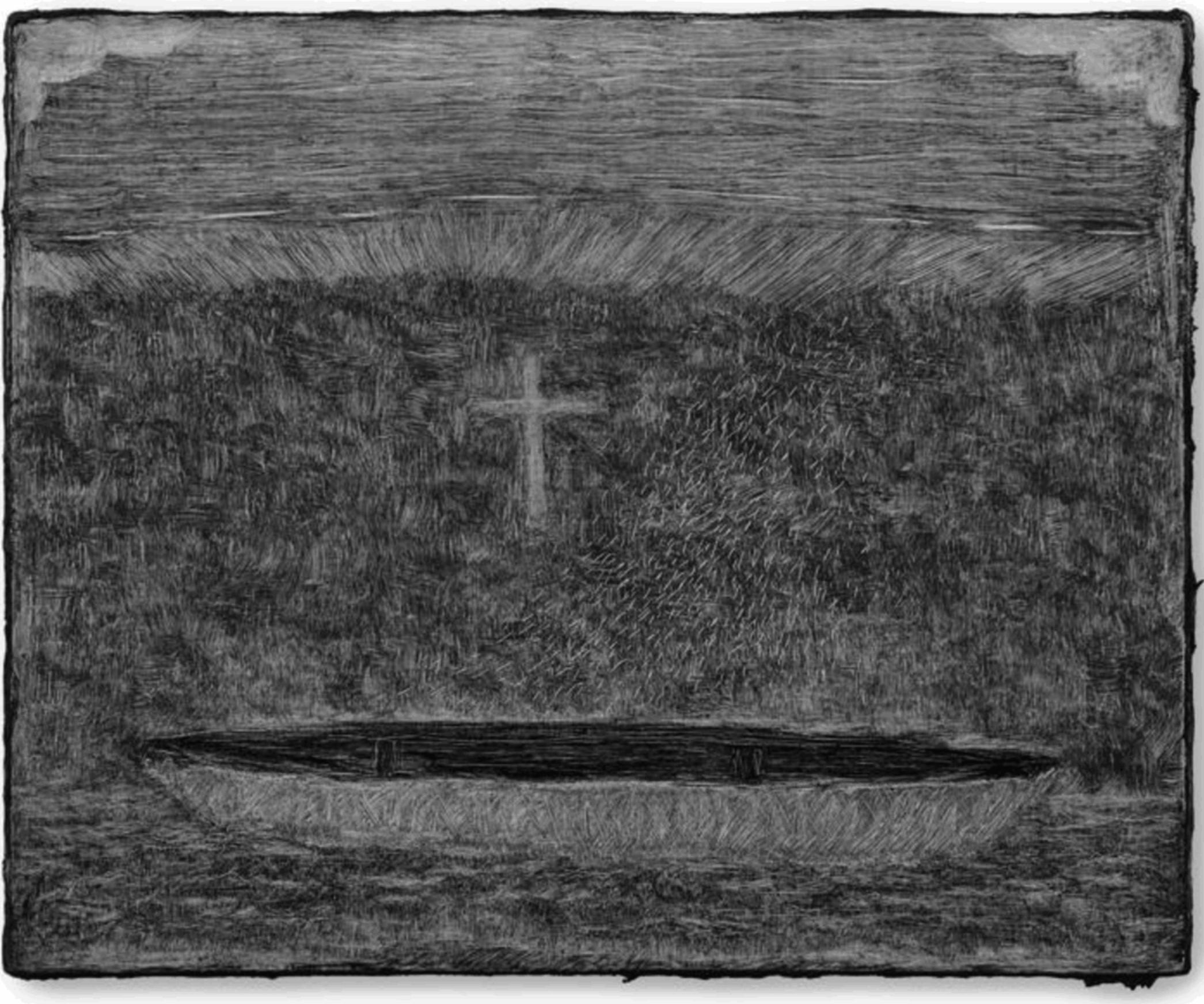
Le peintre Lucas Arruda. PHOTO G. GOMES. COURTESY THE ARTIST

dix ans et dont le titre est emprunté aux vers du poète brésilien de Recife, João Cabral de Melo Neto. Il faut s'approcher de ces tout petits «modèles de désert», un peu perdus sur le mur, pour voir soudain apparaître des paysages en forme de mirages où la terre et le ciel se fondent dans des nappes et volutes grises, blanches, brunes ou bleu nuit. Par leur petitesse même, ces toiles exigent de la concentration, obligent notre attention.

«Ces forêts sont dans mon esprit»

Plus près encore, l'œil plonge alors dans une matière dense de brouillards, de cumulus gorgés d'eau, d'averses lointaines, de couchers de soleil apocalyptiques au-dessus d'un maigre trait d'horizon, réduit à portion congrue, tout en bas du rectangle. Pas un humain en vue. Certaines toiles sont très sombres, d'autres blanches comme des plumes, d'autres framboises écrasées, des quasi-monochromes. Plus loin dans l'expo, une lune, un soleil ou un arc-en-ciel laiteux poignent timidement sur un rivage rose pale, telles des *fata morgana*, ces illusions marines. Tous les «modèles de désert» d'Arruda se ressemblent, sans être tout à fait les mêmes, membres d'une grande famille aux traits similaires distillant un sentiment de déjà-vu, de persistance rétinienne. La figure énigmatique «qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre», de Verlaine (*Mon Rêve familier*), vient

deux expériences complémentaires. A Nîmes d'abord, l'art d'Arruda est montré seul, en majesté, et il est particulièrement intrigant dans les grandes salles blanches et dépouillées du Carré d'art. Dès la première pièce, tout au fond du «white cube», six tableaux sans cadres de tout petit format (24×30 cm) lévitent sur la cloison immaculée, accrochés en ligne. Il en faut de l'audace pour faire une proposition aussi minimale dans un espace si vaste! Invité par Jean-Marc Prévost, ex-directeur du Carré d'art, Lucas Arruda présente *Deserto-Modelo*, un ensemble de peintures qu'il poursuit depuis plus de



**Huile sur toile
de la série Deserto-
Modelo (2023).**

PHOTO EVERTON
BALLARDIN. COURTESY
THE ARTIST

s'écroule sous les coups, ressemble à une Lamentation du Christ profane, une descente de croix d'autant plus déchirante qu'elle est accompagnée par le violoncelle d'Hildur Guðnadóttir (*Strokur*).

A Orsay, toute autre ambiance. Lucas Arruda s'est carrément fait une place dans les salles bondées des impressionnistes. «C'est la première fois qu'on réalise une exposition développée au sein de ces salles. On innove», explique Nicolas Gausserand, chargé des programmes contemporains au musée. Pour l'occasion, des sculptures de Degas ont même été temporairement déplacées afin de laisser de la place aux petites toiles d'Arruda. Elles se blottissent alors entre les *Nymphéas bleus* de Claude Monet, la *Mer orageuse* de Courbet et des paysages de Théodore Rousseau, d'Alfred Sisley et d'Eugène Boudin. Excellente compagnie pour ces *Deserto-Modelo* qui semblent avoir absorbé comme un buvard toutes les toiles des grands peintres, même si à côté d'une sublime campagne pleine de givre de Monet, le conceptualisme d'Arruda semble un peu figé.

**«Devant ma toile,
je suis dans le noir.
Et puis, la lumière
se met à apparaître
naturellement.
C'est finalement
la peinture
qui te montre
le chemin.»**

Lucas Arruda

zan), qui retrace la disparition progressive de l'humain dans les arts visuels, à cause d'une modernité destructrice et d'une contemporanéité mortifère.

Dans l'avant-dernière salle, en apposant deux rectangles horizontaux de blancs différents à même les murs, Lucas Arruda va encore plus loin, matérialisant ainsi la fin de la peinture et la fin du monde dans un même geste. «Ce sont des idéogrammes de peinture», explique l'artiste face à ces monochromes spectraux. A Nîmes, le parcours se conclut dans la violence et l'émotion. Lucas Arruda a remonté le fil en noir et blanc d'un combat de boxe léthal qui a opposé Benny Paret et Emile Griffith en 1962 (*Neutral Corner*, 2018). Avant le combat, Paret avait adressé une insulte homophobe («marión») à son adversaire, provoquant la rage de Griffith. Cette mise à mort devant les caméras, où le sportif

à l'esprit tout comme les œuvres de Mark Rothko, Malevitch, Claude Monet, Gustave Courbet, J. M. W. Turner...

Il y a cependant des variations. Sur d'autres petites toiles des jungles vertes apparaissent aussi, ourlant des rivages hérissés de palmiers si langoureux qu'on dirait des fantômes. Cela ressemble au Brésil, à moins que ce ne soit juste l'idée du Brésil? On se pose alors la question: la peinture peut-elle être une idée, une idée peut-elle devenir une peinture? «Mes toiles ne parlent d'aucun endroit précis, ni d'un moment en particulier. Elles ont une dimension mentale», souffle l'artiste aux yeux noirs comme des gouffres, pupilles aussi sombres que l'iris. «Regardez les feuilles des palmiers, quand on s'approche, ce ne sont en fait que des coups de pinceaux.»

Tatouage sur l'avant-bras, corps râblé, le surfeur Lucas Arruda économise ses mots. «La forêt, je la connais. Mais ce n'est pas un regard que je porte sur elle. Ces forêts sont dans mon esprit. Il s'agit de leur souvenir que je reconstitue sur la toile.» Jamais Arruda ne peint sur le motif, comme les impressionnistes. «Ma peinture ne cherche pas à représenter le Brésil d'aujourd'hui, enfin si, peut-être un peu...» Tout se joue dans son studio, face aux toiles qu'il recouvre de couches successives et qu'il dégrasse ensuite, par striures, grattages, curetage pour modeler une luminosité. «Devant ma toile, je suis dans le noir. Et puis,

la lumière se met à apparaître naturellement. C'est finalement la peinture qui te montre le chemin.»

Lucas Arruda vit à São Paulo, où il est né en 1983. Mère historienne, père journaliste, il fréquente, petit, une crèche artistique. Très jeune, il dessine beaucoup, des choses violentes notamment. «J'étais un enfant hyperactif, très dispersé. Mes parents se sont rendu compte que le dessin me canalisait.» Il commence vraiment à peindre à 16 ans, dans sa cuisine, puis entre en école d'art. Lucas Arruda dit avoir essayé de peindre des tableaux plus grands «mais cela ne fonctionnait pas du tout». Pourrait-il peindre des êtres humains? «C'est vrai qu'il n'y a aucune trace de l'humanité dans mon

travail. Cette absence d'êtres humains signifie que c'est le début de quelque chose ou la fin de quelque chose. Il y a l'idée de la genèse.»

Effectivement, la beauté fébrile des toiles d'Arruda leur confère une dimension mystique, biblique même. «Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux. Dieu dit : "Que la lumière soit." Et la lumière fut», dit le livre de la Genèse. De l'origine du monde à sa finitude, il n'y a qu'un pas: les *Deserto Modelo* pourraient figurer dans l'*Univers sans l'homme, les arts contre l'anthropocentrisme* (1755-2016), un livre de Thomas Schlessner (éd. Ha-



La Mer orageuse, de Gustave Courbet (1870).

PHOTO HERVE LEWANDOWSKI. GRAND PALAIS RMN MUSÉE D'ORSAY

«Re-regarder Courbet et Monet»

Peut-on, dès lors, faire un lien avec le *Manifeste anthropophage*, d'Oswald de Andrade (1928), ce texte fondateur du modernisme brésilien qui prônait le cannibalisme et l'appropriation de la culture coloniale européenne pour s'émanciper de sa domination – texte remis au goût du jour à la dernière Biennale de Venise? «Lucas Arruda connaît par cœur tous les 39 peintres impressionnistes de l'expo de 1874. Et il est vrai que les artistes du musée d'Orsay continuent d'être enseignés à l'étranger. Mais cette théorie anthropophage, qui a près de 100 ans, n'est pas vraiment son histoire», explique Nicolas Gausserand. Cependant, le fait que ce jeune peintre brésilien s'intéresse aux impressionnistes, nous pousse à re-regarder Courbet et Monet. Son œuvre invite à ralentir, à observer, à poser des questions, pour en apprécier la profondeur.» Le monde pourrait s'écrouler tout autour, la terre bougerait de son axe ou la guerre emporterait tout sur son passage que les toiles de Lucas Arruda resteraient semblables à elles-mêmes, sereines, spirituelles, énigmatiques, définitivement imprimées dans notre pupille: des rêves de peinture, en somme. ♦

QU'IMPORTÉ LE PAYSAGE,
de LUCAS ARRUDA au musée d'Orsay (75007) jusqu'au 20 juillet.
DESERTO-MODELO au Carré d'art-musée d'art contemporain de Nîmes jusqu'au 5 octobre.

IMAGES/

SUR LA CONSOLE

FROMSOFTWARE



ELDEN RING NIGHTREIGN de FROMSOFTWARE
sur PC, PlayStation et Xbox, env. 40 euros.

Le bilan carbone est exemplaire. En 2022, le japonais FromSoftware électrisait le monde du jeu vidéo en sortant *Elden Ring*, génial condensé en monde ouvert de douze années de savoir-faire. En 2024, il revenait à la charge avec une extension (*Shadow of the Erdtree*) si sublime qu'elle dépassait le jeu originel. Et voilà qu'avec *Nightreign*, les équipes d'Hidetaka Miyazaki recyclent une nouvelle fois *Elden Ring* avec une proposition aux airs de private joke de service marketing: décliner l'univers de ce jeu à l'atmosphère austère et romantico-gothique en une sorte de *Fortnite*, cela revient peu ou prou à annoncer la création d'un parc à thème consacré à la filimo d'Eric Rohmer. Le résultat est étonnamment addictif: en piochant quelques mécaniques du «battle royale» et du «rogue-like», le studio fait exploser le tempo de son jeu pour le réinventer en parties multijoueurs de trente minutes, aussi speed qu'épuisantes mentalement, tant elles exigent une concentration sans faille. Une démonstration de l'immense plasticité du jeu vidéo.

MARIUS CHAPUIS



11BIT STUDIOS

THE ALTERS de 11 BIT STUDIOS
sur PC, PS5 et Xbox Series, env. 35 euros.

Unique rescapé du crash de son vaisseau, Jan n'est qu'un modeste ouvrier et sent bien que ça va être compliqué de tout réparer avant que la planète sur laquelle il s'est écrasé ne soit balayée par une vague solaire meurrière. Il lui faut de l'aide, fissa. Or, il se trouve qu'il a sous la main un appareil de clonage. Parfois il faut savoir dire merde à l'impératif catégorique de Kant et se résoudre à traiter l'humain comme un moyen et non une fin. Et est-ce vraiment grave de traiter l'autre comme un outil quand il n'est qu'une version alternative de soi-même? Mieux éduquée et plus à même de résoudre un problème, ou plus musclée et capable de glaner davantage de ressources. C'est toute la question que pose *The Alters*, jeu de gestion qui superpose une dimension freudienne à la traditionnelle maximisation des lignes de production. Après *This War of Mine* et les *Frostpunk*, les Polonois de 11 bit studios n'en finissent pas de brutaliser les joueurs à coups de dilemmes moraux.

M.C.

Jeu vidéo / «The Midnight Walk», souple et argile

Dans son jeu peuplé de formes torturées, le studio MoonHood anime en stop-motion un monde obscur et ses créatures façonnées à la main.

Les premiers pas se font dans le flou. Des formes mouvantes, étranges, nous entourent, le son est étouffé. On avance dans un tunnel aussi sombre que va l'être le jeu, avant qu'un petit bonhomme ne nous donne ses yeux, et un autre ses oreilles. Nous avançons alors dans cet univers plongé dans la nuit sous le regard de mains cyclopéennes. Ce diorama fantastique, où les nuages sont retenus par des fils, s'étend à perte de vue, éclairé par la pâle lueur de la lune.

Textures. Dans un univers du jeu vidéo qui ne jure que par la fluidité, où le nombre d'images par seconde est un marqueur de modernité (120 c'est top, 30 c'est le smic), un petit îlot de résistance explore les bienfaits de la saccade. En 2024, *Harold Halibut* respirait la nostalgie de retrouver l'esthétique de l'animation en pâte à modeler chère au studio Aardman. Il avait malheureuse-

ment oublié d'être un jeu. En avril, c'est le très convaincant *South of Midnight* qui usait de la stop-motion avec parcimonie pour créer un effet de décalage entre les éléments animés et le décor. Si *The Midnight Walk* emprunte aussi cette voie, c'est avec une ambition qui semble limpide: jouer sur l'effet de réel d'un univers fait à la main où toutes les textures ont été travaillées au couteau à argile pour aboutir aux formes torturées qui emplissent notre champ de vision.

Les créateurs de MoonHood ont en effet modelé chaque créature, objet et plante, à la main avant de les scanner en 3D et de les animer. Le résultat, stupéfiant, rappelle par moments *l'Etrange Noël de monsieur Jack*, avec un sentiment de présence assez inédit. Pour les mieux équipés, *The Midnight Walk* est prévu pour les casques de réalité virtuelle, notamment celui de la PlayStation 5, mais on peut se contenter, sans trop y perdre, de l'immersion sur un simple écran.

On y incarne en vue subjective «chair de cendres», un être dont on ne voit que les bras carbonisés. Accompagné par un petit bonhomme avec pour tête un pot orné d'une flamme, nous devons rejoindre le mont Lune, au loin. Cette grande quête n'est finalement qu'un

prétexte (ne le sont-elles pas toutes?) pour parcourir ce monde plongé dans l'obscurité, où chaque être porte les stigmates d'une tragédie passée. Et les deux ingrédients de *The Midnight Walk*, la culpabilité et l'argile, se marient à merveille.

Allumettes. Sur notre chemin, où il va falloir éviter de se faire attraper par les terrifiants «rampants» (vraiment terrifiants, pour le coup), résoudre des énigmes et retrouver des clés qui «rêvent d'ouvrir des portes», nous allons croiser les «caboches», têtes râleuses qui regrettent l'époque où elles avaient un corps, et leur némésis Molgrim, avec sa grande bouche pleine de dents. Nous allons aussi écouter les âmes de villageois hantés par le sort qu'ils ont réservé à une petite voleuse d'allumettes, ou encore l'Artisan, colosse gigantesque qui a cru pouvoir contrôler celle à qui il a donné la vie. Et chacun de ces contes macabres est une occasion de découvrir de nouveaux personnages, de nouvelles créatures et de comprendre davantage ce monde sur le point de s'effondrer sous le poids d'une mélancolie infinie.

ERWAN CARIO

THE MIDNIGHT WALK,
de MOONHOOD, sur PC
et PlayStation, 40 euros.



Le chemin de *The Midnight Walk* est peuplé de terrifiants «rampants». PHOTO MOONHOOD



Les Chevaux de feu, 1965. PHOTO CARLOTTA FILMS

Ciné / «Les Chevaux de feu», pur songe

Le cinquième film et chef-d'œuvre du cinéaste ukrainien Sergueï Paradjanov, qui bousculait en 1965 les codes du réalisme soviétique, ressort en salles. Il y transforme la tragédie de deux amants en une symphonie de couleurs et de mouvements.

Ce n'est pas un film mais une rencontre avec le sacré. Pour un peu on en deviendrait mystique. On se laisserait traverser par la lumière. On renoncerait à comprendre. On fermerait les yeux, le cortex directement connecté aux images, ou ce qu'il en reste après leur passage. L'influx nerveux raccordé aux fulgurances rétinianes dont l'œil est captif, la beauté étoilée en poussière étincelante jetée au visage, révélant un univers archaïque, un autre monde frémissant. Tel est Sergueï Paradjanov : un marchand de sables mouvants, un dealer de rêves flottants, un grand artificier de splendeurs absconses, un cinéma d'enluminures, de collages baroques et d'icônes orientales, un poète de la matière, archéologue de mondes engloutis sous l'empire soviétique, des Carpathes ukrainiennes au Caucase arménien et géorgien, mais dont l'ethnologie serait au fond le cadet de ses soucis. Alors quoi ? Un cinéaste primitif, «de ceux, disait Daney, qui font comme si personne avant eux n'avait filmé».

Familles rivales. C'est avec *les Chevaux de feu* (1965), son cinquième film et le premier affichant cet éblouissant formalisme lyrique, rompant avec le réalisme social hérité de Dovjenko, que Paradjanov accède à une renommée internationale. Adapté d'une nouvelle de l'Ukrainien Mykhaïlo Kotsioubynsky, cette variation de *Roméo et Juliette* en territoire houtsoule (fief des paysans ukrainiens des montagnes frontalières avec la Roumanie), relate en douze séquences comme autant de mois de l'année, les amours contrariées d'Ivan et Maritchka, dont les familles rivales se déchirent – le

père de la fillette ayant fendu d'un coup de hache le crâne de celui du garçon, dans une scène dantesque : le sang giclant sur l'objectif, explose en visions oniriques de chevaux écarlates, donnant son titre au film, qui par ailleurs ne se limite nullement à ce déluge d'outrances expressionnistes.

Exaltation de la forme. Paradjanov, sous l'impulsion de son génial chef opérateur, Youri Illienko, offre une palette impressionnante de styles, à mesure qu'il avance dans ce conte immémorial où la tragédie shakespearienne s'infuse tour à tour de noirceur ou d'éclat cosmique : les ébats enfantins dans les champs baissent dans un impressionnisme diffus qu'accentue le Sovcolor délavé et poudreux. Les retrouvailles des amoureux devenus adultes donnent lieu à une exaltation de la forme, toute en mouvements de caméras et cadrages délirants : des piqués, des plongées et contreplongées surréalistes – notamment lorsque Ivan boit l'eau d'une rivière, et que son visage nous apparaît à travers l'ondoiement des flots. Des plans d'une grâce céleste lorsque le jeune homme à bord d'un radeau éclairé de torches incandescentes part à la recherche de sa dulcinée tombée dans une rivière...

Paradjanov n'a pas encore atteint le pic de son style bien plus statique, notamment dans *Sayat Nova*, succession éclatée de tableaux hallucinés. Dans *les Chevaux de feu*, la caméra au contraire n'en finit pas de virevolter, ne trouvant de repos que lors des cérémonies religieuses (les enterrements, les noces sans joie d'Ivan et de la villageoise Palagna, enchaînés à un joug), comme pour rappeler le devenir icône de l'image, et l'infléchir vers une lente glaciation. Jusqu'à friser la poésie macabre d'un film de zombie (Ivan endeuillé après la mort de Maritchka) ou de fantôme (l'apparition de sa promise à la fenêtre). Bref un cinéma thaumaturge, relevant autant de l'art que de la magie.

NATHALIE DRAY

LES CHEVAUX DE FEU de SERGUEÏ PARADJANOV avec Ivan Mykolaïtchouk et Larisa Kadochnikova (1965, 1h 36). Au cinéma en version restaurée 4K.

la Villette

FLORENTINA HOLZINGER

Ophelia's Got Talent

Danse

30.06 → 5.07.2025



MOUVEMENT

Infocuptibles

Liberation

IMAGES/

Cinéma / Editions Mubi : «Bâtir un écosystème autour de la cinéphilie»

Après le streaming et la production, la plateforme sort son premier ouvrage. Daniel Kasman, vice-président du contenu éditorial, explique ce choix de miser sur l'objet physique, en complément de ses activités habituelles.

Mais que se passe-t-il chez Mubi ? La petite plateforme de streaming auteuriste est devenue une mini-major. Au dernier Festival de Cannes, le milieu bruissait des près de 87 millions d'euros qu'elle venait de recevoir du fonds américain Sequoia, aux retombées médiatiques assez contrastées – une du magazine professionnel *Variety*, et retour de bâton sur les réseaux à cause des liens entre Sequoia et la start-up de technologies de défense israélienne Kela... Toujours est-il que derrière le logo aux sept billes blanches sur fond bleu se cachent désor-

mais une société de production (présente à Cannes avec *The Mastermind* de Kelly Reichardt), de distribution (les droits mondiaux de *The Substance*), des festivals, un abonnement offrant des places en salle (Etats-Unis, Royaume-Uni, Allemagne), un magazine, et désormais une maison d'édition, Mubi Editions, dont la première parution, *Read Frame Type Film*, revient aux sources du streamer en s'intéressant au sujet de l'écrit à l'écran. Le livre au format hors-norme, à la maquette novatrice (sur un tel sujet, les blocs de texte ne pouvaient décentement pas s'imprimer de manière linéaire) et à l'introduction signée Pierre Alferi (en anglais, 55 euros) se penche sur 24 films de la collection du centre Pompidou, où le livre a été lancé. Reproduisant dans ses pages des photographies agrandies (avec les trous de pignon en bordure) l'ouvrage radiographie, sous la forme de conversations entre les trois auteurs, Enrico Camporesi, Catherine de Smet et Philippe Millot, l'usage de l'écriture apparaissant à l'écran dans des films aussi divers qu'*Au-delà de cette limite*

de Marcel Broodthaers ou *Film About a Woman Who...* d'Yvonne Rainer. Un objet pour fétichistes mais pas seulement, le premier peut-être à revendiquer aussi clairement que le cinéma est certes composé d'images et de sons, mais aussi de textes.

Comme l'a fait remarquer Daniel Kasman, vice-président en charge du contenu éditorial de Mubi, et malgré sa beauté plastique, le livre n'est pas tout à fait propre à disrupter le marché de l'édition mondiale. Mais il y a bien une stratégie là-dedans, et, sur Zoom depuis New York, il s'en est expliqué avec nous.

Pourquoi l'édition ?

J'ai commencé à travailler chez Mubi en 2007. A l'époque je m'occupais de programmation, mais j'ai toujours pensé qu'il était essentiel pour nous d'écrire sur le cinéma. Pour «nos» films, l'objectif était bien sûr de les défendre et de les promouvoir. Mais à nos débuts, nous ne diffusions pas toujours tous les films dont nous rêvions. Alors, en attendant ou en parallèle, on a fait des entretiens avec des cinéastes, couvert des festivals... L'idée était de

transmettre notre enthousiasme pour le cinéma d'auteur, de bâtir un véritable écosystème autour de la cinéphilie. A chaque nouvelle étape de notre développement, notre ambition est restée la même : faire grandir la culture cinématographique et pas seulement notre base d'abonnés. On rêve d'un lieu qui serait à la fois cinémathèque, librairie, café – un vrai lieu de vie et de communauté.

Comment est-ce que cela s'intègre dans votre stratégie d'expansion ?

L'idée de départ de Mubi, c'était de donner accès à des œuvres que les cinéphiles du monde entier n'ont pas toujours la possibilité de voir près de chez eux. Lorsqu'on vit à Paris ou à New York, on a la chance d'avoir accès à une offre foisonnante. Nous avons commencé par le streaming, puis Mubi Go [non disponible en France, ndlr], qui permet de voir des films en salle. Ensuite sont venues la production et la distribution. L'objectif reste le même : multiplier les accès au cinéma d'auteur. Et l'édition fait partie de cette stratégie. Ce n'était pas prévu au départ. Nous sommes nés entreprise numérique, et nous avons commencé par une publication en ligne, *Notebook*, donc à rebours du modèle traditionnel qui veut qu'un magazine papier se développe plus tard sur le Web. Mais notre audience a grandi, et nous avons voulu lui proposer davantage de choses. L'objet physique, tangible, a une magie propre – comme celle de la salle de cinéma, de l'expérience collective. Notre volonté, c'est de rassembler les gens autour du cinéma, de proposer des revues imprimées et des livres qu'on garde et auxquels on s'attache. C'est un mouvement inverse à celui de nos débuts, mais qui nous permet d'aller plus loin. On ne renonce à rien, on enrichit ce que nous faisons pour nourrir la culture cinéphile.

C'est très niche, aussi...

Il existe une belle vitalité éditoriale autour du cinéma, même si elle reste modeste. Mais ce n'est évidemment pas un marché immense. On ne s'est pas lancés parce qu'on a identifié une nouvelle source de revenus ! On a simplement envie de faire des choses avec une sensibilité qui nous ressemble. Sur Mubi, vous pouvez regarder aussi bien *Clueless* que *Rashomon* et cette diversité se reflète dans nos projets éditoriaux. Nos publications mêleront documentaire, cinéma grand public, films de niche... Nous avons défini plusieurs collections qui structureront le projet : «Projections», consacrée à l'histoire du cinéma ; «Auteurs», qui seront des livres d'artistes ; «Lights!», sur des films clés du catalogue Mubi ; et «Inter-Negative», pour republier des ouvrages épuisés. L'un de nos principes est de ne jamais faire une version papier de quelque chose qui aurait tout son sens sur le Web. Il faut que le papier s'impose comme une évidence.

Combien de livres pensez-vous publier ?

L'équipe éditoriale, qui gère les livres, les textes sur les films, les critiques et les entretiens publiés en ligne, et qui est aussi en charge du magazine *Notebook* et du journal diffusé dans certains festivals comme Cannes ou Toronto, ne compte qu'une douzaine de personnes [sur 400 dans le monde]. C'est peu ! Donc notre production restera modeste : deux livres cette année, sans doute un peu plus l'an prochain.

Recueilli par

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS



Extrait de *Secondary Currents*, court métrage de Peter Rose sorti en 1983. PHOTO HERVÉ VERONESE



Jean II (Méta-Tinguely), de Niki de Saint Phalle, 1992.

PHOTO NIKI CHARITABLE ART FOUNDATION. ADAGP, PARIS

isolés dans leurs ateliers, ont besoin de répondant, qui permet à leur œuvre de prendre racine et de rencontrer ensuite son public. Surtout, alors qu'il s'apprête à fermer ses portes pour cinq années de travaux et prend déjà ses quartiers d'été au Grand Palais, le centre Pompidou veut croire lui aussi qu'il ne sera pas seul. Ne sachant à quelle sauce dystopique il sera mangé à sa réouverture, il choisit de mettre en avant (mais habilement, c'est-à-dire au sein de sa relation si particulière à un couple d'artiste), une figure tutélaire de son histoire.

Crocrodrome. «Il était symboliquement important de revenir sur la figure emblématique de Pontus Hultén, complètement assimilée à l'histoire du centre dans les années 70 et 80. Au point qu'on pensait qu'il en était le président alors qu'il n'était que le directeur du Musée national d'art moderne, mais qui aujourd'hui n'est plus tellement identifié par les jeunes générations», explique la conservatrice Sophie Duplaix.

Ainsi, le parcours en neuf chapitres retrace d'abord des histoires de musées. Celle du Moderna Museet de Stockholm, bousculé autant que façonné par Hultén (c'est là qu'il organise après-guerre l'exposition «Guernica» en plein chantier du musée, mais aussi dans les années 60, «Hon», expo signée Saint Phalle-Tinguely qui se passait entièrement dans une gigantesque Nana pénétrable), autant que les débuts en fanfare du centre Pompidou. Le même duo, épaulé par Daniel Spoerri et Bernhard Luginbühl, ya élaboré devant un public médusé la construction en direct (puis sa destruction) d'un *Crocrodrome* de ferraille dans lequel on circulait, comme dans un train fantôme, à bord de wagonnets. Jusqu'au musée Tinguely de Bâle, en Suisse, qui vit le jour après la mort de l'artiste en 1991, ou encore son extraordinaire *Cyclop* qui vient d'être restauré à Milly-la-Forêt (Essonne), et dont Saint Phalle et Hultén furent les architectes tenaces. «Il y avait une sorte de deal entre Tinguely et Hultén,

confirme Sophie Duplaix, *il en fait le gardien de son œuvre, il lui écrivait des lettres dont il savait que Pontus les conserverait, il envoyait des dessins, des photographies. Il a construit son archive à travers lui, l'homme de musée.*» «*Niki la mauvaise herbe*», comme elle signe parfois les merveilleux courriers qu'elle adresse toute sa vie à Hultén, elle aussi, entretient de profonds liens amicaux avec celui qui organisa leurs rétrospectives respectives, dès 1980 pour elle, en 89 pour lui, et fit entrer leurs œuvres dans les collections nationales.

Hultén fut aussi, et ce n'est pas si anecdotique, celui qui les défendit bec et ongles pour qu'ils continuent à pousser leur cri. En mai 1977, un riverain ulcétré par les grincements de *Méta n°3*, gigantesque machine installée

sur l'une des terrasses du centre qui vient de sortir de terre, écrit au directeur du musée: «*J'ai appris qu'ils sont produits par une structure métallique animée dénommée "sculpture" et que cet ensemble est destiné à "faire du bruit" selon les indications de l'artiste. Je vous serais obligé de bien vouloir faire cesser ces bruits.*» Ce à quoi Hultén, loin de calmer le jeu, surenchérira en brandissant fièrement une certaine idée du musée: celui d'être un porte-voix géant.

CLAIRES MOULÈNE

NIKI DE SAINT PHALLE, JEAN TINGUELY, PONTUS HULTÉN au Grand Palais du 26 juin au 10 janvier. A voir aussi en salles, une version restaurée d'**UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT** de NIKI DE SAINT PHALLE

Expo / Saint Phalle, Tinguely, Hultén: le Grand Palais voit triple

Le couple d'artistes mythique, dont la carrière fut accompagnée par Pontus Hultén, premier directeur du Musée national d'art moderne, est mis à l'honneur dans une expo retraçant tant l'évolution du trio que celle des musées qu'ils ont investis.

C'est l'histoire d'un troupe. L'intrigue, résumée par l'historienne de l'art Catherine Francblin, est bâtie sur le générique suivant: «*Niki de Saint Phalle, la belle aristocrate franco-américaine, artiste autodidacte rebelle passée par l'asile, [rencontre] Jean Tinguely, le dadaïste suisse, nourri de littérature anarchiste qui ne*

quitte pas sa combinaison bleue d'ouvrier, [qui rencontre] Pontus Hultén, le Suédois qui rêvait d'être artiste et devint un grand directeur de musée, admirateur sans bornes de l'œuvre de Marcel Duchamp et internationaliste convaincu.» Voilà pour le côté Netflix.

Revanches. L'affaire, il est vrai, s'appuie sur l'actualité de motifs récurrents qui trahissent l'art et la vie confondus des deux principaux protagonistes: affolement existentiel face à la course au progrès chez Tinguely, qui multiplie les machines auto-destructrices, et retournement féministe chez Saint Phalle, victime d'inceste, dont les peintures-tirs sont autant de revanches contre le patriarcat, domestique comme artistique. Mais elle raconte avant tout l'histoire d'une fabrique de l'art.

Car cette méta-exposition excède la simple rétrospective pour déployer autour du corpus des deux artistes une riche documentation, attestant de liens permanents avec le premier directeur de Beaubourg (photos, archives, correspondances...) Elle devait ouvrir vendredi et a été, à la dernière minute, reportée à jeudi prochain, «*le temps de finir la maintenance des galeries d'exposition*». Avec cette exposition, il s'agit surtout de rappeler que l'art est une affaire collective. Et que les artistes, loin d'être

L'exposition raconte avant tout l'histoire d'une fabrique de l'art.



Quai Ferdinand-Favre | 44000 Nantes



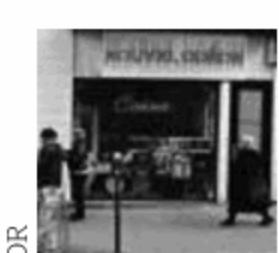
lelieuunique.com



IMAGES/

Que des numéro 10

Les choix culture de «Libération»



Cinéma «Enzo»

Ultime projet de Laurent Cantet réalisé par Robin Campillo, le film imagine un jeune nantais rêvant ouvrier dans le bâtiment. Un beau portrait d'ado en crise, raccord avec notre présent tissé d'incertitudes. En salles.

Expo Wolfgang Tillmans

Pour la dernière exposition du centre Pompidou avant sa fermeture, l'artiste allemand investit la BPI avec «Rien ne nous y prépare - Tout nous y prépare», formidable kaléidoscope d'images à visiter jusqu'au 22 septembre.

Cinéma Festival Cinéma(s) d'Iran

Depuis douze ans, ce festival parisien met à l'honneur une programmation riche et éclectique sur le cinéma iranien. Il s'ouvre cette année dans un contexte tragique. Jusque mardi, au cinéma le Nouvel Odéon (75006).

Cirque «A ciel ouvert»

Les acrobates du cirque Aïtal prennent possession du théâtre du Rond-Point pour sa dernière création, et offre une bulle champêtre séduisante. A Paris jusque ce dimanche puis au Festival des 7 collines (Saint-Etienne) du 29 juin au 6 juillet.

Musique Benjamin Epps

Dans son nouvel album sorti fin mai, *l'Enfant sacré de Bellevue 2*, l'artiste né au Gabon explore de nouvelles sonorités et s'aventure dans des territoires jusque-là inexplorés. Il laisse de grands espaces aux impros et à la mélodie.

Cinéma Verena Paravel et Lucien Castaing-Taylor

Le Jeu de Paume consacre une rétrospective à l'œuvre perturbante du duo dont les films croisent explorations anthropologiques et expérimentations visuelles. Jusque ce dimanche.

Série «Stick»

Owen Wilson, épaulé par Marc Maron, incarne un ancien joueur de golf déchu, en quête de retour en grâce dans le sillage d'un jeune prodige. Une série tout en sensibilité, presque trop subtile pour son propre bien. Sur Apple TV+

Expo Marie-Laure de Decker

Une large rétrospective à Paris retrace l'œuvre pléthorique de l'infatigable photoreporter de l'agence Gamma, de *Newsweek* et du *New York Times*, morte en 2023. Jusqu'au 28 septembre à la Maison européenne de la photographie.

Série «Querer»

Sobre mais puissante, la minisérie espagnole d'Alauda Ruiz de Azúa dissèque l'implosion d'une famille quand la mère s'enfuit, après des années à vivre dans la peur de son mari. Quatre épisodes sur Arte.tv.

Cinéma «Kneecap»

Le groupe de hip-hop irlandais, au centre de plusieurs polémiques, se met en scène avec autodérision dans un faux biopic réalisé par Richard Peppiatt inégal mais enthousiasmant, bourré de réflexions sur leur identité. En salles.

Série / «A Life's Worth», l'effet bataillon

La mini-série franco-suédoise consacrée à des Casques bleus mobilisés en Yougoslavie en 1993 convainc lorsqu'elle met en scène les idéaux bousculés et les espoirs de ses personnages.

Un véhicule blindé des Casques bleus retourné dans un fossé : c'est par ce symbole d'impuissance que s'ouvre *A Life's Worth*, consacrée à la vie d'un bataillon suédois mobilisé en Bosnie. Sur une route de campagne, la Forpronu, censée protéger la population civile des exactions en pleine autodestruction de la Yougoslavie, est démunie. Cinq soldats attendent d'hypothétiques renforts, la boule au ventre. Jusqu'à ce que surgissent un convoi de petites voitures : des nationalistes serbes tchetniks, qui embarquent ceux qu'ils surnomment «les Schtroumpfs» comme trophée et de moyen de pression.

Complexité. Adaptation des mémoires d'un soldat des Nations unies, cette mini-série franco-suédoise coproduite par Arte cherche à peindre de l'intérieur quelques semaines à la fin de 1993 au sein d'une force de maintien de la paix déployée dans un territoire où celle-ci n'est plus qu'un lointain souvenir. La série s'attache d'abord à dire, par le biais de la fiction façon vie de caserne, le choc d'une poignée de gamins qui découvrent la violence du front et la complexité

d'un terrain d'intervention qui leur est d'autant plus étranger que la place de chaque communauté semble évoluer en permanence. Un jour, ils ont la charge de protéger la population bosniaque, avant de devoir le lendemain empêcher la tentative de représailles d'un de leur groupe paramilitaire. A travers une succession de séquences d'hypertension et d'intimidation, *A Life's Worth* montre l'impossible tâche attribuée à un bataillon chargé de désamorcer la situation dans un conflit déjà d'une violence extrême. S'interposer sans prendre part, ne pas se laisser intimider quand l'adversaire sait que les Casques bleus n'ont pas le droit de tirer un coup de feu. Chaque déploiement prend des airs de western. Sur une place de village, un groupe paramilitaire qui vient de rafler tous les hommes du coin. Derrière les fenêtres d'un immeuble, le regard de femmes et de filles terrifiées. Et planqués dans leurs blindés d'un blanc immaculé, ces quelques Suédois en rempart, avec pour seul levier d'action d'être présents. De dire on vous voit. C'est probablement dans ces moments-là que *A Life's Worth* est la plus convaincante. Dans la représentation d'un idéal qui ne résiste

pas à l'épreuve du terrain. Dans la représentation aussi de l'espoir que la situation se débloque, que des moyens supplémentaires arrivent et permettent de s'adapter aux nécessités pour prévenir le drame. Parce que derrière les quelques déscalades montrées par la série, combien de loups?

Lorgnette. Derrière cette peinture de l'impuissance à Stupni Do ou Vares, il y a le fantôme de l'enclave de Srebrenica, drame qui surviendra quelques mois plus tard, où 8 000 civils seront massacrés dans une zone placée sous protection des Casques bleus. C'est la principale limite de *A Life's Worth*, qui parvient certes à incarner le conflit en le regardant par le petit bout de la lorgnette (sans jamais atteindre le niveau de précision du *Gorazde* de Joe Sacco) mais ne sait donner la pleine mesure des événements en mouvement. Et s'en remet aux savoirs des spectateurs à une époque où l'idée même d'une force d'interposition semble terriblement désuète.

MARIUS CHAPUIS

A LIFE'S WORTH de MONA MASRI et OLIVER DIXON. Six épisodes sur Arte.tv



L'intrigue se déroule en pleine autodestruction de la Yougoslavie. PHOTO JOHAN HANNU. YELLOW BIRD



Les adolescents forment une équipe mais semblent perpétuellement seuls. PHOTO NINE HALIMI MAX

Série / «Maintenant ou jamais», hors-jeu

Réutilisant un modèle à succès, le premier docuserie français de Max suit de jeunes footballeurs de Montfermeil espérant décrocher un contrat pro. Mais le résultat, aseptisé, enchaîne les platitudes.

Première incursion de l'antenne française de Max dans le documentaire, *Maintenant ou jamais : FC Montfermeil* était annoncé dès le lancement de la plateforme, il y a un an. Entre *Harry Potter*, *Dune* et *Game of Thrones*, cette série docu se présentait en héritière d'*A la Clairefontaine*, reportage qui suivait, du terrain à l'internat, la vie d'apprentis footballeurs en l'an 2000. Un tournage sur trois années qui montrait le devenir adolescent d'enfants formés aux exigences du sport pro, les angoisses précoce pour leur carrière se mêlant à la joie enfantine d'une vie de chambrée. Très réussie, la série est aussi restée célèbre pour avoir

capté les jeunes années de deux membres de l'équipe de France.

Si l'on comprend la tentation de se revendiquer d'*A la Clairefontaine*, cela revient aussi à dire que l'on se place en rupture avec ce qu'est devenu le documentaire sportif ces vingt dernières années: un outil extrêmement balisé qui a digéré la forme reportage, l'a mixée au tempo de la télé-réalité, pour en faire une extension du langage marketing. La promesse d'un accès sans limite au vestiaire de séries comme *All or Nothing*, donnant lieu à la même débauche de phrases et d'images convenues, qu'elles s'invitent dans un club de foot anglais, de hockey canadien ou de foot américain.

Impasse. A chaque fois, il s'agit d'humaniser les joueurs (un peu) et de faire briller le totem du club (beaucoup), voire pour les moins finauds d'exposer l'amour profond des fonds de pension pour l'équipe qu'ils possèdent (au secours). Le genre pullule depuis quelques années sur les plateformes de streaming, au point de ringardiser le bon vieux portrait hagiographique (qui est donc maintenant produit

par le sportif lui-même) et de s'imposer comme la forme de référence.

Or c'est précisément dans cet épais modélisme que s'engouffre *Maintenant ou jamais*. De cette année passée aux côtés des moins de 17 ans du FC Montfermeil, club amateur de Seine-Saint-Denis, la série ramène un vide abyssal. Très tôt, le docu résume les enjeux qui l'intéressent: moment charnière dans la vie des ados, la saison dira s'ils seront en mesure de

décrocher un contrat avec un club pro ou si leur rêve s'arrêtera là. La série adopte les codes graphiques du sport pro: les gamins sont présentés à la manière d'une vidéo d'avant-match, pose bras croisés, regard caméra, ralenti. Les créateurs de la série, Guillaume et Nicolas Thevenin, exposent très vite le choix crucial qui les précipite dans une impasse: limiter la parole des ados à un espace discursif qui ne tourne qu'autour du match. Les gamins commen-

tent la rencontre du week-end, ses enjeux, son déroulé, ses répercussions.

Plutôt qu'aboutir à une mise à distance ou à une forme d'analyse, la démarche produit un torrent de platitudes, type «*Cette semaine, c'est victoire obligatoire*»; «*L'envie, elle doit être fois 100x*»; «*J'ai la pression mais j'ai encore une chance*». Tout à son rêve de bien faire, la quinzaine de lycéens adopte le vocabulaire du sacrifice, du dépassement, qui est attendu d'eux. Terrifié par la captation d'une parole directe, par l'irruption de phrases décousues ou hésitantes, le docu bordure tout, revient toujours à la gagne. Quand un gamin s'en va à Clermont, le temps d'un essai chez les pros, plutôt que de regarder ce qui se joue pour

lui dans cet instant paradoxal où le rêve en passe de s'exaucer se confond avec le cauchemar d'une scration brutale, le docu n'est obnubilé que par l'approche du verdict cruel: va-t-il être pris ou non?

Isolé. Sans s'en rendre compte, le documentaire participe du processus de mise en conformité des corps et du langage qu'il regarde. Pendant la trêve hivernale, les gamins s'en vont en stage à Agadir. Un hôtel, une piscine, le soleil et le collectif: on pourrait les découvrir façon colo, entendre ce qu'ils se disent entre eux, voir à quoi ils pensent en dehors du foot. Mais devant la caméra, ils se réprimant, nient le plaisir: «*Ce n'est pas des vacances, je ferai tout pour saisir ma chance.*»

Les enfants parlent mais on ne les entend jamais. Ils forment une équipe mais semblent perpétuellement seuls. Les rares moments où le vivant s'invite à l'écran appartiennent à Keba, fragile géant qui s'accroche à tout ce qui ressemble à un collectif. Mineur isolé, le Sénégalais vit seul en France depuis quatre ans. Il tente d'aider ses parents. Le club essaie de l'aider. Il s'émerveille de redécouvrir l'école. Pendant quelques minutes, on est loin du foot. On n'est plus dans l'antichambre du sport business. On est à Montfermeil.

M.C.

MAINTENANT OU JAMAIS : FC MONTFERMEIL

5 x 35 minutes, sur Max.

53^e festival la Rochelle cinéma

27.06 > 05.07
2025

200 FILMS DU MONDE ENTIER SUR GRAND ÉCRAN
FESTIVAL-LAROCHELLE.ORG

Par
OLIVIER PERNOT

«Depuis deux ans, il y a une crise dans le clip», estime Quentin Deronzier. A 34 ans, le réalisateur s'est imposé comme un des grands noms français du clip avec les vidéos qu'il a conçues pour M.I.A., The Weekend, Doja Cat ou Orelsan. «Après le Covid, dans les années 2021 et 2022, il y a eu un rebond. Mais depuis, c'est la catastrophe. Il y a beaucoup moins de clips qui se font car les tournages coûtent plus cher. Aujourd'hui, cela devient quasiment un luxe de faire un clip!» Cette analyse est partagée par de nombreux professionnels du disque, comme Pauline Dageville, directrice marketing chez Cinq7, le label de Bertrand Belin, Kazy Lambist et Malik Djoudi. Elle avance également un autre argument. «Cette perte de vitesse des clips est aussi due à une baisse de leur visibilité qui se limite à quelques chaînes télé, souvent dans des horaires nocturnes. D'autant que le Top 50 des clips qui passent en télé reste très proche du Top 50 radio, même si un groupe comme M6/W9 fait un vrai choix éditorial en diffusant des clips de jeunes talents d'expression francophone. On constate également une baisse des vues sur YouTube. Ce qui compte maintenant pour un artiste, ce ne sont plus les vues de ses clips, mais sa viralité sur les réseaux sociaux.» La tendance des dernières années est donc à la fois de produire des vidéos à des coûts réduits et d'occuper au maximum les réseaux sociaux. «TikTok est un accélérateur pour faire connaître certains artistes», commente Anna Roudaut, productrice de clips et de publicités au sein de l'agence La Pac. Avec le développement de réseaux sociaux axés sur l'image (TikTok et Instagram principalement), le marché de la vidéo musicale est donc en pleine évolution et les formats courts deviennent un enjeu stratégique. Par format court, on entend des vidéos de dix secondes à une minute, conçues spécifiquement pour toucher le public des réseaux sociaux. Alors qu'un clip dure le temps d'un morceau, souvent autour de trois ou quatre minutes.

Le choix radical du format court

Pour accompagner son deuxième album, intitulé *Protégé-e*, le groupe Terrenoire a ainsi fait un choix radical : pas de clips, juste des formats courts. Trois teasers d'une minute à une minute trente imaginés avec leur ami réalisateur Lucas Eschenbrenner alias Felower, et publiés



Vidéo réalisée pour Terrenoire par Lucas Eschenbrenner. PHOTO LUCAS ESCHENBRENNER

Moins de clips, plus de clics

Pour entretenir leur visibilité sur les réseaux sociaux, les artistes se mettent en scène dans des vidéos de quelques secondes, peu onéreuses et en phase avec leur public. Le clip, ancien format roi de la promotion, peine à suivre.



Format court réalisé par Quentin Deronzier pour le Canadien PartyNextDoor. QUENTIN DERONZIER

chaque mois précédent la sortie de l'album, en janvier 2025. «Nous voulions retrouver le plaisir artisanal de nos débuts, revenir à l'essentiel avec des formats plus rapides à créer», commente Théo Herreras, qui compose le duo Terrenoire avec son frère Raphaël. «Nous mettons plus de nous-mêmes dans ces formats courts, là où nous perdons la main sur la direction artistique d'un clip, qui reste la création du réalisateur.» Si le groupe Terrenoire a choisi de créer des teasers illustrant trois titres de son nouvel album, les formats courts peuvent prendre des aspects très différents comme des courts extraits de concerts, des images de l'artiste dans sa vie au quotidien ou en tournée, des moments de répétitions ou des mini lives impromptus dans sa cuisine ou dans une gare. Beaucoup de courtes vidéos, peu coûteuses, sont d'ailleurs tournées avec un simple smartphone. «Avant, l'artiste était mystérieux, intouchable et il se mettait en scène dans un clip, analyse Quentin Deronzier. Aujourd'hui, avec les formats courts, il joue la carte de l'authenticité. Il montre une certaine forme d'intimité et crée une complicité avec le public, avec ses fans.» C'est le cas de Sam Sauvage dont s'occupe Cinq7. «Avant que nous le signions sur le label, Sam avait fait des petites vidéos où il dansait dans la rue», se souvient Pauline Dageville. Pour capitaliser sur cet esprit urbain décontracté, le label a inclus ces shorts dans le clip de son morceau *les Gens qui dansent (j'adore)*. De la même manière, la pianiste Chloé Antoniotti, également chez Cinq7, s'est fait connaître sur les réseaux sociaux avec des courtes vidéos où elle joue ses morceaux sur son instrument avec une caméra qui la filme par-dessus. Ce qui permet de voir ses mains se balader sur le clavier. «Elle a tout fait elle-même, avec simplicité, précise Pauline Dageville. Aujourd'hui, nous l'encourageons à continuer à faire ces petits vidéos à la maison. Ces formats courts, ce sont une porte d'entrée sur l'univers d'un artiste.»

Dévaluation du clip

L'argument économique est aussi une raison évidente dans la fabrication de formats courts. Comme l'explique Théo Herreras : «Quand nous voyons l'argent investi pour des clips et finalement le peu de débouchés qu'il y a en télé ou sur YouTube, cela nous a poussés vers les formats courts. Pour notre précédent album, nous avons fait quatre clips et cela nous a coûté 80 000 euros au total. Là, avec les trois teasers réalisés, nous avons dépensé juste 15 000 euros et nous avons eu davantage d'impact.» Si le groupe Terrenoire privi-

MUSIQUE /

légie les formats courts, il ne délaissé pas pour autant les formats longs, voire très longs, puisqu'il a l'objectif de réaliser un documentaire sur sa tournée et est donc suivi régulièrement par une caméra. «Cela nous permet également de mettre des petits bouts de ce qui est tourné sur les réseaux. C'est important de communiquer très régulièrement, quasiment chaque jour. Cela devient un travail de communiquer, d'être toujours présent sur les réseaux. C'est vampirisant ! Mais il faut faire ce travail dans la créativité et l'amusement.» Ces dernières semaines, Terrenoire a ainsi donné à voir des extraits de répétitions, de rencontres (dans un lycée, avec une chorale), de morceaux interprétés sur scène ou dans la rue.

La réalité économique du choix des formats courts est également avancée par Pauline Dageville : «Ces dernières années, le budget alloué pour un clip d'un artiste Cinq7 est dans une fourchette entre 8 000 euros et 25 000 euros. Alors qu'un format court va coûter entre 4 000 euros

«Ce qui compte maintenant pour un artiste, ce ne sont plus les vues de ses clips, mais sa viralité sur les réseaux sociaux»

Pauline Dageville,
directrice marketing Cinq7

et 10 000 euros. Avec, en plus, des forfaits quand on en commande plusieurs. L'investissement financier fait aujourd'hui complètement partie de la réflexion dans le choix du format, clip ou court.» Cela explique donc le fort développement des shorts ces dernières années : moins cher, plus facile à produire, mais aussi plus éphémère. «Un format court n'est pas aussi léché qu'un clip», concède Anna Roudaut, productrice des vidéos réalisées par Quentin Deronzier, Alice Fassi ou

Claire Arnold. «C'est un outil promotionnel conçu pour un écran de smartphone et il n'a pas la même durée de vie qu'un clip. Il sert avant tout à attirer l'attention sur l'artiste. Le court est un laboratoire.» Une vision que partage Quentin Deronzier qui voit dans le «short» un nouveau champ de créativité artistique. «C'est intéressant de penser ce format pour TikTok ou Instagram dans sa verticalité», explique le réalisateur qui s'est fait remarquer grâce à Drake en créant – gratuitement – pour la star canadienne un format court de 22 secondes autour de son morceau *Toosie Slide*. Depuis, Drake a engagé le Français pour concevoir un autre court (un trailer pour la mixtape *Dark Lane Demo Tapes*) et l'a mis en relation avec PartyNextDoor, un artiste de son label, pour la réalisation d'un autre short. «Dans le clip, il faut qu'il y ait quelque chose de fort, de très visuel qui se passe dans les dix premières secondes. Dans un short, ce "hook" est réduit à trois secondes. C'est une donnée marketing. Il faut

attraper les spectateurs immédiatement car ils scrollent souvent sans s'arrêter. Faire un court, c'est une tout autre manière de penser l'image.»

Shoots de dopamine

Dans son histoire, le clip vidéo a vécu plusieurs périodes. Son développement a été considérable dans les années 1980 et 1990, avec des écrans télé ouverts à sa diffusion. En particulier avec des chaînes comme MTV ou MCM. La crise de disque dans les années 2000, avec une réduction des budgets promotionnels, a freiné la production de vidéos musicales. Avec l'apparition de la plateforme YouTube, il y a vingt ans tout juste, le clip est redevenu progressivement une carte maîtresse dans la promotion des artistes (*Libération* des 12 et 13 septembre 2020). Mais, aujourd'hui, s'il est bousculé par les formats courts, tous les professionnels s'accordent à dire qu'il n'est pas amené à disparaître. «Le clip a encore une utilité pour asseoir l'image d'un artiste, sa

crédibilité, le positionner dans un environnement, continue Pauline Dageville. Clips et formats courts s'additionnent, se complètent. Le short a une fonction de découverte de l'artiste, le clip permet de le présenter dans un univers global.» Quentin Deronzier renchérit : «La vidéo musicale est aujourd'hui un secteur en pleine mutation. Le clip ne va pas disparaître, même si le volume des vidéos produites va continuer de se réduire. Aujourd'hui, le public se nourrit de plus en plus de formats courts et, de fait, se désintéresse du format long des clips. Tout se monde scrolle sur les réseaux sociaux et se fait des shoots de dopamine !»

Une nouvelle réalité s'impose donc à l'industrie de la musique qui, par le passé, a toujours su s'adapter. Dans un très proche avenir, il est évident que la propagation fulgurante de l'IA modifiera encore la manière de produire, sans doute plus facilement et encore moins cher, des images promotionnelles pour les artistes. ➤

En partenariat avec **SAMSUNG** JBL

LA FNAC ET LA VILLE DE PARIS PRÉSENTENT

FNAC LIVE PARIS

02 | 03 | 04
JUILLET 2025
GRATUIT

**AIR · ADÈLE CASTILLON
BABY VOLCANO · BARCLAY LIVE
CAMILLE YEMBE · DALÍ · DANYL
EDDY DE PRETTO · ILIONA
I AM ROZE · LIV ODDMAN
MIOSSEC · OLIVIA RUIZ
R2 · SOLANN · ST. VINCENT
SUBLIME LIVE · VACRA
VLADIMIR CAUCHEMAR
ZAMDANE · ZINÉE**




sacem pass Culture Moulinex DEEZER Canon Le Parisien Le Média Positif radio nova billboard Society le Bonbon les rockuptibles france tv

MUSIQUE/



PLAYLIST

LE LIVRE

Plongée en discofolie

Il y a comme la marque d'une addiction dans ce titre, *Mémoire d'un discomane*. Evidemment pas comparable avec les dégâts provoqués par l'héroïne ou la cocaïne, la passion pour la musique peut cependant vite tourner également à l'obsession pour assouvir ses désirs. L'ancien «rock critic» de *Rock'n'Folk* et *Télérama* raconte avec beaucoup d'humour et de tendresse comment, depuis ses 10 ans, il jongle avec l'évolution des formats (45 tours, 33 tours, cassettes, CD, MP3, streaming) pour agrandir une collection devenue un casse-tête à rassembler et classer. Ce savoureux petit livre constitue surtout le récit d'un itinéraire

personnel où, par exemple, une séparation amoureuse éparpille des cartons de disques entre plusieurs domiciles. On s'aperçoit aussi que malgré les centaines d'albums promo (ou liens) reçus au cours d'une vie professionnelle, le métier de journaliste musical demeure une quête sans fin pour découvrir toujours plus de «sons» comme disent les filles de François Gorin (et les autres). Quand on pense que tout cela a commencé dans le magasin d'électroménager de Monsieur Plouchard à Songeons...

P.B.



FRANÇOIS GORIN
MÉMOIRE D'UN
DISCOMANE
(Mediapop Editions)

LA DÉCOUVERTE

LULÙ Sacrés loulous

Niveau football, l'antagonisme entre les deux Olympiques (lyonnais, et marseillais) est tel, qu'aucune collaboration autour d'un ballon (rond) n'est envisageable. Bien heureusement, ce n'est pas le cas en ce qui concerne la musique et notamment le rock. En témoigne, le pétillant quintet Lulù (prononcer «loulou») agglomérant une majorité d'activistes venue de divers groupes évoluant entre Rhône et Saône (Avions, Irnini Mons, Edgar Suit) et d'autres, originaires des bords de la Méditerranée (Pogy & les Kéfars). Si aucune de ses formations n'a jamais vraiment percé en Ligue 1 du rock, ce nouveau projet, grâce à son accessibilité pop quasi immédiate, mérite assurément de mettre une pièce sur les possibilités d'un futur radieux pour eux.

On les a d'abord repérés en début d'année à travers un duo de singles malins *Lulù* et *Pugni in Tasca*, où ils jonglent ma-



LÉA BOEGLIN

licieusement entre français et italien sur fond de power pop bien énervé mais non dépourvue d'humour. Deux pépites entêtantes (comprendre tubesques) que l'on retrouve en bonne place sur le premier album homonyme de ces trois garçons et deux filles, enregistré et mixé dans leur lieu de répét' à Lyon. Difficile de faire plus garage. Même si la touche finale apportée par un mastering impeccable effectué par un expert réputé en punk hardcore

(Will Killingsworth au Dead Air Studio dans le Massachusetts) permet à leurs compositions de franchir le mur du son. L'impact mélodique des titres précités ou des assez irrésistibles *Sonic*, *Lyon* ou *Tous les étés* ouvre en grand les portes de leur local pour lancer la team Lulù à la conquête de la Ligue des champions.

PATRICE BARDOT

LULÙ
LULÙ
(Howlin'Banana)

LULÙ
LULÙ
(Howlin'Banana)

NEIL YOUNG

Bottle of Love

Un très bon cru que ce nouvel album engagé du Loner dont on extrait pourtant cette splendide ballade secouante à l'allure écolo testamentaire, loin de ses justes diatribes anti-Trump. Frissons.

DESTINO & CHLOÉ

Venere

Le premier c'est Yuksek, sous pseudo, et on ne présente plus la seconde. Le tandem s'offre un manifeste ludique pour machines déchaînées, entre electro et acid. Un travail d'orfèvre.

ON Y CROIT



MARK GREGSON

GO GO Penguin Apaissant paradoxe

Sans briser la formule, le septième album du trio anglais enrichit leur jazz electro hybride, bien loin de toute étiquette. Plus contrasté, et surtout plus libre.

Un léger changement de dosage, et c'est tout un espace qui s'ouvre. Avec leur septième album depuis 2012, le trio britannique ne change pas sa recette, mais en tire une autre saveur. Aujourd'hui, délesté de son étiquette jazz (le passage en 2022 du label Blue Note au plus pop XXIM Records en est symptomatique), GoGo Penguin affine sa musique hybride nourrie de néoclassique et d'electronica. On retrouve néanmoins dans cet album le paradoxe de ces morceaux où s'entremêlent chaleur des instruments acoustiques et rigidité des structures électroniques, spontanéité et maîtrise de soi, le sensoriel et le cérébral. Chacun de leur album, sortant avec une régularité aussi métronomique que leur musique, apporte une solution à cette problématique,



GOGO PENGUIN
NECESSARY FICTIONS
(XXIM Records)

que, avec plus ou moins de réussite. Dans le meilleur des cas, la magie opère et on se laisse emporter par ce flux doux et élégiaque, mais parfois la mécanique ronronne à une inoffensive vitesse de croisière. On est heureusement ici dans la première situation, malgré quelques titres plus prévisibles. Le trio poursuit son exploration de timbres, avec le piano préparé, la production feutrée de la batterie et surtout la synthèse modulaire. Le style se reconnaît, mais les contrastes sont bien plus marqués qu'auparavant, avec des morceaux passant graduellement de l'acoustique à l'électro-nique. L'équilibre est précis, et parfaitement maîtrisé, au point de pouvoir laisser pour la première fois de la place à d'autres musiciens : l'orchestre à cordes Manchester Collective mené par Rakhi Singh, le temps de deux pistes somptueuses, et surtout le chanteur Daudi Matsiko sur *Forgive The Damages*. L'exercice est risqué, mais le résultat s'avère très convaincant.

Introspectif et lumineux, ce *Necessary Fictions* témoigne aussi de la sérénité que le temps a apporté au groupe. Et de la liberté qui en découle.

ANTOINE GAILHANOU

Vous aimerez aussi

E.S.T.

SEVEN DAYS OF FALLING

Dix ans avant GoGo Penguin, le pianiste suédois Esbjörn Svensson ouvrait la voie à ce jazz hybride nourri aux codes pop. Malgré sa disparition en 2008, son influence reste bien présente.

NALA SINEPHRO

ENDLESSNESS

La nouvelle génération de jazz anglais a poursuivi la fusion électronique et jazz. Mais peu le font avec autant de tendresse et de profondeur que la jeune Nala Sinephro.

BADA BADA

PORTRAITS

Photons, Emile Londonien, BØL, Fungi... La scène hybride française a également ses pépites. On recommande surtout le trio Bada Bada et son excellent premier album.

21.07
07.08
2025



L 21/07

- **SOPHIE ALOUR** Le Temps Virtuose
- **ROBERT PLANT**
presents Saving Grace
featuring **SUZI DIAN**

MA 22/07

- **MADELEINE PEYROUX**
- **MARCIAC CÉLÉBRATION**

ME 23/07

- **CASUARINA**
- **ANDREA ERNEST DIAS QUARTET**

J 24/07

- **TYREEK McDOLE**
- **BEN HARPER**
- **& THE INNOCENT CRIMINALS**

V 25/07

- **KENNY WAYNE SHEPHERD BAND**
- **SANTANA** Oneness Tour 2025

S 26/07

- **VERONICA SWIFT**
- **GREGORY PORTER**

D 27/07

- **CASUARINA**
- **CARLOS MALTA & PIFE MUDERNO**

L 28/07

- **CHRISTIAN SANDS**
- **WYNTON MARSALIS**

MA 29/07

- **OSCAR PETERSON**
- **CENTENNIAL CELEBRATION**
- **HERBIE HANCOCK**

ME 30/07

- **ADI OASIS**
- **ROBERTO FONSECA**
- Hommage à Ibrahim Ferrer

J 31/07

- **SALIF KEITA** En concert acoustique
- **TIKEN JAH FAKOLY** Acoustic Tour

V 01/08

- **RHODA SCOTT** Ladies & Gentlemen
- **DEE DEE BRIDGEWATER** We Exist !

S 02/08

- **DABEULL LIVE BAND**
- **THE FEARLESS FLYERS**

D 03/08

- **DELUXE**
- **MEUTE**

L 04/08

- **STOCHelo & MOZES ROSENBERG TRIO**
- The Songs Of Charlie Chaplin... and More
- **BIRÉLI LAGRÈNE** • **MARTIN TAYLOR** • **ULF WAKENIUS**
- The Great Guitars

MA 05/08

- **STEFANO DI BATTISTA** La Dolce Vita
- **JOSHUA REDMAN QUARTET**

ME 06/08

- **HAMILTON DE HOLANDA TRIO**
- **EGBERTO GISMONTI**

J 07/08

- **AMARO FREITAS TRIO**
- **HERMETO PASCOAL & GRUPO**

LIVRES /

Par
GUILLAUME LECAPLAIN

C'est un homme moustachu au front dégarni, les yeux un peu tristes. François-Paul Alibert, né en 1873 et mort en 1953, a vécu une vie de poète reconnu, publiant des

dizaines de recueils aux titres vapoureux comme *la Prairie aux narcisses*, *la Guirlande lyrique* ou *le Cantique sur la colline*. Aujourd'hui, plus personne ne les lit. Seules sa correspondance avec André Gide et une plaque, posée sur sa tombe par la ville de Carcassonne, où il est né, où il a travaillé en tant qu'employé de mairie, où il est mort,

témoignent de la place qu'il occupait de son vivant dans le monde des lettres.

Il y a pourtant derrière le portrait officiel, les vers polis et la carrière exemplaire au sein des services municipaux de Carcassonne un autre Alibert. Un auteur qui frappe par l'audace de ses descriptions et la modernité de son propos.

Un pornographe virtuose. Un romancier, enfin, qui a commis des livres aux titres bien moins mièvres : *le Supplice d'une queue*, *le Fils de Loth* et *la Couronne de pines*, roman qu'on croyait définitivement perdu et qui vient de sortir à l'issue d'une histoire éditoriale rocambolesque. Un véritable événement.

Si *la Couronne de pines* a bien failli rester dans le cimetière des livres maudits, c'est qu'en 1934, alors que l'ouvrage est en cours de fabrication, la police en saisit les épreuves (*lire ci-contre*). Imaginons en effet l'efficace brigade des moeurs des années 1930 tomber sur ce passage qui donne bien l'idée du savant mélange de délicatesse et de pornographie, sans oublier le formidable sens de l'image, avec lesquels Alibert a composé son roman : «Comment ne l'aurais-je pas aimé plus que tout au monde ? Son seul baiser m'inondait partout, au véritable sens du mot. S'il fixait trop longtemps ses yeux dans les miens, j'en arrivais spontanément à la même volupté que lorsque sa main, ou sa bouche, si savante et si douce, m'aimait sur un seul point de mon corps ; ou qu'après m'avoir en tous sens parcouru, elle effleurait, elle appuyait, elle creusait n'importe où, à l'aïne, à l'aisselle, sans même avoir recours à ma verge impatiente ; ou qu'enfin sa langue m'extirpait de ces flots haletants et précipités de sperme, qui lui faisaient, disait-il, une réconfortante nourriture à goût d'amande amère.»

«CENTUPLES SEXES»

La Couronne de pines est la suite directe du *Supplice d'une queue*. Ce roman publié à une centaine d'exemplaires en 1931, sans nom d'auteur, est aujourd'hui l'ouvrage le plus connu d'Alibert : réédité en 1991 chez Ramsay par le spécialiste de la littérature érotique Jean-Jacques Pauvert, il est sorti en poche en 2002 chez La Musardine. On y suit les aventures d'un certain Albert (comment ne pas y voir un double, à une lettre près, d'Alibert ?) vivant sans complexe son désir homosexuel. Sur un lieu de drague, un soir, dans le sud de la France, il rencontre Armand. Le jeune homme est beau, intelligent, sensible, mais affublé d'un «membre énorme, splendide, démesuré, droit et rond comme une colonne» qui l'empêche de s'épanouir dans une quelconque sexualité. La chose pourrait virer à la farce burlesque, mais pas du tout. La difformité du personnage est abordée par le versant tragique d'un impossible assouvissement et le roman reste toujours du côté de la sensibilité et de la mesure – malgré



Gravure de François-Paul Alibert par

des descriptions érotiques qui appellent un chat un chat. Ici, comme d'ailleurs dans *la Couronne de pines*, c'est surtout par la parole qu'on jouit : les deux hommes passent la nuit à causer et *le Supplice d'une queue* est principalement constitué de la confession d'Armand exposant les aléas de son désir. Il raconte notamment sa liaison avec un autre homme, Jacques, mais surtout la rencontre, à la faveur d'un plan à trois, avec Andrée, une prostituée de Marseille. Voir Jacques et la jeune femme faire l'amour est une révélation pour Armand, qui comprend que son attirance pour les hommes recèle l'aspiration profonde d'être, dans un rapport hétérosexuel, à la place de la femme. Le roman se fait ainsi une véritable réflexion sur le penchant homosexuel comme sur le trouble de genre qui étonne par sa modernité : «Il aurait voulu être elle-même [...] il était elle-même et tout entier, ce vagin étalé, profond, insondable.» Bientôt, Armand et Andrée forment un foyer – platonique – parfaitement assorti. Car si lui tend à un devenir-femme, elle se range du côté masculin du désir. Le récit de *la Couronne* prend place quelques années plus tard ; Albert



Gravure attribuée à Pere Creixams en frontispice du *Supplice d'une queue*, 1931. DR



Jean Aubert, datant de 1932. PHOTO NRF

est en couple avec un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, Ramire. Il reçoit, de la part d'Armand, une invitation mystérieuse pour une fête, chez lui à Marseille. Albert et Ramire s'y rendent, devinant que la soirée promet d'être une orgie. Et c'en est bien une: dans ce «*Décameron sans femmes, sauf une*» (il s'agit d'Andrée), les invités sont beaux, nus et disposés à tout. Mais la première partie du livre est surtout prétexte à des discours précieux. Albert passe de groupe en groupe, écoute chacun livrer le récit de ses aventures sexuelles et débattre des origines de ses préférences. Alibert, ici, étonne encore par la simplicité avec laquelle il place l'homosexualité parmi les choses les plus banales du monde - nous sommes en 1934. «*Je ne saurais vous dire pourquoi, exprime ainsi Jacques après des ébats avec Albert, mais il me semble plus naturel de s'aimer entre hommes.*» En revanche, à presque cent ans de distance, on ne peut qu'être gêné par certaines des réflexions morales du héros: Alibert est à l'opposé de nos tabous actuels quand il verse dans le pur racisme à propos des serviteurs noirs de la soirée fine ou quand il légitime - et fantasme - l'inceste entre son père et

son fils, comme il l'avait fait dans *le Fils de Loth*. La deuxième partie du livre est plus charnelle. Les questions que se pose Albert tournent cette fois autour de la volupté et de la possession des corps, notamment vis-à-vis d'une éventuelle jalousie de son amant Ramire. Pour y répondre par la pratique, le héros n'a parmi les invités que l'embarras du choix. «*O doubles, triples, décuples, centuples sexes, murmurerait Albert, que ne puis-je vous réduire à un seul pour vous confondre tous dans un même embrassement !*»

«HORREUR EXTATIQUE»
Le ton est à la fois plus cru, mais aussi plus mélancolique; l'art d'Alibert de susciter des images, quant à lui, reste toujours aussi stupéfiant. A propos d'un homme qui s'abandonne, le héros observe sur son visage «*la joie de la sorcière mordue, rongée, dévorée aux entrailles par le démon auquel elle se livre, et qu'on devinait à sa tête toujours un peu plus renversée sur une nuque qui finissait par toucher la naissance du cou.*». L'enjeu du *Supplice d'une queue* se résout ici: Armand trouve enfin, dans la personne d'un certain Geor-

ges, un corps à honorer malgré l'énormité de son instrument. Quand le jeune homme est possédé, «*une horreur extatique de martyr qui ne ressent son tourment que dans la mesure où il entrevoit la région bienheureuse où il va être transporté empourprait la face de Georges*». Albert, voyeur comme (presque) toujours, en assistant à l'acte, souhaite «*être Georges et Armand tout à la fois, être homme et femme en un seul être, de deux ne faire qu'un double sexe, se posséder lui-même, s'appartenir à lui-même enfin par tous ses orifices et toutes ses issues*». Aucun des protagonistes du roman ne se remettra de ce climax.

C'est ici, dans ce dénouement extrême et métaphorique, que se comprend le titre choisi par Alibert pour ce texte étonnant: *la Couronne de pines* convoque à la fois la profusion et la joie des corps mais aussi, en citant un des objets de la Passion, la gloire dans le sacrifice. La critique littéraire Annie Le Brun, grande spécialiste de Sade, voyait dans *le Supplice d'une queue* «*un des trois ou quatre grands romans du désir*». On parie qu'elle aurait englobé sa suite dans cette appréciation. ◆

LA COURONNE DE PINES
de FRANÇOIS-PAUL ALIBERT
Ed. GayKitschCamp
106 pp., 15 €.



«Unique par sa crudité» Entretien avec Jean-Marc Barfety, découvreur du texte

«**N'** a en réalité pas

paru en librairie.» Ces mots, tracés en lettres capitales sur l'un des jeux d'épreuves retrouvé de *la Couronne de pinces*, dit tout du drôle de destin du roman érotique de François-Paul Alibert. Ecrit en 1934 puis réputé perdu, il vient de sortir aux éditions associatives GayKitschCamp, spécialisées dans la remise au jour de textes à thématique homosexuelle. Jean-Marc Barfety, chercheur indépendant et collaborateur de la maison, revient sur les circonstances de cette redécouverte.

Comment ce texte est-il finalement parvenu jusqu'à nous ?

C'est une histoire un peu mystérieuse. En février 1934,

François-Paul Alibert écrit à André Gide que *la Couronne de pinces* paraîtrait sous peu. Ensuite, on ne sait pas ce qui s'est passé. Des sources parlent d'une descente de police chez l'imprimeur; d'autres, à la douane. Je n'ai pas plus d'informations. Ce qui est sûr, c'est qu'il existait un premier jeu d'épreuves d'imprimerie, puis un second, plus complet, corrigé. Mais leur histoire n'est pas connue. Soit Alibert les a eues en main, soit elles sont restées chez l'imprimeur.

En 2016, un des jeux est en tout cas apparu dans une vente aux enchères, à Drouot, où je l'ai acheté. Je suis un collectionneur de livres LGBT, je regarde toutes les semaines s'il y a des choses qui m'intéressent dans les ventes. En 2022, au cours de la dispersion de la collection de Pierre Bergé reparaît le deuxième jeu d'épreuves, avec des dessins attribués à Pere Créixams. Il a été acheté par la bibliothèque

Kandinsky du centre Pompidou.

Quelle est l'importance de l'œuvre d'Alibert dans la littérature homosexuelle de l'entre-deux-guerres ?

Dans le domaine de la littérature érotique homosexuelle, c'est un véritable ovni. *Le Supplice d'une queue* [son premier roman, ndlr] est un texte unique en soi, par sa crudité et la qualité de son style. Dans l'entre-deux-guerres, il n'existe pas d'autres livres de cette nature. J'avais retrouvé un texte de 1934 paru sous le manteau, *l'Amour défendu*, qui se présentait comme très osé. Mais c'est extrêmement prude! Il faut attendre Jean Genet avec *Notre-Dame des Fleurs* [dont la première édition date de 1943] pour retrouver un tel degré d'érotisme dans une langue choisie.

Quelle est la ligne des éditions GayKitschCamp ?

GayKitschCamp a été fondé par Patrick Cardon pour republier des textes de la culture LGBT devenus introuvables. Patrick a commencé en 1989

en éditant un pamphlet révolutionnaire de 1790, *les Enfants de Sodome à l'Assemblée nationale*. Ensuite, parmi les parutions remarquables de la maison, il y a notamment *le Troisième Sexe* de Willy, qui dresse un panorama de la vie LGBT des années 1920-1930 ou la réédition d'*Akademos*, la première revue homosexuelle française dont douze numéros ont paru en 1909. C'était un magazine extrêmement riche, avec Colette parmi les contributeurs.

Y a-t-il un manuscrit que vous rêvez encore de dénicher ?

Si elle n'avait pas été détruite, assurément la correspondance entre Rimbaud et Verlaine.

Recueilli par G.Le.

LIVRES / POCHES

Le racisme en héritage Premier roman de Rachel Eliza Griffiths

Par MAÏA SIEURIN

«Dans nos familles, on peut transmettre la souffrance, comme on transmet la vie.» Les mots de Ginny, la grand-mère de Hyacinth et Ezra, pourraient résumer le premier roman de la poétesse et artiste Rachel Eliza Griffiths, mariée à Salman Rushdie. De génération en génération, les Kindred sont victimes du racisme et de la ségrégation aux Etats-Unis. Les traumatismes qui en découlent forment un héritage dououreux. Les parents des deux jeunes filles tentent d'enrayer l'engrenage dans les années 50 en quittant leur ville natale pour l'Etat du Maine, plus au Nord. Ils y trouvent une communauté méfiaante à leur égard mais qui n'est au moins pas violente. Le père peut enseigner au lycée et ses filles suivent les cours aux côtés des élèves blancs, dont Ruby, une amie aux parents alcooliques. Mais cet équilibre précaire est rapidement perturbé par la mort (qu'on soupçonne être un assassinat) de Miss Burden, une professeure de l'établissement, bienveillante envers ses élèves noires.

En 1957, la ségrégation scolaire n'est plus autorisée par la loi américaine depuis trois ans mais cela ne se vérifie pas vraiment dans les faits. Les établissements mixtes sont encore rares. Hyacinth, surnommée Cinth, Ezra, l'aînée de la fratrie Kindred et Lindy Junkett sont donc les seules élèves racisées et discriminées de leur classe: «Nos professeurs ne nous interrogeaient que rarement, sauf s'il s'agissait d'humilier un autre élève, invariably blanc, pour qu'il s'améliore», regrette la cadette. Les mentalités n'évoluent pas au même rythme que les lois et le racisme divise toujours autant. Les deux sœurs Kindred – dont le nom de famille peut se traduire par «affinité» ou «semblable» – tentent de maintenir en vie leur amitié avec Ruby mais la différence de leur couleur de peau ne cesse de creuser un écart entre elles: «Le monde entier se chargeait bien depuis toujours de leur signaler cette différence». La mort inexpliquée de Miss Burden ne fait que renforcer le phénomène. La professeure est remplacée par Miss Alley, beaucoup moins bienveillante que sa prédécesseure. Avec son frère, un policier, ils multiplient les intimidations envers les Kindred et les Junkett, les deux familles noires de la bourgade. L'étau se resserre autour d'elles.

Ce n'est pas la première fois que cela se produit. Le roman insiste sur la notion de cycle, de répétition de la violence. Pour cela, la narration des trois jeunes filles est entrecoupée d'analepses, mettant en lumière l'histoire de leurs ancêtres, leurs origines. «Nos histoires parlent en vous», souligne le père des deux sœurs. On comprend alors que leurs arrière-grands-parents ont fondé une cité, Damacus, où les personnes noires pouvaient vivre en paix, avant que les blancs ne multiplient leurs attaques et les assassinent. Leurs enfants ont pu s'échapper, portant dans leur sang la culpabilité du survivant. Mais la génération suivante, forte de la connaissance de ces récits, ne veut plus vivre dans l'ombre et la crainte. Le vent de la révolte couve. ➤

RACHEL ELIZA GRIFFITHS PROMESSE Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Emmanuelle Ertel. Gallimard «Du monde entier», 448 pp., 24 € (ebook: 16,99 €).

PASCAL QUIGNARD
LES HEURES HEUREUSES
Folio, 256 pp., 8,50 €.



«L'obscurité envahissait le ciel. Avec M. on avançait de plus en plus lentement parce qu'on ne voyait plus grand-chose. On suivait la frange d'écume qui scintillait dans la nuit. Comme les escargots suivent la trace argentée de leur bave.»

Trois fois lien Adam Haslett fait se retrouver un fils et sa mère

Par THOMAS STÉLANDRE

Une femme se tient à la fenêtre et regarde dehors, comme dans un tableau d'Edward Hopper. Il fait noir à l'intérieur et à l'extérieur. Elle observe l'allée où son fils vient d'être déposé en voiture. «Elle a vu Jared me déposer, elle m'a entendu entrer dans la maison, entrer dans cette pièce – forcément. Pourtant, elle ne bouge pas. Ma mère prêtre. Ma mère veuve. Est-elle vraiment en deuil? Ou est-elle soulagée que mon père soit parti?» Puisque nous venons de commencer le livre, nous ne sommes pas censés tout comprendre – d'où vient le fils? Qui est la mère? –, mais cette ouverture (trois paragraphes) se fige dans l'esprit du lecteur aussi sûrement que pour les personnages. Car le fait est que la mère ne se retourne pas et que le fils reste derrière, à l'observer, elle, de dos. Combien de temps faut-il pour faire face à son enfant, son parent? A plusieurs reprises, le roman notera par la suite que ce n'est pas chose commune de se regarder dans les yeux, qu'on peut tenir toute une scène sans le faire vraiment, jusqu'à ce que.

Peter, la quarantaine, est avocat à New York, spécialisé dans les demandes de droits d'asile. Son quotidien consiste à écouter des gens ayant quitté leur pays pour fuir la persécution ou la guerre, à monter leurs défenses et à les représenter auprès des juges. Peu de choses existent pour lui au-delà. Il s'investit et garde ses émotions à bonne distance, au travail et dans la vie. On ne lui connaît aucun ami outre ses collègues et un amant qu'il paraît commander comme un plat à emporter. Peter refuse en général les cas liés à l'orientation sexuelle mais, à la demande de sa supérieure, accepte celui d'un jeune albanaise, Vasil,

entré sur le territoire il y a deux ans et dont le dossier mentionne une agression homophobe à Tirana. «Pendant que je l'écoute raconter son histoire – un garçon a été poussé dans un ruisseau, un garçon a été frappé –, j'entends et n'entends pas les mots qui la composent, mes yeux se perdent vers le fond de la salle de conférences et se posent sur les plantes d'intérieur au-dessus des caissons à tirroirs. Les feuilles se sont mises à jaunir.» Plus tard, à un autre rendez-vous, l'attention de Peter divague vers des chaises en plastique identiques à celles «de la cafétéria du lycée» et, plus tard encore, revient se poser sur les plantes «plus seulement jaunies», mais désormais flétries. Moins que de la fatigue ou de l'inattention, il faut y voir un retour du passé, une manière pour la jeunesse de forcer son chemin comme un brin d'herbe sur le bitume.

FAUX AMIS ET SYNTAXE BANCALE

En alternance, décor plus calme, plus rural: nous voilà dans le Vermont, non loin de la frontière canadienne, chez Ann, la mère de Peter, directrice avec sa compagne Clare et son amie Roberta d'un centre spirituel pour femmes. Puisque telle mère tel fils, ce que fait Ann n'est dans le fond pas très différent de ce que fait Peter: elle amène les visiteuses à se souvenir et fait se délier leur parole dans des cercles et des assemblées. Avant de s'installer là, Ann était prêtre dans le Massachusetts. A la quarantaine (l'âge actuel de Peter), elle a quitté son mari pour une femme. Dans sa bibliothèque, parmi différentes choses, un livre de la poète Adrienne Rich. Elle s'occupe des autres, d'elle-même, mais plus de son fils qu'elle n'a pas vu depuis «six ans? sept ans?». La nuit – habitude de la maternité perdue depuis longtemps – elle se représente à nouveau ses enfants en train de dormir (Peter a une sœur, Liz) et son esprit dérive lui aussi. De Portland, où réside sa fille, elle part «plus loin vers le sud, longeant la côte obscurcie jusqu'à New York où elle imagin[e], au fond de cet appartement qu'elle n'avait visité qu'une fois peu après son installation, avec une vue partielle sur Brooklyn Bridge, Peter». Mère et fils ne se rencontrent qu'en rêve, séparés par la construction même du texte (un coup l'un, un coup l'autre) et la focalisation: à Peter, la première personne; à Ann, la troisième.

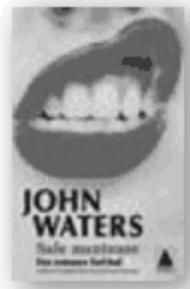
«Avant ce premier après-midi dans sa chambre, il n'y avait eu qu'un lieu dans ma vie. Un lieu qui ne m'avait jamais paru particulier car je n'en connaissais pas d'autre: le monde ordinaire.»



Adam Haslett en 2009. PHOTO BEOWULF

Un dernier fil relie en quelque sorte les deux autres: Peter à l'adolescence, à l'heure des premières virées en voiture et de la rencontre avec Jared. *De mère en fils* avance de fil en aiguille jusqu'à rejoindre comme il se doit sa scène d'ouverture. Aux deux tiers, on saura alors mieux qui est Jared, soit tout un monde que la mère ignore. «Avant ce premier après-midi dans sa chambre, il n'y avait eu qu'un lieu dans ma vie. Un lieu qui ne m'avait jamais paru particulier car je n'en connaissais pas d'autre: le monde ordinaire.» Le rapprochement s'opère de la plus simple des façons: Peter propose à Jared de l'aider pour un devoir. Au programme, l'histoire d'un homme «censé avoir plus d'émotion à la mort de sa mère, porter le deuil un peu mieux, tout le monde voudrait qu'il ait telle ou telle réaction. Sauf que lui, il peut pas, il a pas d'émotion, il fait que passer dans sa vie.» Ainsi les deux adolescents travaillent-ils ensemble.

JOHN WATERS
SALE MENTEUSE.
UNE ROMANCE FEEL-BAD
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laure Manceau.
Babel, 288 pp., 8,90 €.



«Non mais sérieusement ? Un sale enfoiré a volé la voiture volée de Daryl pendant qu'il était sous le pont. Démarré avec les fils ce pick-up de merde alors qu'il administrait les premiers soins à sa bite. Comment il va faire, maintenant ?»

JANE SMILEY
UN MÉTIER DANGEREUX
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Carine Chichereau. Rivages poche, 336 pp., 9,80 €.



«L'aurore était depuis longtemps passée quand elle s'éveilla. Il était une chose qu'on ne voyait jamais à Monterey : le lever de soleil. Lorsque celui-ci émergeait de derrière les montagnes et les arbres, on était déjà en milieu de matinée.»



SHEEHAN. OPAL PHOTO

ble sur *l'Etranger*, et le motif traversant du livre de s'affirmer : l'on y est étranger comme d'une autre nation ou comme l'on se tient à écart, loin de soi, de sa famille, de son enfance. Celle de Peter revient par bribes, à la manière d'une langue connue puis rejetée, malmenée, avec ses erreurs de compréhensions, ses faux amis, sa syntaxe bancale. Lorsque, le fils et la mère réunis, les points de vue se rassembleront, il sera temps de parler.

«QUEL GÂCHIS QU'UN CŒUR CLOS»

On dit souvent, de façon facile, rapide, d'un roman – ou d'un auteur – qu'il est grand. Disons de celui d'Adam Haslett – né en 1970 aux Etats-Unis, deux fois finaliste du prix Pulitzer – qu'il grandit sous nos yeux, paraît se déployer, gagner en assurance et, autant que ses protagonistes, s'affirmer pour ce qu'il est : un cœur tendre (et «Quel gâchis

qu'un cœur clos», lit-on vers la fin). Non seulement l'ensemble est construit avec virtuosité (combien de temps, de bifurcations nécessaires pour trouver son chemin), mais on songe aussi, un peu bêtement : les images, la musique, les acteurs du film qui vient de se dérouler sous nos yeux, tout est bien, tout se tient. Aucun personnage secondaire n'est oublié, ni Vasel, ni Liz, ni Clare («cette grande femme à large carrure que Liz appelaît la Druide, terrestre, solide»). Haslett dirige le programme d'écriture créative du Hunter College de New York : il y a du savoir-faire mais il y a quelque chose en plus, quelque chose comme de la sincérité. ▶

ADAM HASLETT

DE MÈRES EN FILS

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Etienne Gomez. Christian Bourgois éditeur. 416 pp., 24 € (ebook : 17,99 €).

Yan Lianke, d'amour rouge

Un couple adulterin mène la révolution dans un village chinois des années 60

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Devant le temple des Cheng fument encore les papiers d'offrande et les bâtonnets d'encens à destination des ancêtres. Un cas criant de contre-révolution, de vénération réactionnaire. Pour Gao Tsé-Toung, Xia Rouge Mei et Cheng Qingping, impossible de laisser passer. Soit on coupe les doigts des coupables, soit on les fait défiler dans les rues avec un bonnet d'âne. Le maire Wang Zhenhai chez qui le trio se précipite rétorque qu'ils ont mieux à faire en ce début d'été : il faut irriguer. «*La vérité, c'est que la production va baisser si votre terre n'est pas irriguée, et si la production baisse, le peuple aura faim, et si le peuple a faim, il n'y aura personne pour suivre le Parti, personne pour faire la révolution.*» Production contre révolution, le dilemme est vite résolu pour Gao Tsé-Toung. C'est lui qui a amené dans ce petit village du Henan la révolution qui embrasait le pays dans ces années 60. Il ne compte pas laisser tomber. Au contraire, il a bien l'intention de détruire tout ce qui se met en travers, tout ce qui rappelle le féodalisme, l'impérialisme et même le révisionnisme soviétique. Il rêve ainsi de démolir le temple des Cheng (qui date quand même de l'époque Ming). Et ne doute pas d'avoir la peau du maire.

Possédé. Aussi dur que l'eau dresse le portrait d'un fanatique communiste, qui va rencontrer une âme sœur du même bois. Le deuxième roman de Yan Lianke, paru dans son pays en 2000, montre déjà un cynisme politique et une violence présente dans les suivants pour certains censurés dans son pays, *Bons baisers de Lénine* (2004) ou *Servir le peuple* (2005) traduits en français en 2009 et 2006 chez Philippe Picquier. La prose de l'écrivain chinois décrit avec une densité palpable la nature, l'environnement, les collines alentour. Des perles, ironiques parfois, scintillent çà et là, très imaginées : «*Le soleil dans les rues brillait comme sur du verre, brillait comme le cœur du révolutionnaire.*» Issu de famille modeste, son personnage a d'abord épousé et fait deux enfants à Guizhi, la fille (plutôt laide) du secrétaire de celle-lue rurale qui lui a promis de le nommer cadre à son retour de l'armée. Quand la démobilisation arrive au bout de quatre ans, le beau-père ne tient pas sa promesse, inquiet de ce gaillard inflammable. A 25 ans, Gao est obnubilé par la révolution culturelle et par les ongles de pieds

incarnats de Rouge Mei, mariée par ailleurs. «*J'étais peut-être moi aussi possédé. Possédé par la révolution. Possédé par Xia Rouge Mei. J'étais la proie de la double possession de l'amour et de la révolution.*» A eux deux, chevillés pour soulever les masses, ils vont réussir à bouleverser le long cours tranquille du village. Les gesticulations de Gao paraissent grotesques, et pourtant elles dégagent aussi une sincérité totale. L'homme sait parler, décanter la propagande du Parti pour l'adapter à la situation et n'a peur de rien. Les vers de Mao irriguent le roman, son adorateur les place tout à trac dans ses harangues aux villageois du bourg de la Colline des Cheng. La puissance charnelle du livre vient de l'osmose entre l'érotisme et la révolution. La première rencontre de Gao et Rouge Mei sur des rails de chemin de fer dégage une sensualité surexcitée soudainement par les chants déversés d'un haut-parleur. Plus loin, dans un autre passage, va se rejouer la même scène. «*J'ignore pourquoi il en était ainsi, pourquoi ces chants ardents et cette musique rouge avaient le pouvoir de rallumer le fluide de mon désir, de réveiller soudain mon machin comme on réveille un lion endormi tout à l'heure dans la tombe* [la grotte mortuaire dans laquelle ils se sont cachés, ndlr], *de le faire se dresser droit comme un pin, dur comme fer.*»

Au moment où le président Mao annonce au pays de nouvelles directives, le couple adulterin se pâme dans l'orgasme. Pour garder leur adultery clandestin, Gao va même creuser un tunnel de plus de cinq cents mètres entre sa maison et celle de sa maîtresse.

L'énigme de cet amour. Quand débute *Aussi dur que l'eau*, l'exécution de Gao Tsé-Toung et de Xia Rouge Mei est imminente. L'incipit donne déjà une idée de la splendeur de l'épopée qui l'a précédée et que va vivre le lecteur. «*Quand je serai mort, au calme, je reconsidererai ma vie, mes propos, mes démarches et ma marche, ainsi que l'énigme de cet amour de crotte de bique, de caca de chien. Là-bas, ce sera un doux pays, la destination idéale pour la réflexion. La réflexion, là-bas, aura la beauté légère des chatons de saule soulevés par le vent.*» ▶

YAN LIANKE
AUSSI DUR QUE L'EAU
Traduit du chinois par Pierre-Mong Lim. Philippe Picquier, 592 pp., 24 €.

LIVRES / POCHES

Guinée écartelée Le destin de survivants. par Bilguissa Diallo

Par **BALLA FOFANA**

Avec *Transhumances*, l'entrepreneure et écrivaine Bilguissa Diallo livre un roman dense dans lequel l'intime, le politique, l'exil et l'histoire entrent en collision. Le pitch: cinq Guinéens pleins d'espoirs et promis à un bel avenir se rendent à une manifestation contre l'autocrate Moussa Dadis Camara qui s'est maintenu avec féroce à la tête du pays après son coup d'Etat de 2008. Las de ces abus de pouvoir, la jeunesse révoltée et idéaliste, soutenue par les partis d'opposition, se retrouve dans la rue pour manifester en faveur de la démocratie. Le 28 septembre 2009, la foule se dirige vers le stade à Conakry. Cette révolte va être réprimée par des militaires sanguinaires qui vont se concurrencer dans les pires des atrocités. Employé d'une ONG qui lutte pour les droits humains, Adama Sow incarne – dans la pureté de son combat – l'âme de la protestation, perçue comme un mal nécessaire pour que le pays puisse enfin aller de l'avant. En un battement de cils le train de ses illusions déraille. Sous le chant des rafales, leur ami Sadou s'effondre mort dans une flaque de sang. Lamine, un ami de la bande, réussit à se jouer in extremis d'un homme qui voulait lui faire la peau. Planquée dans un placard, Awa voit un autre assaillant au visage balafré tirer sur le pantalon de Dalanda – son amie intime et l'amoureuse d'Adama – pour la posséder. Son viol met en lumière les spécificités de la répression qui s'est alors abattue sur les femmes. Dans la réalité – matière du roman de Bilguissa Diallo –, on dénombra plus d'une centaine de viols et de morts, et plus de mille blessés.

Le traumatisme de l'épisode du stade est à la fois collectif et individuel. Le livre tisse la toile d'une société guinéenne aux abois, perdue dans le dédale des identités meurtries. Les Peuls, ethnie historiquement pastorale et nomade sédentarisée en Guinée, sont devenus un groupe majoritaire progressivement perçu comme une sorte d'ennemi intérieur: «*Un Etat dans l'Etat. Il y a les Peuls, et il y a les autres*». Loin de cette vision complotiste mettant en avant un péril *pular*, la transhumance s'impose pour la majorité des personnages. Dalanda, abusée physiquement et comme hors de son corps, tente un retour à la source au village, mais rien n'y fait. Pour elle, ce sera la vengeance ou rien. Puisqu'elle est morte de l'intérieur, elle mourra en martyr. Awa essaie de se reconstruire à Paris en épousant un cousin d'Adama et en tentant de tout recommencer loin des siens. Sauf que c'est plus compliqué dans l'intimité, avec un mari issu de la diaspora. Adama, lui, fuit la Guinée en catastrophe pour rester en vie. Il a été identifié comme une cible à abattre. Il opte pour une migration au sein du même continent: ce sera Dakar.

A travers cette œuvre polyphonique, Bilguissa Diallo réussit à insuffler une épaisseur à des êtres en lambeaux, ébranlés par la violence du pouvoir. Son texte aborde également les questions universelles posées par l'expérience du déracinement. Qu'est-ce que ça fait d'être étranger à soi, au sol d'accueil, au territoire qui nous a vus naître et grandir? ◀

BILGUSSA DIALLO *TRANSHUMANCES*
Elyzad, 297 pp., 21,50 €.

LAUREN MALKA
MANGEUSES. HISTOIRE DE CELLES QUI DÉVORENT,
SAVOURENT OU SE PRIVENT À L'EXCÈS
Points, 272 pp., 8,70 €.



«Dans la mythologie, la littérature, le cinéma, les hommes mangent, dévorent, gloutonnent. Ils musclent leur fraternité autour de grandes bouffes, de banquets. Les femmes ? Elles ne mangent pas. Aucun roman ni aucun film célèbres ne les réunissent autour de tablées.»

Ivan Péault fait une étude de supermarché Nouvelles du bonheur moderne

Par **CLAIREE DEVARIEUX**



ÉMILE LOERAUX, HANS LUCAS

Dans les supermarchés, le passage à la caisse est inéluctable. Comment y échapper une fois le chariot rempli ? Avec son recueil de nouvelles, *Happiness manager*, Ivan Péault prend le problème (et d'autres) à bras-le-corps. Il s'agit chez lui d'un principe: il va jusqu'au bout de ses idées. Ses personnages aussi. Le narrateur de «*Ma vie au supermarché*» a un plan. Il était chez lui, s'apprêtait à jeter les prospectus qui encombraient sa boîte aux lettres, quand il est resté en arrêt devant une famille photographiée en train de prendre son petit déjeuner. Une simple et pure proposition de bonheur, à la portée de tous. Il s'est vu à leur place. Et il a pris une décision. «*Ma femme me reprochait assez d'être négatif – ce en quoi elle avait parfaitement raison. J'allais faire mien un vieux slogan de Carrefour. Je positive, telle serait désormais ma devise.*»

«Figure mythique». Une fois chez Leclerc (on se rend à Monoprix dans une autre histoire), ce père attentif, ce mari aimant invite les siens à se servir. Nulle inquiétude ne doit les restreindre, puisqu'ils échapperont aux caisses, ils ne sortiront pas d'ici: ils sont chez eux, ils s'installent. De fil en aiguille,

cela devient très confortable. La tente qu'ils ont choisie est grande, trouver des flûtes pour le champagne n'était pas difficile, les enfants vont et viennent, avec des jeux pour le plus jeune, un petit réfrigérateur pour l'aînée, des coussins, des choses agréables. Les bons produits n'ont pas manqué quand il a été l'heure de se sustenter. Enfin, les effluves du barbecue attirent les amateurs, et c'est la fête. Une solution différente apparaît au détour de «*Courir sous l'orage*». Le narrateur (le «je» de chaque nouvelle est celui d'*«un quadragénaire poitevin»*, ce qu'est l'auteur) cauchemarde: la nuit, *«un oiseau monstrueux»* le poursuit dans les rues de Poitiers. Or, *«c'est une figure mythique de la culture amérindienne, un dieu qui prend l'apparence*

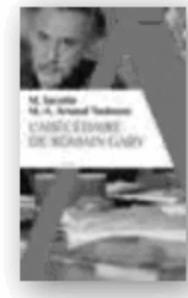
«J'allais faire mien un vieux slogan de Carrefour. Je “positive”, telle serait désormais ma devise.»

*d'un oiseau géant. Chez les Lakotas, en révers suffit à devenir un sorcier un peu à part, un heyoka.» En quoi cela consiste-t-il, demande notre homme à sa collègue Sahra (histoire-géo, lui-même étant chargé des cours d'éducation civique)? *«Il suffit que tu fasses l'exact opposé de ce que tu fais d'habitude.»* Il commence donc par le dessert à la cantine et mange sa viande à la petite cuiller, met une bonne note au cancre et un zéro à la copie sans faute, conduit à gauche et s'installe comme thérapeute. Quant à l'affaire qui nous occupe, voici: *«– Quatre-vingt-douze euros, m'annonça la caissière. – J'accepte votre offre.»* Lassé de végéter du côté des perdants, l'homme de «Virage à droite» renonce méthodiquement aux comportements, raisonnements et propos qui faisaient de lui un homme de gauche, un homme qui voulait changer le monde. Il aura du mal à convaincre sa femme. Avec les enfants, il n'est pas trop tard, même si, lâché dans le centre commercial, l'aînée se force à choisir un grille-pain français pour, croit-elle, faire plaisir à son père. Elle n'a besoin de rien. Parviendra-t-il à réintégrer sa famille dans la société de consommation ? *Happiness manager* arbore cette dédicace vigoureuse: *«Pour mes convictions de gauche. Qu'elles reposent en paix.»**

«Fin du monde dans la joie». Un chômeur devient une entreprise en soi, de plus en plus de gens investissent (*«Un homme à vendre»*), le réchauffement climatique sévit, arbres et plantes crèvent et leur agonie est bruyante (*«le Dernier Cri»*), mais la femme de l'auteur intervient pour que la nouvelle soit moins sinistre (*«Une fin du monde dans la joie»*), les pompes funèbres font appel à l'intelligence artificielle (*«Résurrection»*). Quant à la nouvelle-titre, elle montre que se soucier du bien-être des salariés dans l'entreprise est avantageux, mais peut engendrer de la jalouse. Ivan Péault fait le malin avec une cocasserie impassible. Son inventivité ne connaît pas de baisse de régime. Le plus inquiétant, chez lui, c'est cette manie de se poser dans tous les endroits qui voient s'émettre notre pain quotidien. ◀

IVAN PÉAULT
HAPPINESS MANAGER
L'Arbre vengeur, 284 pp., 18 €.

M. SACOTTE
M.-A. ARNAUD TOULOUSE
L'ABÉCÉDAIRE
DE ROMAIN GARY
Alpha, 312 pp., 9 €.



«Destin
“Il n'y a pas de destin. Il n'y a pas de M. Destin, avec gants, canne et haut-de-forme. Il y a des hommes et des femmes qui souffrent en pagaille, pêle-mêle, en vrac, au petit bonheur la chance.” 1974, *La nuit sera calme*»

ROMANS

CATHERINE VIGOURT
UNE PARCELLE DU MONDE
Gallimard, 226 pp., 20,50 €.



Six journées dans la vie de Claude Monet. Janvier 1893, il a 52 ans, il est installé à Giverny (Eure) depuis dix ans avec ses deux fils et les six enfants de sa seconde femme. Il en aura bientôt fini avec la cathédrale de Rouen. Il organise son jardin et rejoint en barque ses «peupliers mauves». Juillet 1926 : le vieux peintre est encore dans son atelier, quand les panneaux des *Nymphéas* rejoindront l'Orangerie, il sera mort. Entre ces deux dates, la romancière tutoie Monet en accompagnant son travail, les toiles qu'il jette au feu, sa course avec le temps et la peur de la cécité. Elle fait vivre toute la maisonnée, l'organisation domestique au service du maître, le soin apporté aux repas. On voyage à Londres et à Venise, on assiste aux visites de Matisse et de Marquet, l'amitié de Clemenceau ne fait pas défaut. La documentation est précise, l'autrice lui donne vie avec beaucoup de force et d'empathie. **CL.D.**

tice. Ses rencontres avec Artorius Wesley, un juge bienveillant, Muskaan, une jeune indienne en quête de liberté, Adélaïde, une psychologue et Joyce, une dessinatrice des âmes, vont peu à peu l'aider à se construire autrement et à comprendre que ce que sa mère lui cache n'est pas forcément mensonge mais dessine aussi une fiction qu'on peut «sacraliser en fondations». Le silence du personnage est comme un moteur de narration et c'est une langue pleine de retenue qui en épousant le mutisme du héros, traduit l'indicible. Ce roman introspectif et onirique à la construction singulière explore les complexités de la parole, le pouvoir du silence et la force de vie que l'on peut trouver chez les autres. **N.A.**

NOUVELLES

JACK LONDON
L'ÉTRANGE EXPÉRIENCE
D'UN MISOGYNE
Traduit de l'américain par
Antoine Lafarge, Arfuyen,
144 pp., 15 €.

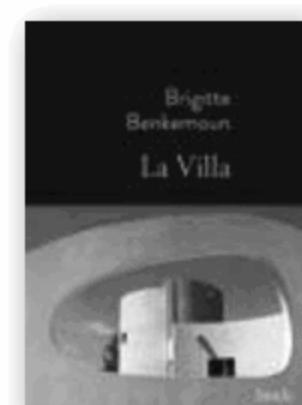


On connaît ses romans, *l'Appel de la forêt* ou *Croc-Blanc*, Jack London aimait aussi pratiquer la nouvelle avec pas moins de seize recueils parus de son vivant, lui qui mourut à 40 ans en 1916. *L'Étrange expérience d'un misogyne* en regroupe cinq pour la première fois traduites en français, écrites entre 1897 et 1898, quand l'écrivain américain avait une vingtaine d'années. On y repère à la première, «O'Haru», un goût pour l'épique et un sens de la dramaturgie. Les deux suivantes, «le Petit jeu du Mahatma» et «l'Étrange expérience d'un misogyne», jouent avec le fantastique voire la dystopie tout en restant très XIX^e siècle. La première imagine deux amis échanger leur personnalité par transfert; la deuxième, la disparition à minuit de toutes les femmes et femelles. Cette évaporation

soudaine d'une bonne moitié de l'humanité ravit d'abord le narrateur, célibataire endurci et séducteur trentenaire, surnommé «le misogynie» par ses amis. Il change d'avis rapidement : confusion, alcoolisme, anarchie et massacres. «Il n'y a plus d'avenir... Car la femme n'est plus...», dit son ami Georges. Les deux dernières paraissent plus classiques, on y voit un intérêt prononcé pour le rêve, le voyage et les femmes; qui sont loin ici d'être des potiches. **F.RI**

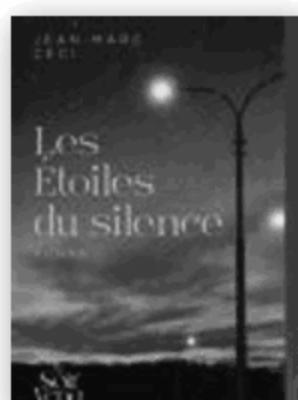
RÉCIT

BRIGITTE BENKEMOUN
LA VILLA
Stock, 204 pp., 19,50 €.



C'est un projet conjugal, celui de ses parents, que Brigitte Benkemoun a décidé de muer en légende patrimoniale. Ce projet est une maison futuriste typique de ces années 70 où les notables croyaient au progrès, adoraient les meubles modernes – les tables Knoll, les lampes Pipistrello ou les chaises Le Corbusier – et détestaient le rustique. Rapatrié d'Algérie après la guerre d'indépendance, le couple Benkemoun avait échoué à Arles avec ses enfants et s'était mis en tête de faire bâtir une maison qui ne ressemble à aucune autre. Pierre Benkemoun n'était pas richissime mais il avait su faire prospérer son activité d'huissier. Il avait fait appel à l'architecte Emile Sala et ensemble ils avaient rempli un «cahier de renseignements» avec leurs habitudes et manies, histoire de bâtir la maison idéale. Résultat : «plus de 500m² habitables, des volumes insensés de béton incurvé, une gigantesque cheminée en tuile de métal...», une sorte de paquebot, une œuvre d'art classée, dont Brigitte Benkemoun va hériter à la mort de ses parents. Un sublime cadeau autant qu'un terrible poids. Ce livre chargé d'émotion et d'humour retrace les racines de ce projet

JEAN-MARC CECI
LES ÉTOILES DU SILENCE
Le Soir venu, 227 pp., 17,95 €.



Peih un adolescent mutique par choix, rôvasse sur les toits en observant les étoiles, loin du vacarme du monde. Hanté depuis l'enfance par une douleur dont il ignore la cause, il adopte des comportements provocateurs qui l'amènent fréquemment devant la jus-

ROGER VAILLAND
COMMENT TRAVAILLE
PIERRE SOULAGES
Préface d'Alfred
Pacquement. La petite
collection des éditions du
Sonneur, 48 pp., 6,50 €.



«Soulages n'a jamais d'intention quand il commence une toile. Il crée une situation avec une toile et quelques couleurs, toujours un très petit nombre de couleurs. Ou, si l'on veut, il se donne des chances, il ouvre une porte à la chance.»

fou mais il est aussi une déclaration d'amour d'une fille à son père. **A.S.**

REVUE

ORNICAR ? MENTIR
N°60, 2025, Navarin éditeur,
208 pp., 18 €.



Le thème de la 60^e livraison de la *Revue du champ freudien* ne peut que susciter l'intérêt aujourd'hui, quand le mensonge, le faux, les *fake news* sont devenus un sport olympique. Les contributions s'affrontent ici à partir de l'écriture et de la psychanalyse. «Parce qu'aussi, la vérité est semblant, qui mieux que des écrivains, à la tâche d'éprouver le réel de la lettre, pouvaient, à partir de la littérature tenter de serrer au plus près l'enjeu de mentir?», écrit Deborah Gutermann-Jacquet en liminaire. «Vous racontez des craques?», demande-t-elle ensuite à Pierre Michon. Côté écritures, on lira entre autres Olga Medvedkova, Eric Vuillard, Gwennaëlle Aubry, Eric Marty ou Catherine Millet. Côté psychanalyse, Philippe Hellebois dit : «Parler, c'est mentir au regard du réel puisque les mots ne peuvent que le manquer [...]». *Ornicar?* inaugure aussi une rubrique «Avec Lacan», consacrée aux références qu'il a déployées dans ses séminaires et ses écrits. **F.RI**

ESSAI

DANILO MARTUCCELLI
L'ESPRIT DE LA
MODERNITÉ. HISTOIRE,
INVENTAIRE, ACTUALITÉ
Puf, 384 pp., 23,90 €.

La notion de modernité est un peu comme la goutte de mercure, qui échappe dès qu'on veut la saisir. De plus, comprimée ou expansée par les post-modernes, les anti-modernes, les hyper-modernes et autres, on ne sait pas très bien où la situer. Aussi faut-il saluer la vaste entre-



prise dans laquelle invite à se lancer Daniilo Martuccelli, chercheur à l'Universidad Diego Portales (Chili), professeur de sociologie à l'Université Paris Cité, qui de la modernité propose de faire l'histoire ou l'inventaire, et d'en montrer l'aptitude à affronter les défis du temps présent. Etre moderne, suppose qu'on s'inscrive dans des lignes de fracture, de déséquilibres, des renversements : de fait, du XVI^e au XVIII^e siècle, elle n'a cessé de «croiser le fer» avec l'Un, l'Unité, la Totalité, les a somme toute «déboulonnés» et a fini par provoquer

Paysages avec traces

Aurore Fattier - Arthur Verret | Épisode 2: Normandie

21.06. - 23.06.2025

COMÉDIE DE CAEN

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi, c'est poésie, avec un recueil entre le Québec et la France : *Notre-Dame de tous les peintres* de Dominique Fortier (les Editions du passage). Mardi, c'est SF et on plonge au centre de la Terre dans *le Monde et vice-versa* de James Morrow (traduit de l'anglais par Sara Doke, Au diable Vauvert). Mercredi, un chien se perd à Belle-Ile-en-Mer dans le roman d'Olivia Elkaim *Frimousse a disparu* (illustrations de Baptiste Puaud, éditions Robert Laffont Jeunesse). Jeudi polar : *Cargo Blues* d'Audrey Sabardeil (le Bruit du monde).

LIVRES /

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Claire Griois et les trépidations de l'absence

Par **BASTIEN ELIE** Directeur d'association

Les livres ont mille façons de parvenir jusqu'à nous. Parfois, nous l'avons tous vécu, cela se fait par la grâce d'un ami. Un ami qui parle sur une intuition : «*Lis ça, cela te changera de tout ce que tu lis habituellement, ça va te plaire et, tu verras, il y a là une voix qui porte.*» Et mon ami avait raison. De quoi s'agit-il ? Que nous dit cette voix ? Sur une île grecque, une femme erre au gré de l'évocation de l'aimé trépassé. Temps aboli, fiction personnelle établie, douleur inextinguible. Entre ciel et mer, elle vagabonde pour rester debout. Dans un théâtre éblouissant traversé par un déluge, son exposition est totale.

Face au meurtre et à la disparition de l'aimé, l'invoquer encore, s'en repaître encore, l'aimer encore. En crever encore. Et assigner les meurtriers. Inspirateurs, commanditaires, fiefs exécutants. Les désigner, en tirer les conséquences. Entrer en rage comme d'autres entrent en clandestinité, par refus du renoncement. Sans espoir d'y réussir, s'évertuer à leur faire rendre gorge par la célébration hors de contrôle de ce qui a été, lumineux, qu'ils ont détruit. Il ne s'agit ni d'un deuil, ni d'une reconstruction. Juste d'un barrage, mais un barrage florissant. «... c'est peut-être celle-là, la plus

belle lutte du siècle, quand les corps endormis, immobiles et collés, font bloc contre l'ennui, font bloc contre la nuit qui s'écrase sur les toits...» Refuser, ici, c'est vivre.

Dans ces pages, une seule et même longue phrase. Tout est affaire de rythme. Flux et reflux, mouvements et marées. On est plongé dans le souffle de cette femme. Ce rythme, il ressemble à une pulsation, une pulsation dans un brasier. Lente et basse. Douce et battante. Elle va et vient. Monte et se replie, monte plus haut. Crépite. Se fait lancinante.

Le Cœur quand il explose est un autodafé. Une cérémonie du feu, sous un ciel noir immensément bleu. Son héroïne espérait sans doute s'y consumer. Elle s'y transmute. Elle s'y crée, pas à pas, la possibilité d'un retour, d'une suite. D'un avenir par voie de larmes et de mémoire.

A 28 ans, Claire Griois, scénariste et réalisatrice, signe un premier roman qui allie l'intime à l'époque et nous offre une perception, un sentiment de l'essentiel. Première publication d'une nouvelle maison d'édition (Quartier libre), elle en donne le ton. C'est une littérature de la poésie par la cadence, du style par le vif, de l'accusation par le cri. A défaut d'obtenir justice, faire du beau et, en son sein, chercher

l'éternelle chaleur. Pour cela, embrasser une forme de possession, celle du manque et de ses trépidations. Puis, accepter d'aller dans la fournaise. La parcourir, l'habiter un temps. Peu à peu, s'en extraire. La quitter. Voici un livre sorti du soleil, ou plutôt de ses lombes bleus. ▶

CLAIRE GRIOIS

LE CŒUR QUAND IL EXPLOSE
Quartier libre
96 pp., 12,90 € (ebook : 8,99 €).



ANNELOCQUEEN VOZIMAGE

Place à la poésie

La 42^e édition du Marché de la poésie se déroule jusqu'à dimanche place Saint-Sulpice à Paris. La poésie palestinienne est l'invitée d'honneur cette année (lire *Libération* du 19 juin). Samedi, Anas Alaili, Asmaa Azaizeh, Hend Jouda et Marwan Makhoul seront présents pour une rencontre informelle à 15 h 45. Un hommage à Jacques Roubaud a lieu dimanche à 18 heures, mené par Camille Bloomfield, Jean-François Puff, Frédéric Forte, Jacques Jouet et Hervé Le Tellier.

Prix de saison

Catherine Dufour (*les Champs de la Lune*, Robert Laffont «Ailleurs et demain») a le Prix Yves et Ada Rémy des littératures de l'imaginaire, Marina Touilliez (*Parias*, l'Echappée) celui du livre d'histoire contemporaine et Franck Fischbach (*Faire ensemble*, Seuil) le prix PhiloMonaco. Clémentine Vidal-Naquet (*Noces de cendres*, la Découverte) reçoit le prix Pierre Lafue et Maïa Hruska (*Dix Versions de Kafka*, Grasset) le prix François Billedoux.

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 13 au 19 juin)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (2)	Clamser à Tataouine	Raphaël Quenard	Flammarion	14/05/2025	100
2 (1)	Mon vrai nom est Elisabeth	Adèle Yon	Editions du sous-sol	06/02/2025	93
3 (3)	L'Heure des prédateurs	Giuliano da Empoli	Gallimard	03/04/2025	74
4 (9)	Un Historien à Gaza	Jean-Pierre Filiu	Les Arènes	28/05/2025	62
5 (32)	Sous les eaux d'Avalon	Michael Connelly	Calmann-Lévy	11/06/2025	46
6 (4)	Un perdant magnifique	Florence Seyvos	Editions de l'Olivier	03/01/2025	45
7 (0)	The Empyrean t.3	Rebecca Yarros	Hugo Roman	18/06/2025	44
8 (8)	A Retardement	Franck Thilliez	Fleuve Editions	02/05/2025	43
9 (13)	Les Heures fragiles	Virginie Grimaldi	Flammarion	07/05/2025	40
10 (11)	Les Gorilles du général t.1	Dorison et Telo	Casterman	28/05/2025	40

Raphaël Quenard et Adèle Yon tiennent le haut de l'affiche façon deux salles deux ambiances (peu ou prou 50 000 exemplaires chacun au compteur), mais que se passe-t-il plus bas, dans l'ombre, les coulisses du pouvoir ? Qui tire les ficelles, que sait-on vraiment ? Le classement témoigne cette semaine d'une préoccupation pour le sprint du monde et d'une volonté d'être mieux renseigné. On y parle espionnage, diplomatie, secrets, mensonges, manigances et arrangements. Le flegmatique Giuliano da Empoli (3^e)

a-t-il des agents secrets dans son entourage ? «*Il y en a, oui*», disait-il en avril à *Libération*. Comment l'historien Jean-Pierre Filiu (4^e) a-t-il réussi à se rendre à Gaza, là où aucun journaliste n'est autorisé ? (*La réponse dans notre portrait page 48*.) Michael Connelly s'attaque à une nouvelle affaire (5^e) et Franck Thilliez (8^e) se maintient. Dans un autre registre, Florence Seyvos vit une deuxième vie avec *Un perdant magnifique* (6^e), sauf que là pas de mystère : le prix du Livre Inter l'a rappelée fissa à la table des puissants. **T.St.**

Source: Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 359 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 92 227 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de *Mon vrai nom est Elisabeth* représentent 93% de *Clamser à Tataouine*.

Rendez-vous

Samedi, Adèle Yon signe *Mon vrai nom est Elisabeth* (éditions du Sous-Sol) à 11h45 au festival du livre de Montmorillon. Lundi, Valérie Rouzeau (*la Petite Dame, Table Ronde*) est à la Maison de la Poésie (157, rue Saint-Martin, 75003), à 19 heures. Mardi, dialogue entre Sally Rooney (*Intermezzo*, traduit de l'anglais par Laetitia Devaux, Gallimard) et Salomé Saqué (*Résister*, Payot) au théâtre de la Concorde (1, avenue Gabriel, 75008) à 19h30 (réservation obligatoire).

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Anne Carson, la preuve par Deneuve

Par MATHIEU LINDON

«E ssai sur ce qui occupe le plus mon esprit» est un des textes des *Hommes à leurs heures perdues*, recueil de 2000 de la poétesse canadienne Anne Carson née en 1950 et par ailleurs enseignante en grec ancien – quoique pas «par ailleurs» du tout puisque ce livre, comme souvent dans son œuvre, mêle poésie, essai, autobiographie, Grèce antique et monde moderne. Voici en tout cas les premières lignes de ce qui occupe le plus l'esprit d'Anne Carson : «L'erreur./Et ses émotions./Au bord de l'erreur il y a la peur./En pleine erreur, l'état de folie et de défaite./Prendre conscience d'une erreur suscite honte et remords./Mais est-ce bien sûr?» Car «l'erreur est précieuse». C'est une erreur de confondre trois et quatre comme fit un poète de l'Antiquité grecque et comme fait après lui mais à sa façon Anne Carson, et justement «faire de la poésie signifie s'engager dans l'erreur, / dans la création volontaire de l'erreur, / la rupture et l'altération délibérée que crée l'erreur, / d'où surgira peut-être / l'inattendu». «Et je suis mal à l'aise avec quiconque affirme savoir exactement/ce qu'un poète veut dire.» Plutôt que de s'y risquer, on peut décrire les *Hommes à leurs heures perdues* comme un livre sur la guerre et le temps, les sons et le toucher, la saleté et l'horreur, les mots et les biffures, Anne Carson et Catherine Deneuve.

«Hommes de la télé». Il s'ouvre sur une espèce de comparaison entre Thucydide et Virginia Woolf concernant «le temps ordinaire», comprend le texte «Thucydide en conversation avec Virginia Woolf sur le plateau de la Guerre du Péloponnèse» et s'achève avec Anne Carson lisant, à la mort de sa propre mère, le *Journal* de l'autrice de *Mrs Dalloway* en étant surprise de son effet : «pourquoi ces pages sont-elles réconfortantes ? après tout, elles l'ont conduite jusqu'à la rivière Ouse [dans laquelle Virginia Woolf se suicida par noyade en 1941, ndlr]. Il n'empêche qu'un plaisir intense se dégage de chaque phrase.» Anne Carson commente alors Virginia Woolf : «Méditant sur la mort de son père, elle conclut que mettre ce genre de choc en mots et en ordre est "le plaisir le plus intense" qu'elle connaît.» Qu'est-ce que ce «plateau de la Guerre du Péloponnèse» qui accueille

Woolf et Thucydide ? Un texte d'«Hommes de la télé» qui regroupe plusieurs célébrités sur lesquels l'audiovisuel tourne des documentaires. Tolstoï, Lazare et Anna Akhmatova (des pages sur Artaud et Sappho sont déjà parues, ici retraduites, dans *Verre, Ironie et Dieu*, réédité chez Corti en 2023).

«Œuf poché». L'ironie est chez Anne Carson une manière d'écrire. «*Je lisais une biographie de George Eliot. / Après avoir épousé Cross/elle contracta une laryngite/ et trois pages plus tard elle gisait dans la tombe.*» Un texte s'intitule «L'ironie ne suffit pas : essai sur ma vie en tant que Catherine Deneuve (2^e version)». Deneuve «expose les tenants et aboutissants de la réforme monétaire athénienne», Anne Carson étant ironique à propos de sa propre érudition devant de fait poétique. «*La victime d'une situation ironique est, par définition, innocente.*» L'ironie n'est pas forcément rieuse et de grands noms de l'Antiquité l'ont goûte jusqu'à la lie, ainsi que le constate Deneuve. «*Socrate se montre ironique sur deux points. Sa beauté (qu'il dit laideur) et son savoir (qu'il dit ignorance). Pour Sappho, l'ironie est un verbe. Qui l'installe dans un rapport particulier avec sa propre vie.*» Et celle des autres puisque Sappho réapparaît dans le plus long texte du recueil, «Saleté et désir : essai sur la phénoménologie de l'impureté féminine dans l'Antiquité». Anne Carson détermine ce que les Anciens appellent saleté. Elle propose cette définition, «*matière qui n'est pas à sa place*», comme ce serait le destin de la femme qui toujours «*bouscule les limites*».

«*L'œuf poché dans votre assiette du petit déjeuner n'est pas sale ; mais l'œuf poché sur le sol de la salle de lecture du British Museum l'est.*» Anne Carson décrit comme tout cela se concrétise dans la cérémonie du mariage (avec la question du voile dès cette époque), et Sappho dans un poème a cependant le pouvoir «*de rabattre le sens du rituel sur elle-même avec une ironie aussi perçante qu'un trait de lumière. Le résultat est de l'ordre de ce que James Joyce appelait l'"infrahumain" : la mariée est dévoilée mais la poétesse se rend transparente.*» Cette transparence est une force en mouvement. Retour à ce qui, sauf erreur, occupe le plus l'esprit d'Anne Carson : «*La faim est toujours vécue comme une erreur.*» ◆

«Et je suis mal à l'aise avec quiconque affirme savoir exactement/ce qu'un poète veut dire.»

ANNE CARSON

LES HOMMES À LEURS HEURES PERDUES
Traduit de l'anglais (Canada) par Fabienne Durand-Bogaert. L'Arche, «Des écrits pour la parole», 174 pp., 19 €.

Libération

HORS-SÉRIE POLAR



EN KIOSQUE
TOUT L'ÉTÉ

UN JEUDI SUR DEUX, RETROUVEZ
NOTRE NEWSLETTER LIBÉ POLAR
ET TOUTE L'ACTUALITÉ
DU ROMAN NOIR VUE PAR LES
JOURNALISTES DE «LIBÉRATION»

POUR VOUS INSCRIRE,
FLASHEZ CE QR CODE



OU RENDEZ-VOUS SUR
OFFRE.LIBERATION.FR/LIBEPOLAR/



D'après l'autrice Alessandra Pierini, le plat a des racines pastorales très anciennes qui remonteraient au Moyen Age.

Par
MARIE-ÈVE LACASSE
 Photo
MARTINA GIAMMARRA

Une folie s'est emparée des trattorias parisiennes: tout le monde veut manger des cacio e pepe, ces pâtes romaines au poivre et au pecorino romano. Ce plat est devenu une telle passion française que début juin, François-Régis Gaudry a organisé, pour son émission *Très très bon*, une «battle» entre les chefs Marco Viganò (resto Piero TT, Paris VII^e) et Michele Farnese (Dilia, Paris XX^e) pour déterminer qui fait le meilleur de la capitale. Dans toute la ville, les chefs s'en donnent à cœur joie: parmi les plus délicieux, Giovanni Passerini (Paris XII^e) et Lorenzo Sciacbica chez Pastore (Paris IX^e) atteignent des sommets.

Mais pourquoi diable manger des pâtes au resto? Parce que réussir un cacio e pepe chez soi relève de l'exploit, tant la difficulté technique du plat est insoupçonnable. Désespérée de rater cette sauce de l'enfer, on a fait appel à nos proches pour obtenir leurs conseils, mais rien n'y a fait. Et notre solitude semble partagée car, sur Instagram, l'hyperactif chef Simone Zanoni a cumulé plus de 66000 j'aime pour sa recette inratable. Les indétrônnables mamies italiennes du Net, comme Silvana la nonna toscana, proposent

Le cacio e pepe pèse de tout son poivre

En quelques années, ces pâtes romaines à base de pecorino romano et de poivre sont devenues l'indispensable des trattorias parisiennes. Mais réussir ce plat en apparence simple nécessite un vrai tour de main et quelques secrets de chefs.

une version de haut vol avec des pâtes faites maison, tout comme le chef Andrea Giuseppe, qui a révélé un drôle de tour de main pour enrober parfaitement ses pâtes de poivre et de fromage.

STRUCTURE CHIMIQUE

Le cacio e pepe est un tel mystère que de nombreux scientifiques se sont penchés sur sa composition, comme Dario Bressanini, chimiste et vulgarisateur scientifique italien. Depuis 2010, ce chercheur s'intéresse à la structure chimique du pecorino romano et à la façon dont ce fromage arrive à emprisonner la graisse et l'eau. Il a publié en 2013, sur son

blog, un résumé vulgarisé de ses recherches (en italien) et est arrivé à développer, en 2024, une solution de sauce «scientifiquement parfaite» reprise par plusieurs sites gastronomiques comme Gambero Rosso.

D'autres chercheurs de l'institut Max-Planck, en Allemagne, ont publié en avril dans la très sérieuse revue *Physics of Fluids* une étude sur le cacio e pepe, s'intéressant aux raisons de sa difficulté d'exécution. Ils en arrivent à la même conclusion que nous: «L'état homogène obtenu par mélange ou agitation est métabolable et évolue naturellement vers un état thermodynamiquement stable caractérisé par la formation de gouttelettes huileuses, ce qui

se traduit souvent par une consistance indésirable.» Tout pareil.

«On pourrait penser que c'est un jeu d'enfant. Un coup de fouet avec l'eau des pâtes et le fromage finement râpé, ajouter du poivre, et le tour est joué. Mais le tour n'est pas du tout joué, confirme Fabrizio Ferrara de l'Osteria Ferrara dans le XI^e arrondissement de Paris. On a une explosion de demandes pour ce plat mais, pour être honnête, nous, on ne le fait pas très souvent, car ce n'est pas facile à faire. D'abord, c'est romain, et ici à l'Osteria, on fait plutôt des plats siciliens repensés de façon contemporaine... mais je veux bien vous montrer.»

«LIAISON CRÉMEUSE»

On suit le chef de 48 ans dans sa petite cuisine, où la leçon commence par la base : les pâtes. «Il faut une pâte avec suffisamment de mâche et qui libère de l'amidon. On peut utiliser des spaghettinis, qui sont des spaghettis un peu plus gros, mais aussi des fusilloni. Les picis et les tonnarellis sont bien.» On a débusqué ces gros spaghettis dans quelques épiceries fines – Honorati (XIX^e), les Saveurs d'Italie (XIX^e), Dilietta (XX^e) et chez Eataly Marais (IV^e). «S'il faut choisir une marque, Mancini les produit avec son propre blé, dans les Marches. Ses pâtes sont millésimées! Le goût n'est pas le même année après année.»

Au-dessus des pianos de l'Osteria Ferrara flotte une délicate odeur de bouillon. Juste à

FOOD/

côté de la marmite d'eau frémisante et salée qui servira à cuire nos *pasta al dente*, Fabrizio Ferrara fait des jus avec de la viande, des os et des légumes. Le chef en profite pour râper du fromage. «C'est important d'utiliser un *pecorino romano* [un fromage à pâte pressée cuite de lait entier de brebis fait dans le Latium, contrairement au parmesan reggiano qui est produit avec du lait de vache en Emilie-Romagne, ndlr] qui soit un peu vieux, pour qu'il ait plus de goût, et qu'il s'effrite facilement. Bon, moi j'ajoute aussi du *pecorino sicilien au poivre*, parce qu'il apporte un côté piquant et qu'il est plus long en bouche.» Va pour la touche du chef.

Le troisième ingrédient, le poivre, mérite lui aussi d'être choisi avec amour. «J'utilise du poivre noir de Sarawak, qui a un joli bouquet aromatique et qui laisse davantage exhumer les arômes chauds, floraux. Il faut trouver le juste équilibre.» Le chef en écrase une petite poignée glissée dans une feuille de papier cuisson avec un presse-ail en métal avant de faire chauffer les grains à blanc à la poêle. Dans un cul-de-poule, hors du feu donc, Fabrizio Ferrara verse une louche d'eau de cuisson dans le fromage râpé puis fouette le mélange avec vigueur, en ajoutant l'eau au fur et à mesure par petites louches. «De cette manière, on crée une liaison crémeuse. Mais pour y arriver, l'eau ne doit pas être trop chaude, il faut y aller quasiment au compte-goutte.»

Alors que les pâtes sont encore sous-cuites, Fabrizio Ferrara les verse dans la poêle qui contient les grains de poivre et ajoute petit à petit la crème, qui va alors se détendre doucement. Il touille les pâtes avec une pince, toujours hors du feu ou quasi, «pour ne pas que le fromage file. Tout est une question de température. Il ne faut pas dépasser les 55-60 °C». Au bout de quelques minutes, les pâtes sont parfaitement *al dente*. Il verse aussitôt sa réalisation dans une assiette chaude, «car sinon ça refroidit, et je garde un peu de sauce en plus. Per fare la scarpetta!» soit le fait de «nettoyer» son assiette avec un morceau de pain tenu entre les doigts ou avec une fourchette. Eh oui : saucer avec son pain, ce n'est pas qu'une obsession française. Et c'est évidemment divin.

Certains chefs trichent. On a appris qu'utiliser de l'eau pétillante à la place de l'eau plate permettrait de faire sortir plus d'amidon des pâtes. D'autres se permettent d'ajouter de la féculle de maïs à la sauce... Mais pas Fabrizio Ferrara: «Jamais.»

Selon Alessandra Pierini, autrice de nombreux livres sur la cuisine italienne, ce plat tout simple, issu de la *cucina povera* («cuisine pauvre»), a des racines pastorales très anciennes qui remonteraient au Moyen Age. Le mot «*cacio*» est un nom générique pour dire «fromage», que l'on utilisait «surtout dans le centre et le sud de l'Italie. Certaines petites tommes s'appellent les *caciotta*».

Alessandra Pierini raconte que «les bergers transportaient du *pecorino* bien sec, des pâtes sèches, et aussi du poivre noir, pendant les transhumances. Le poivre, arrivé d'Inde, a été très facilement diffusé en Italie grâce aux routes commerciales et Venise». Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on ne cherchait pas à créer une sauce, mais plutôt à agrémenter les pâtes de

fromage et de poivre pour que ce soit moins sec. Entre les XVIII^e et XIX^e siècles, le poivre se diffuse largement grâce aux échanges commerciaux en Europe et entre dans la *cucina povera* au XIX^e siècle. «Cette épice permettait la conservation, comme pour le fromage. Elle a des propriétés digestives, et ça réchauffe. On en a besoin quand on est à la montagne et quand on est à l'extérieur!»

Recette sans auteur, issue de la culture paysanne et orale, on ne rencontre pas le *cacio e pepe* dans les grands classiques de la littérature gastronomique italienne (comme la *Science en cuisine et l'art de bien manger* d'Artusi, qui date de 1891). «Mais à partir de 1950, Rome devient une ville en transformation, marquée par le tourisme. Les soldats américains reviennent goûter les plats. On commence à voir apparaître certaines recettes comme la gricia: un *cacio e pepe* avec du *guanciale*.»

Dans *On va déguster l'Italie* (Marabout, 2020), Alessandra Pierini a établi un squelette de la trilogie des pâtes romaines qui reposent sur les trois mêmes ingrédients: pâtes, fromage et poivre avec deux variations, l'*amatriciana*, avec de l'huile d'olive, du vin blanc et du piment, et la *carbonara*, avec un œuf et éventuellement du parmesan.

MEULES DE PECORINO

C'est évidemment à Rome, la ville mère, que l'on déguste les *cacio e pepe* les plus extraordinaires. A deux pas du Panthéon, Armando al Pantheon propose un *cacio e pepe* de très haute volée avec des pâtes de type spaghetti et une sauce crémeuse à souhait, bien relevée de poivre.

Mais c'est surtout à la Trattoria da Danilo, dans l'est de la ville, que le *cacio e pepe* est élevé au rang de chef-d'œuvre. Dans une pièce en sous-sol richement décorée de photographies de famille, d'objets improbables et de drapeaux italiens, on le mange préparé minute dans des meules de *pecorino romano* creusées. Les pâtes sont touillées à proximité des tables dans ces drôles de saladiers puis abondamment assaisonnées de fromage et de poivre avant d'être servies fumantes, fondantes, crémeuses – et l'on peut redemander du fromage à l'envi, évidemment. On ne peut rêver mieux, à la fois en termes de température (chaude), de texture (fondante), de goût (équilibré entre le salé du fromage et le piquant du poivre), et de texture des pâtes (*al dente* à la seconde près). Malgré son apparente simplicité, le *cacio e pepe* est incontestablement un grand plat de gastronomie. ▶



CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

A découvrir : les tops de Libération, notre quiz Question pour un chapon, des recettes, reportages, chroniques...

Notre newsletter est envoyée tous les vendredis

CLUB ABONNÉS

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.



LIVRE «James Gray. Sous le signe de Saturne», de Gabriela Trujillo

Depuis sa révélation avec *Little Odessa* en 1994, James Gray est devenu une figure emblématique du cinéma d'auteur à Hollywood. Maître virtuose du classicisme tardif, il s'impose depuis trente ans comme l'un des représentants d'un art raffiné de la narration, dont ce livre explore toutes les dimensions.

5 livres à gagner



FESTIVAL Partir en livre du 18 juin au 20 juillet

On ne compte plus les héros de littérature jeunesse qui prennent les traits de loups farceurs, de baleines spectaculaires ou d'abeilles rusées. Cette année, le festival organisé par le Centre national du livre rendra hommage à ces petites et grandes bêtes qui animent nos contes, albums et romans.

Plusieurs lots à gagner, comprenant une affiche, des exemplaires de divers livres et un marque-page



SPECTACLE «L'Abolition des priviléges», de Hugues Duchêne dans le cadre du festival d'Avignon

C'est un Etat en déficit chronique, où les plus riches échappent à l'impôt. Un peuple à bout de nerfs, qui réclame justice et ne voit rien venir. Telle est la France à l'été 1789. Et en une nuit, à Versailles, tout bascule. C'est la nuit du 4 août. Succès du off en 2024, le spectacle revient au théâtre du Train bleu en 2025!

10 × 2 places à gagner le 5 juillet, à 22 h 25, au théâtre du Train bleu, Avignon (84)



SPECTACLE (jeune public) «Un sommeil de loup», au festival les Rugissantes

Le Creusot entre en ébullition pour 3 jours de festival du 11 au 13 juillet : théâtre de rue, cirque, déambulations, marionnettes, danse-théâtre et musique. Spectacles gratuits, certains en jauges réduites.

4 × 2 places à gagner pour le 12 ou le 13 juillet, à 15 heures au Petit Théâtre des ombres, Parc de la Verrerie, Le Creusot (71)

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/

RADAR/

Sexualité après la maladie «Le jour où j'ai joui, le soulagement a été énorme»

Masturbation, communication réinventée, nouvelles explorations ou encore libertinage... Ils et elles racontent leur réappropriation du plaisir après un cancer ou autre diagnostic.

Par
MIREN GARAICOECHEA
Dessin
AMINA BOUAJILA

«Vais-je pouvoir bander de nouveau?» La question obsède Elian (1), allongé en salle de réveil d'un hôpital parisien fin 2022. Il a alors 50 ans et travaille dans la mode. Un cancer de la prostate lui a été diagnostiqué un an plus tôt. «C'était la panique. Dans ma vie, j'ai mis du temps à avoir confiance en moi, à me libérer. Alors perdre ma sexualité avec un traitement me paraissait impossible. J'ai même pensé à ne pas me soigner. Et si je devais en mourir, tant pis», confie-t-il. Pendant six mois, il refuse d'être traité, avant d'accepter finalement une ablation de la prostate, qui laisse son nerf érectile intact. Le chemin ne fait que commencer.

La première étape, retrouver une érection, peut prendre plusieurs mois à plusieurs années. Dix jours plus tard, petit miracle. Un mouvement le tire de son sommeil : un début d'érection. «Le lendemain, j'ai appelé tout le monde, j'ai même envoyé un mail à mon chirurgien!» s'amuse-t-il. N'y voyons pas d'acte divin. Elian s'est masturbé régulièrement, sans réaction, sur conseil de son médecin. Un exercice *«bizarre»*. Deuxième étape : faire tenir cette érection, alors qu'il ne tolère pas le tadalafil, un traitement contre les dysfonctionnements érectiles pouvant provoquer de fortes migraines. Cela prendra un an. Dernière conquête en date : l'orgasme sec, puisqu'il ne peut plus

éjaculer. «J'avais très peur que ça fasse mal, je me retenais. Le jour où j'ai joui, le soulagement a été énorme : je pouvais encore éprouver du plaisir. Un plaisir aussi intense, mais différent.» La route reste longue. Sans prostate, les muscles du plancher pelvien et les nerfs de la vessie sont affaiblis. Il est déjà arrivé à Elian de voir des jets d'urine partir alors qu'il était pénétré par un partenaire d'un soir. Difficile, dans ce contexte d'hypervigilance, de rencontrer quelqu'un. «Je ne sais plus s'il faut parler de ma maladie à l'autre, comment en parler... Je me sens seul, triste et assez perdu», soupire-t-il.

«Le désir est presque thérapeutique»

Tous les ans, plus de 430 000 nouveaux cas de cancer sont estimés en France selon l'Institut national du cancer. Un tiers des Français connaissent un problème de santé chronique ou durable, selon l'Insee. Un sujet paraît encore plus tabou : quelle place pour la sexualité et l'intimité quand on est diagnostiquée à l'âge adulte ? Une mini-série Disney+ s'en est récemment emparée : *Dying for Sex*, avec Michelle Williams, inspirée d'une histoire vraie. Diagnostiquée d'un cancer du sein métastatique de stade 4, Molly, la quarantaine, quitte son mari et se lance dans une quête du plaisir sexuel – le sien a été court-circuité par un traumatisme d'enfance – et de l'orgasme à deux, qu'elle n'a ja-

mais connu. Elle multiplie les conquêtes et découvre une farandole de pratiques.

La question du plaisir sexuel peut paraître absurde. «Elle reste tabou même chez les professionnels de santé en oncologie», regrette Sébastien Landry, sexologue clinicien au centre de cancérologie de la Sarthe et pour la Ligue contre le cancer. Chaque jour, il entend de la bouche de patientes des «je ne ressemble à rien», «qui voudrait de moi comme ça?», «je suis mutilée» ou encore «je ne suis plus une femme»...

La maladie bouleverse le corps et l'esprit. Avec un cancer du sein par exemple, le corps change radicalement en quelques semaines : perte de cheveux et de pilosité, nausées et teint cireux en chimiothérapie, brûlures en radiothérapie, sautes d'humeur et chute de la libido en hormonothérapie, avec une mise en ménopause anticipée, perte ou prise de poids... Au niveau sexuel, la sécheresse vaginale peut parfois aller jusqu'aux saignements. L'ablation chirurgicale, partielle ou totale, supprime une zone érogène précieuse pour certaines.

Sans compter la fatigue, immense. «Quand le corps est malade, le cerveau priorise, c'est normal. La sexualité n'étant pas vitale, il va inhiber toute source d'excitation sexuelle, pour se reposer», rappelle le sexologue clinicien Sébastien Landry. Mais cette fatigue peut être trompeuse. «Ce n'est pas une fatigue normale, mais pathologique, qui ne

répond pas au repos. Les gens s'immobilisent et se déconditionnent, dans un cercle vicieux», poursuit l'auteur de *Cancer et sexualité, si on en parlait !* (In Press, 2018).

Beaucoup de patients pensent que la sexualité n'est juste plus d'actualité, comme si maladie et plaisir étaient antinomiques. «Au contraire ! Parce que vous êtes malade, vous devriez prendre soin de vous. Le désir est presque thérapeutique, il renarcisse», soutient Catherine Adler Tal, psychologue et sexologue spécialisée en oncologie au CHSF Corbeil-Essonnes. On parle bien d'ateliers de massages, de yoga ou de maquillage. Pourquoi ne pas par-

ler masturbation, lubrifiant, sex-toys et sexe non pénétratif ? «La sexualité évolue avec l'âge. Il est normal qu'elle évolue aussi avec un événement comme la maladie. Il faut juste l'adapter», soutient la présidente de l'association Etincelle, qui améliore la qualité de vie des femmes, pendant et après leur cancer.

«J'ai perdu confiance en mon corps»

Pour cela, il faut démonter un cliché chez un certain nombre de couples hétéros : la sexualité ne se résume pas à une pénétration pénis-vagin. «Cette déconstruction prend du temps. On a toujours un peu l'im-





«Avant, j'avais l'impression qu'on n'avait pas besoin de parler. Tout était facile. Mais en fait, on parlait de tout, sauf de sexe. Aujourd'hui, on a moins de rapports, mais on échange beaucoup.»

Nicolas diagnostiqué d'un cancer des testicules

32 ans, ne lui a pas non plus fait tirer une croix sur ses explorations sexuelles. Il a bien fallu appréhender cette maladie auto-immune inflammatoire du tube digestif, apparue il y a quatre ans après une agression sexuelle dans le cadre professionnel. En un mois, elle perd 10 kilos et peine à tenir son fils, qu'elle élève seule, dans ses bras. Face à ce double traumatisme, elle se réapproprie son corps petit à petit. Elle «apprivoise la bête» qu'est son estomac, travaille sur son alimentation et sa gestion du stress. Elle reconnaît désormais les premiers symptômes annonciateurs d'une poussée.

Avec son copain de l'époque, un soutien précieux, ils tentent l'aventure des clubs libertins. «C'était pour moi une façon de découvrir la vie autrement et ne pas rester enfermée avec la maladie dans le quotidien», se remémore-t-elle. Sur une application de rencontres dédiée, ils finissent par avoir des relations avec d'autres hommes, même à découvrir la double pénétration. Hors des poussées, la sodomitie ne provoque pas de lésion, lui a expliqué sa médecin.

«J'ai eu la chance de tomber sur des personnes très compréhensives, attentives, douces, sans forcément leur expliquer ma maladie parce qu'on ne va pas se côtoyer après.» Désormais célibataire, Aurélie se voit bien explorer dans ce milieu libertin d'autres choses qui la font fantasmer, comme le sexe avec des femmes ou bien le sadomasochisme. Lors de son diagnostic, un proche connaissant bien cette maladie lui avait glissé: «Une fois le bon traitement trouvé, vis ta vie sans te priver.» Elle en est désormais convaincue: «Il avait raison.»

pression que sans pénétration et orgasme tous les deux, on n'a pas réussi à avoir un rapport sexuel», reconnaît Nicolas (1), commercial de 33 ans en Auvergne-Rhône-Alpes. A 20 ans, le célibataire se voit diagnostiquer un premier cancer d'un testicule. «C'était dur d'être malade à cet endroit-là, quand on se construit en tant que jeune homme. La pression sociale est forte. J'avais honte, j'ai perdu confiance en mon corps.»

Sa rémission confirmée, Nicolas ose un rêve et part faire le tour du monde pendant trois ans. En voyage, il rencontre Valentine, assistante administrative. Ils se ma-

rient. Mais trois mois après la cérémonie, un nouveau cancer touche son autre testicule. Cette deuxième ablation bouleverse ses hormones et donc sa libido. Les injections de testostérone mensuelles sont à peine supportables. «Pendant deux semaines, j'étais un mâle alpha, comme si j'étais dans le corps d'un animal. En plus des pulsions sexuelles très fortes, j'étais devenu impulsif, irritable, agressif. Puis pendant deux semaines, je voulais juste me rouler en boule et pleurer dans mon lit.»

Depuis six mois, un nouveau traitement permet de le stabiliser. Depuis le diagnostic, la sexualité du couple

a changé. «Avant, j'avais l'impression qu'on n'avait pas besoin de parler. Tout était facile. Mais en fait, on parlait de tout, sauf de sexe. Aujourd'hui, on a moins de rapports, mais on échange beaucoup. Je lui demande d'expliquer ce qu'elle voudrait, on recherche plus ce qui nous plaît profondément. C'est du travail», constate Nicolas.

«Découvrir la vie autrement»

Le couple explore, se caresse plus, s'embrasse sur tout le corps. «On a découvert qu'il y a d'autres manières de s'approcher. Ça n'a pas toujours besoin d'être sexuel, ça peut aussi

être sensuel», explique Valentine. Ensemble, ils osent expérimenter le plaisir anal pour Nicolas, commencent à s'intéresser au tantrisme. «Ça m'a ouvert l'esprit, et m'a poussée à explorer d'autres choses que je considérais comme tabou», reconnaît la jeune femme. Nicolas n'est pas le seul à en bénéficier. «On s'était toujours dit qu'il ne fallait pas se forcer, mais il y avait quelque chose en moi qui me disait d'être toujours disponible. Aller plus lentement m'aide à me connecter à moi-même et à mon compagnon», se réjouit Valentine. La maladie de Crohn d'Aurélie, secrétaire médicale toulousaine de

(1) Le prénom a été modifié.



Sociologue de l'alimentation, Faustine Régnier a passé quinze ans à s'intéresser à l'alimentation au prisme des classes sociales. Dans «Distinctions alimentaires», elle restitue ses passionnantes découvertes sur les goûts et les normes.

Recueilli par
MARIE-ÈVE LACASSE

Préférer les lentilles à la viande. Ne jurer que par la minceur. Choisir de manger bio. Cultiver son potager... Pour la sociologue Faustine Régnier, chercheuse à l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement, ces choix ne sont pas qu'une question de goût ou de conscience politique mais bien de classe sociale. On choisirait ses aliments en fonction des catégories auxquelles on appartient ou que l'on veut rejoindre. Ses recherches, parues sous le titre *Distinctions alimentaires* (1), sont une passionnante enquête de quinze ans sur la façon dont les pratiques alimentaires sont modelées par les normes induites par notre milieu.

Dans votre livre, vous soulignez qu'un des clivages les plus forts entre les classes sociales se fait autour de la viande. Comment l'expliquez-vous ?

Aujourd'hui, c'est la viande qui cristallise un certain nombre d'oppositions; hier, c'étaient les fruits et légumes. Alors qu'elle avait une image très positive jusqu'à récemment, la viande est devenue l'objet d'une forme de discrédit. En 2015, l'Organisation mondiale de la santé a averti des risques d'une consommation excessive de viande rouge pour la santé. A quoi se sont ajoutées des questions environnementales. On a donc un cumul des injonctions. Le clivage vient du fait que dans les classes populaires, la viande est davantage associée au plaisir. C'est un aliment central qui incarne fortement le «bien-manger», plus fortement que dans les catégories aisées. Y avoir accès, c'est avoir réussi. Par

INTERVIEW

ailleurs, dans les catégories populaires, la viande est associée à la virilité et à la bonne croissance du corps de l'enfant.

Une autre ligne de faille que vous exposez concerne les injonctions à l'environnement. L'écologie, c'est un truc de bourgeois ?

Elle peut être perçue comme telle. Comment rendre audibles des messages qui disent : «mangez moins» pour la planète, alors qu'une partie croissante n'a pas accès à la nourriture ? Dans les milieux de grande précarité, l'écologie n'est pas une priorité au quotidien.

Les classes populaires possèdent-elles un savoir alimentaire que les classes aisées n'ont pas ? Oui. Je plaide pour une identification de toutes les pratiques populaires invisibles : le potager, l'évitement

du gâchis, une forme de sobriété. Il faut identifier et reconnaître ces pratiques qui sont très importantes. Quand ces familles ont un jardin potager, elles mangent plus de fruits et de légumes, mais c'est aussi une question de générations. Ces savoirs, hélas, ne se perpétuent pas toujours, surtout quand les jeunes des classes populaires sont très urbanisés. Ce loisir se perd.

En ce qui concerne les classes moyennes, vous démontrez que cette catégorie a tendance à pré-

Pour Faustine Régnier, «l'alimentation est une façon d'établir des frontières avec les autres». PHOTO ÉMILE LOREAUX. HANS LUCAS

pulation, c'est le signe qu'on appartient aux catégories supérieures. Par ailleurs, plus vous êtes riche, plus vous avez accès au travail des autres pour vous décharger des tâches comme le ménage ou la garde des enfants. Si vous en profitez pour faire du sport, par exemple, vous multipliez les chances d'être mince.

Comment expliquez-vous que les femmes des professions intermédiaires soient plus soucieuses de se conformer aux normes que celles des catégories aisées ?

Les catégories aisées savent déjà qu'elles font les choses bien. Elles sont sûres d'elles et peuvent donc se montrer plus détachées à l'égard des normes car ce sont elles qui les produisent. Pour les catégories intermédiaires, la mise en œuvre des recommandations est plus difficile pour des questions financières ou de temps ; pourtant, il y a une volonté d'adapter ses goûts à ceux des classes dominantes dans un désir d'ascension ou de projection sociale. Chez les classes aisées, c'est intériorisé. Penser à sa santé sur le long terme, se contrôler, ne pas céder aux pulsions immédiates sont des autocontraintes permanentes. Manger bio, local et de saison est alors plus facile. Si vous êtes sûr que votre enfant ne sera jamais en surpoids, il peut bien manger un BN car le reste du temps, vous contrôlez son alimentation.

Les seniors mangent-ils mieux, peu importe la classe sociale ?

Les seniors mangent plus de fruits et légumes frais et des repas faits maison et sont moins consommateurs de produits ultratransformés. Ils ont été socialisés dans un monde où l'industrie agroalimentaire était moins présente. C'est aussi une génération qui a été plus proche du monde rural. Dans les années 1950, en France, il y avait près de 30 % d'agriculteurs, contre moins de 3 % aujourd'hui. Ce sont aussi des gens qui ont le temps de cuisiner. Manger des fruits et des légumes frais et de saison, c'est une évidence et une habitude pour cette génération.

Après ces quinze années de recherches, quelle a été votre plus grande source d'étonnement ?

La question des saveurs a une place assez discrète dans les recommandations officielles sur l'alimentation. Dans les catégories aisées, le rapport au plaisir est très contrôlé. Dans les catégories populaires, la question du goût et de la saveur est plus centrale. Si l'on veut mener des politiques de santé dans les classes populaires, c'est l'argument du goût qu'il faut mettre en avant, pas exclusivement le local et le bio. ➤

(1) PUF, 2025, 298 pp., 19 euros.

RADAR

42

Si 42 est la réponse à la grande question sur la vie, l'univers et le reste, il est aussi malheureusement le nombre d'articles textiles neufs achetés en moyenne par les Français en 2024, selon l'éco-organisme Refashion. C'est beaucoup trop.

COMMENT protéger sa peau du soleil ?

Même si on garde bien en tête que la meilleure photoprotection contre le soleil restent les chapeaux et les vêtements, de préférence sombres ou anti-UV, la crème solaire est indispensable pour aider les (restes de) peaux dénudées.. Encore faut-il bien la choisir et l'appliquer. Pour laisser passer le moins de rayons UVB (responsables des brûlures) jusqu'à l'épiderme, privilégiez le SPF le plus élevé. Surtout si l'indice UV, qui varie selon la météo et

le lieu, est élevé (on peut le trouver en deux clics sur Internet). Pensez aussi à choisir un produit qui protège des UVA (qui accélèrent le vieillissement de la peau). S'ils ne laissent pas de coups de soleil, ces derniers favorisent la survenue de cancers cutanés. Quant à la dose à se tartiner, elle doit être la plus épaisse possible. A répéter toutes les deux heures. Et même à travers les vitres d'une voiture ou d'une véranda.

JULIETTE GARNIER

Dry July

Lancé en 2008 en Australie, le «Dry July» invite à passer un mois sans alcool pour lutter contre le cancer. Le cousin du célèbre «Dry January» a récolté plus de 90 millions de dollars australiens (environ 50 millions d'euros).



En 2024, 18 millions d'animaux étaient identifiés, dont 8,6 millions de chats. PHOTO R. COSTASECA. HANS LUCAS

L'identification des chats et chiens, une obligation légale

Vous venez d'adopter Vanille dans le refuge de la SPA du coin. La petite chatte siamoise, abandonnée par ses anciens maîtres, fait des siennes dans sa caisse de transport. Elle a reçu ses premières doses de vaccin contre l'herpès-virus, le typhus et le coryza, entre autres maladies félines fréquentes, mais des rappels à votre charge seront bientôt nécessaires chez le vétérinaire. C'est l'occasion, lors de cette première visite, de faire pucer ou tatouer votre félin qui ne l'a pas été jusque-là.

Depuis 2012, il s'agit en effet d'une obligation légale: tout propriétaire d'un chat, mais aussi d'un chien (depuis 1999) ou d'un furet doit faire identifier son animal

afin d'être officiellement reconnu comme son propriétaire. Et la septième Semaine nationale de l'identification, qui s'achève ce dimanche, est l'occasion d'une piqûre de rappel. Seuls les vétérinaires et tatoueurs agréés sont habilités à procéder à l'identification, en apposant une puce électronique de la taille d'un grain de riz ou en inscrivant une série de chiffres et de lettres à l'intérieur de l'oreille sous anesthésie générale. L'acte coûte entre 60 et 80 euros, selon les professionnels, une somme à laquelle s'ajoute le prix de la consultation.

Cette sorte de carte d'identité unique, enregistrée dans le fichier national I-Cad,

permet alors de plus facilement retrouver son animal en cas de perte, de fugue ou de vol, mais aussi de faciliter les démarches administratives ou de voyager avec lui à l'étranger, un moyen également, selon l'organisme gestionnaire du fichier, de lutter contre les trafics et l'abandon.

Mais qu'en est-il de nos très nombreux compagnons ? Selon le fichier I-Cad, géré par Ingenium Animalis sous délégation du ministère de l'Agriculture, un peu plus de 18 millions d'animaux considérés comme vivants en 2024 étaient identifiés, dont 9,5 millions de chiens et 8,6 millions de chats – sur les 16,6 millions que compte l'Hexagone. C'est donc que

seul un minou sur deux est aujourd'hui pucé ou tatoué – contre 90% à 95% des toutous – alors qu'ils représentent 76% des animaux perdus.

«L'obligation pour les chats est plus récente, soulève le vétérinaire Pierre Buisson et président d'Ingenium Animalis. Mais c'est aussi parce que leur possession relève de modèles variés. En ville, les gens considèrent qu'ils n'ont aucun risque avec un chat captif en appartement, et à la campagne, où le rapport est assez distant, on se dit qu'on n'a pas de raison de lui imposer une identité.» Au risque de se prendre une prune d'un montant maximal de 750 euros.

FLORIAN BARDOU



Master K. Le nom est lambda. Pourtant, dans un quartier un peu excentré de Marseille, (boulevard Jeanne-d'Arc, 5^e arrondissement), ce resto tenu par Salim Bouaouiche, a été élu «meilleur kebab» d'une ville qui en compte une palanquée par le guide Mondial Marseille. A raison, au vu et au goût de la viande épaisse et tendre, des pickles fermentés sur place, des tomates charnues et des sauces maison. Comptez entre 9,50 et 13 euros le sandwich, dont notre coup de cœur, le Cheezy, au cheddar épicé. J.Ga.

PHOTO MASTER K

Orient expert

Jean-Pierre Filiu L'ex-diplomate, secret et mélomane, s'est imposé en historien aventureux, avec Gaza au cœur de ses préoccupations.



Le jour, ou plutôt la nuit, de ses 63 ans, il est entré dans Gaza. A pied, à la lueur des jeeps de Tsahal, le long d'un trait de goudron sur une purée de gravats, comme un ruban couronnant l'œuvre consciente d'annihilation. Tout autour, le noir et les fantômes qui l'habitent, dans le crépitement des talkies-walkies et le cahotement incongru de sa valise à roulettes. Mais Filiu, discipliné, regarde droit devant, dans les pas du cortège de Médecins sans frontières (MSF) qu'il a réussi à intégrer en ce 19 décembre, faisant de lui le premier chercheur à pénétrer dans l'enclave interdite aux journalistes, à l'exception de ceux prêts à s'y rendre depuis l'intérieur d'un tank israélien. On en connaît, parmi ceux qu'on appelle les «gilets à poches», qui en auraient fait des caisses, façon astronautes de l'horreur. Mais l'historien – qui goûte peu l'expression «paysage lunaire» pour parler d'une destruction humaine et non cosmique – le jure d'entrée: il n'a pas envie de «faire le kéké». Certes, la précaution langagière transpire la fausse modestie, comme cette paire de «j'aurais pu m'en vanter», lâchée plus tard. Certes bis, le livre qu'il a tiré de son mois d'hiver passé

dans l'enclave bombardée sans merci caracole en tête des ventes d'essais (15 000 exemplaires en trois semaines, bénéfices reversés à MSF). Et, certes ter, ce portrait dans Libé est, pour ce «bébé Sciences-Po» autoproclamé, «un rêve de jeunesse».

Lors d'une balade à travers Paris (l'homme marche 15 bornes par jour), de la rue Saint-Guillaume aux locaux du journal où s'improvisera la photo, une conviction émerge: l'universitaire baroudeur en garde plus sous la pédale qu'il n'en étaie.

«Secret et tout en paradoxes», résume son confrère Vincent Lemire. Quelques exemples. Par quel subterfuge a-t-il réussi à bernier la soldatesque pour pénétrer dans Gaza? «Aucune astuce, juste une question d'autorisations.» Amande Bazerolle, la cheffe de mission de MSF, avait pourtant parié qu'il n'avait aucune chance. Son entrée précoce à Sciences-Po, à tout juste 16 ans? «Ça se passait bien pour moi à l'école.» Et comment se retrouve-t-il, l'été de ses 18 ans, dans les camps de réfugiés palestiniens de Beyrouth, à apprendre l'arabe auprès des fédayins d'Arafat? «La Palestine était une évidence. J'étais curieux.» Bon...

LE PORTRAIT

Au départ, il y a un gamin d'Amiens, fils de profs (espagnol pour le père aux racines hispaniques, EPS pour la mère). Ça va vite dans sa tête, alors il saute des classes, mais la mixité est chose neuve, pas bien appliquée. Le voilà scolarisé à l'école des filles: «J'étais le «tout-petit», mais à l'aise, parce que les filles lisaien.» Il a un héros: Zorro. «Don Diego, c'est ce type un peu femmelette, dont on se moque, mais qui, la nuit, venge les opprimés.» Don Juan-Pedro rêve, lui, de contrées plus vastes encore que le Nouveau-Mexique. Pour ça, se dit-il, il y a Science-Po, passeport pour le monde. De là, la bête à concours, arabiant et sinophone («*Fut un temps, j'avais assez de caractères pour lire le Quotidien du peuple*») enchaîne les missions humanitaires. Il part à la recherche des disparus de la guerre du Liban, dans l'Afghanistan envahi par les Soviets, avant de taper à la porte du Quai d'Orsay à la fin des années 1980.

Premier poste: la Jordanie. L'intifada aux premières loges. Pendant l'invasion du Koweït, il atterrit dans les bagages de Pierre Joxe, ministre de la Défense socialiste, qui l'envoie inspecter les différents terrains où la France «maintient la paix» (ou fait semblant): Bosnie, Cambodge, Somalie... Dix ans plus tard, il ira conseiller Lionel Jospin («très grand monsieur») dans les brumes de l'après 11-Septembre. Entre les deux, une sinécure: attaché culturel à San Francisco. L'épisode lui inspirera une biographie remarquée de Jimi Hendrix. Francis Marmande, éminence jazz à la dent dure, saluera l'œuvre d'un «garçon sérieux». C'est Filiu: scolaire et déroutant.

En poste à Damas sous Chirac, il propose à Zebda, groupe dont il s'est entiché, une tournée au Moyen-Orient. «Surréaliste!, se souvient encore Magyd Cherfi, leader du groupe. Cette encyclopédie sur pattes a vu en nous quelque chose qui nous dépassait...» Filiu cosignera même une chanson hommage à Gaza avec les Toulousains, quelques années plus tard.

A 45 ans, après un dernier poste à Tunis, le diplo, à l'étroit dans le carcan protocolaire, décide qu'il est temps d'investir un autre terrain miné: le monde académique. Il revient enseigner dans son cocon de Sciences-Po, et, graphomane, se met à publier un livre par an, traitant de l'apocalypse dans l'islam comme du flamenco, de la BD historique au récit de reportage. «Mon étonnement perpétuel, c'est sa suractivité. Vous saviez qu'il est musicologue sur son temps libre?» s'amuse Henry Laurens, du Collège de France. Rue Saint-Guillaume, son profil atypique lui coûte les postes de direction qu'il convoite. Mais, dans les couloirs, «c'est une star», confient autant ses pairs que d'anciens élèves, qui se souviennent encore de ses cours, emmitouflé dans le keffieh des révolutionnaires syriens, qu'il avait promis de garder au cou jusqu'à ce que Bachar al-Assad tombe. C'est l'époque où le petit monde des islamologues se déchire sur la nature du jihadisme. Filiu essuie quelques balles perdues alors que s'affrontent Gilles Kepel, critique ombrageux de l'islam qui dirigea ses premiers travaux, et Olivier Roy. Au milieu du guet, Filiu se voit répudié par Kepel, qui critique sa vision «irénique» (comprendre: angélique) des foules orientales. L'intéressé, «athée baptisé, profondément laïc», hausse les épaules. *No comment*. S'il concède que la région est «saturée de religion», il appelle à distinguer la foi du «grand récit partagé». De façon générale, l'intello «n'aime pas la guerre», au propre comme au figuré. «Je suis un peu trouillard, c'est pour ça que je n'ai jamais eu une égratignure.»

A Gaza pourtant, Amande Bazerolle a noté le «grand sang froid» de son adjoint, «précieux dans l'analyse des risques» par sa connaissance des grandes familles et groupes armés locaux. Celui qui dit se méfier du «romantisme des checkpoints» se revendique «intellectuel pratique». Aujourd'hui encore, il ne voit pas d'autre issue que la solution à deux Etats, quitte à utiliser «la haine réciproque comme ciment de la séparation». Divorcé, il a deux fils adultes: l'aîné, diplomate et ultra-traiteur, s'appelle Diego (évidemment). Le cadet est «artiste informatique». Ces derniers temps, l'historien ne quitte plus son hoodie kaki «Fight like Ukrainians», ramené de Kyiv, où il a enseigné un mois sous les bombes l'an dernier. Façon de rappeler qu'à Gaza et Kyiv se joue la même tragédie. De ses périples, il a tiré une conviction: «Celui qui bombarde ne comprend pas. C'est côté bombardé qu'on a une chance de comprendre.»

Par **GUILLAUME GENDRON**
Photo **ALBERT FACELLY**